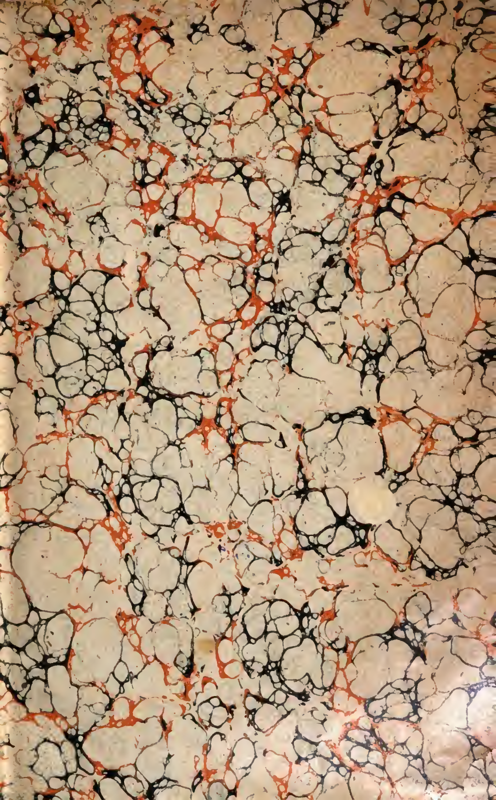

I - PALLI
A



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
4 - VIII - 11



COLLECTION MICHEL LÉVY

LE BOSSU

OU

LE PETIT PARISIEN

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

PAUL FÉVAL

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

ALIZIA PAULI	1 vol.
LES AMOURS DE PARIS	2 —
LE BERCEAU DE PARIS	1 —
BLANCHEFLEUR	1 —
LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN	3 —
LE CAPITAINE SIMON	1 —
LES COMPAGNONS DU SILENCE	3 —
LES DERNIÈRES FÉES	1 —
LES FANFARONS DU ROI	1 —
LE FILS DU DIABLE	4 —
LE TUEUR DE TIGRES	1 —

QUATRE FEMMES ET UN HOMME

(3e édition) un volume grand in-18.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LE BOSSU

OU

LE PETIT PARISIEN

PAR

PAUL FÉVAL

DEUXIÈME SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866



LE BOSSU

OU

LE PETIT PARISIEN

TROISIÈME PARTIE

(Suite)

LES MÉMOIRES D'AURORE

VI

EN METTANT LE COUVERT

« Le fond des douves était une prairie. Du point où nous étions, au delà de l'arche brisée du pont de bois, on voyait s'abaisser la lèvre du fossé qui découvrait le petit village de Tarrides et les premières futaies de la forêt d'Ens. A droite, par-dessus le rempart, la vieille chapelle de Caylus montrait sa flèche aiguë et dentelée.

» Henri promenait sur ce paysage un long et mélancolique regard. Il semblait parfois s'orienter. Son épée, qu'il tenait à la main comme une canne, traçait des lignes dans l'herbe. Sa bouche remuait comme s'il se fût parlé à lui-même. Il désigna enfin du doigt l'endroit où j'étais debout, et s'écria :

» — C'est là... ce doit être là !

» — Oui, dit la bonne femme, c'est là que nous trouvâmes étendu le corps du jeune seigneur.

» Je me reculai en frissonnant de la tête aux pieds.

» Henri demanda :

» — Que fit-on du corps?

» — J'ai ouï dire qu'on l'emmena à Paris pour être enterré au cimetière Saint-Magloire.

» — Oui, pensa tout haut Henri, Saint-Magloire était fief de Lorraine.

» Ainsi, ma mère, ce pauvre jeune seigneur, mis à mort dans cette terrible nuit, était de la noble maison de Lorraine.

» Henri avait la tête penchée sur sa poitrine. Il rêvait. De temps en temps, je voyais qu'il me regardait à la dérobée. Il essaya de monter le petit escalier placé à la tête du pont; mais les marches vermoulues cédèrent sous ses pieds. Il revint vers le rempart, et, du pommeau de son épée, il éprouva les contrevents de la fenêtre basse.

» La bonne femme, qui le suivait comme un cicerone, dit :

» — C'est solide et doublé de fer... On n'a pas ouvert la fenêtre depuis le jour où les magistrats vinrent.

« — Et qu'entendîtes-vous cette nuit-là, bonne femme, demanda Henri, à travers vos volets fermés ?

« — Ah! seigneur Dieu! mon gentilhomme, tous les démons semblaient déchaînés sous le rempart... Nous ne pûmes fermer l'œil... Les brigands étaient venus boire chez nous dans la journée. J'avais dit en me couchant: « Que Dieu prenne en sa garde ceux qui ne verront point » demain le lever du soleil! » Nous entendîmes un grand bruit de fer, des cris, des blasphèmes... et deux voix mâle qui disaient de temps en temps : « J'y suis! »

» Un monde de pensées s'agitait en moi, ma mère. Je connaissais ce mot ou cette devise. Dès mon enfance, je l'avais entendu sortir de la bouche d'Henri, et je l'avais retrouvé traduit en langue latine sur les sceaux qui fer-

maient cette mystérieuse enveloppe que mon ami conservait comme un trésor.

» Henri avait été mêlé à tout ce drame. Comment? Lui seul eût pu me le dire.

» ... Le soleil descendait à l'horizon quand nous reprîmes le chemin de la vallée... J'avais le cœur serré. Je me retournai bien des fois pour voir encore le sombre géant de granit, debout sur son énorme base.

» Cette nuit, je vis des fantômes : une femme en deuil, portant un petit enfant dans ses bras et penchée au-dessus d'un pâle jeune homme qui avait le flanc ouvert.

» Était-ce vous, ma mère?...

» Le lendemain, sur le pont du navire qui devait nous porter, à travers l'Océan et la Manche, jusqu'aux rivages de la Flandre, Henri me dit :

» — Bientôt vous saurez tout, Aurore... Fasse Dieu que vous en soyez plus heureuse!

» Sa voix était triste en disant cela. Se pourrait-il que le malheur me vînt avec la connaissance de ma famille! Dût-ce être la vérité, je veux vous connaître, ma mère!...

» ... Nous débarquâmes à Ostende. A Bruxelles, Henri reçut une large missive cachetée aux armes de France. Le lendemain, nous partîmes pour Paris.

« Il faisait noir déjà quand nous franchîmes l'arc de triomphe qui borne la route de Flandre et commence la grande ville. J'étais en chaise avec Françoise. Henri chevauchait au-devant de nous. Je me recueillais en moi-même, ma mère. Quelque chose me disait : « Elle est là! »

» Vous êtes à Paris, ma mère, j'en suis sûre. Je reconnais l'air que vous respirez.

» Nous descendîmes une longue rue, bordée de maisons hautes et grises; puis nous entrâmes dans une ruelle étroite qui nous conduisit au-devant d'une église qu'un cimetière entourait. J'ai su depuis que c'étaient l'église et le cimetière Saint-Magloire.

» En face s'élevait un grand hôtel d'aspect fier et seigneurial, l'hôtel de Gonzague.

» Henri mit pied à terre et vint m'offrir la main pour descendre. Nous entrâmes dans le cimetière. Au revers de l'église, un espace, clos par une simple grille de bois, contient une rotonde ouverte où se voient plusieurs tombes monumentales à travers les arcades.

» Nous franchîmes la grille de bois. Une lampe, pendue à la voûte, éclairait faiblement la rotonde. Henri s'arrêta devant un mausolée de marbre sur lequel était sculptée l'image d'un jeune homme. Henri mit un long baiser au front de la statue. Je l'entendis qui disait avec des larmes dans la voix :

» — Frère, me voici. Dieu m'est témoin que j'ai accompli ma promesse de mon mieux...

» Un bruit léger se fit derrière nous. Je me retournai. La vieille Françoise Berrichon et Jean-Marie son petit-fils étaient agenouillés dans l'herbe, de l'autre côté de la grille de bois. Henri s'était aussi agenouillé. Il pria silencieusement et longtemps. En se relevant, il me dit :

» — Baisez cette image, Aurore.

» J'obéis et je demandai pourquoi. Sa bouche s'ouvrit pour me répondre ; puis il hésita ; puis il dit enfin :

» — Parce que c'était un noble cœur, ma fille, et parce que je l'aimais !

» Je mis un second baiser au front glacé de la statue. Henri me remercia en posant ma main contre son cœur.

» Comme il aime, quand il aime, ma mère ! Peut-être est-il écrit qu'il ne peut pas m'aimer.

» Quelques minutes après, nous étions dans la maison où j'achève de vous écrire ces lignes, ma mère chérie. Henri l'avait fait retenir d'avance. Depuis que j'en ai franchi le seuil, je ne l'ai plus quittée.

» Je suis là plus seule que jamais, car Henri a plus d'affaires à Paris qu'ailleurs. C'est à peine si je le vois

aux heures des repas. Il m'est défendu de sortir. Je dois prendre des précautions pour me mettre à la croisée.

» Ah! s'il était jaloux, ma mère, comme je serais heureuse de lui obéir, de me voiler, de me cacher, de me garder toute à lui! Mais je me souviens de la phrase de Madrid :

» — Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous.

» Ce n'est pas pour lui, ma mère; on est jaloux seulement de celle qu'on aime...

» Je suis seule. A travers mes rideaux baissés, je vois la foule affairée et bruyante. Tous ces gens sont libres. Je vois les maisons de l'autre côté de la rue. A chaque étage il y a une famille, des jeunes femmes qui ont de beaux enfants souriants. Elles sont heureuses. Je vois encore les fenêtres du Palais-Royal, bien souvent éclairées, le soir, pour les fêtes du régent. Les dames de la cour passent dans leurs chaises avec de beaux cavaliers aux portières. J'entends la musique des danses. Parfois mes nuits n'ont point de sommeil. Mais, si seulement il me fait une caresse, s'il lui échappe une douce parole, j'oublie tout cela, ma mère, et je suis heureuse...

» J'ai l'air de me plaindre. N'allez pas croire, ma mère, qu'il me manque quelque chose. Henri me comble toujours de bontés et de prévenances. S'il est froid avec moi depuis longtemps, peut-on lui en faire un crime?...

» Tenez, ma mère, une idée m'est venue parfois. J'ai pensé, car je connais la chevaleresque délicatesse de son cœur, j'ai pensé que ma race était au-dessus de la sienne; ma fortune aussi peut-être. Cela l'éloigne de moi. Il a peur de m'aimer.

» Oh! si j'étais sûre de cela, comme je renoncerais à ma fortune, comme je foulerais aux pieds ma noblesse! Que sont donc les avantages de la naissance auprès des joies du cœur? Est-ce que je vous aimerais moins, ma mère, si vous étiez une pauvre femme?

» ... Il y a deux jours, le bossu vint le voir. Mais je ne vous ai pas parlé encore de ce gnome mystérieux, le seul être qui ait entrée dans notre solitude. Le bossu vient chez nous à toute heure, c'est-à-dire chez Henri, dans l'appartement du premier étage. On le voit entrer et sortir. Les gens du quartier le regardent un peu comme un lutin. Jamais on n'a vu Henri et lui ensemble, et ils ne se quittent pas! Tel est le mot des commères de la rue du Chantre.

» Par le fait, jamais liaison ne fut plus bizarre et plus mystérieuse. Nous-mêmes, j'entends Françoise, Jean-Marie et moi, nous n'avons jamais aperçu réunis ces deux inséparables. Ils restent enfermés des journées entières dans la chambre du haut, puis l'un d'eux sort, tandis que l'autre reste à la garde de je ne sais quel trésor inconnu. Cela dure depuis quinze grands jours que nous sommes arrivés, et, malgré les promesses d'Henri, je n'en sais pas plus qu'à la première heure.

» Je voulais donc vous dire : le bossu vint voir Henri l'autre soir; il ne ressortit point. Toute la nuit, ils restèrent enfermés ensemble. Le lendemain, Henri était plus triste. En déjeunant, la conversation tomba sur les grands seigneurs et les grandes dames. Henri dit avec une amertume profonde :

» — Ceux qui sont placés trop haut ont le vertige. Il ne faut pas compter sur la reconnaissance des princes... Et d'ailleurs, s'interrompit-il en baissant les yeux, quel service peut-on payer avec cette monnaie odieuse, la reconnaissance? Si la grande dame pour qui j'aurais risqué mon honneur et ma vie ne pouvait pas m'aimer parce qu'elle serait en haut et moi en bas, je m'en irais si loin, que je ne saurais même pas si elle m'insulte de sa reconnaissance.

» Ma mère, je suis sûre que le bossu lui avait parlé de vous.

» Ah! c'est que c'est bien vrai. Il a risqué pour votre fille son honneur et sa vie. Il a fait plus, beaucoup plus: il a donné à votre fille dix-huit années de sa fière jeunesse. Avec quoi payer cette largesse inouïe?

» Ma mère! ma mère! comme il se trompe, n'est-ce pas? Comme vous l'aimerez, comme vous me mépriseriez, si tout mon cœur, sauf la part qui est à vous, n'était pas à lui! Je n'osai dire cela, parce que, en sa présence, quelque chose me retient souvent de parler. Je sens que je redeviens timide autrement, mais bien plus qu'au temps de mon enfance.

» Mais ce ne serait pas de l'ingratitude, cela; ce serait de l'infamie! Mais je suis à lui; il m'a sauvée, il m'a faite. Sans lui, que serais-je? Un peu de poussière au fond d'une pauvre petite tombe.

» Et quelle mère, fût-elle duchesse et cousine du roi, quelle mère ne serait donc orgueilleuse d'avoir pour gendre le chevalier Henri de Lagardère, le plus beau, le plus brave, le plus généreux, le plus loyal des hommes?

» Certes, je ne suis qu'une pauvre enfant: je ne puis juger les grands de la terre, je ne les connais pas; mais, s'il y avait parmi ces grands seigneurs et ces grandes dames un cœur assez perdu, une âme assez pervertie pour me dire à moi, Aurore: « Oublie Henri, ton ami... »

» Tenez, ma mère, cela me rend folle! une idée extravagante vient de me donner la sueur froide. Je me suis dit: Si ma mère...

» Mais Dieu me garde d'exprimer cela par des paroles Je croirais blasphémer.

» Oh! non, vous êtes telle que je vous ai rêvée et adorée, ma mère. J'aurai de vous des baisers et puis des sourires. Quel que soit le grand nom que le ciel vous ait donné, vous avez quelque chose de meilleur que votre nom, c'est votre cœur. La pensée que j'ai eue vous ou-

trage, et je me mets à vos genoux pour avoir mon pardon.

» Tenez, le jour me manque ; je quitte la plume et je ferme les yeux pour voir votre doux visage dans mon rêve. Venez, mère bien-aimée, venez !... »

C'étaient là les dernières paroles du manuscrit d'Aurore. Ces pages, sa meilleure compagnie, elle les aimait En les refermant dans sa cassette, elle leur dit :

— A demain !

La nuit était tout à fait venue. Les maisons s'éclairaient de l'autre côté de la rue Saint-Honoré. La porte s'ouvrit bien doucement, et la figure simplette de Jean-Marie Berrichon se détacha en noir sur le lambris plus clair de la pièce voisine, où il y avait une lampe.

Jean-Marie était le fils de ce page mignon que nous vîmes, aux premiers chapitres de cette histoire, apporter la lettre de Nevers au chevalier de Lagardère. Le page était mort soldat ; sa vieille mère n'avait plus qu'un petit-fils.

— Notre demoiselle, dit Jean-Marie, grand'maman demande comme ça s'il faut mettre le couvert ici ou dans la salle.

— Quelle heure est-il donc? fit Aurore réveillée en sursaut.

— L'heure du souper, notre demoiselle, répondit Berrichon.

— Comme il tarde ! répéta Aurore.

Puis elle ajouta :

— Mets le couvert ici.

— Je veux bien, notre demoiselle.

Berrichon apporta la lampe, qu'il posa sur la cheminée. Du fond de la cuisine, qui était au bout de la salle, la voix mâle de la vieille Françoise s'éleva :

— Les rideaux ne sont pas bien fermés, petiot, dit-elle; rapproche-les !

Berrichon haussa un petit peu les épaules, tout en se hâtant d'obéir.

— Ma parole, grommela-t-il, on dirait que nous avons peur des galères.

Berrichon était un peu dans la position d'Aurore. Il ignorait tout et avait grande envie de savoir.

— Tu es sûr qu'il n'est pas rentré par l'escalier? demanda la jeune fille.

— Sûr? répéta Jean-Marie. Est-ce qu'on est jamais sûr de rien chez nous?... J'ai vu entrer le bossu sur le tard... J'ai été écouter...

— Tu as eu tort, interrompit Aurore sévèrement.

— Histoire de savoir si maître Louis était arrivé... Quant à être curieux, pas de ça!

— Et tu n'as rien entendu?

— Rien de rien.

Il étendait la nappe sur la table.

— Où peut-il être allé? se demandait cependant Aurore.

— Ah! dame, fit Berrichon, il n'y a que le bossu pour savoir ça, notre demoiselle... et c'est bien drôle tout de même de voir un homme si droit que M. le chevalier... je veux dire maître Louis... fréquenter un bancroche, tortu comme un tire-bouchon!... Nous autres, nous n'y voyons que du feu, c'est certain... Il va, il vient par sa porte de derrière.

— N'est-il pas le maître? interrompit encore la jeune fille.

— Pour ça, il est le maître, répliqua Berrichon; le maître d'entrer, le maître de sortir, le maître de se renfermer avec son singe... et il ne s'en gêne pas, non! N'empêche que les voisins jasent pas mal, notre demoiselle.

— Vous causez trop avec les voisins, Berrichon, dit Auroer.

— Moi! se récria l'enfant. Ah! Seigneur Dieu, si on

1.

peut dire!... Alors, je suis un bavard, pas vrai?... Merci. Dis donc, grand'mère, continua-t-il en mettant sa blonde tête à la porte, voilà que je suis un bavard!...

— Je sais ça depuis longtemps, petiot, repartit la brave femme; et un paresseux aussi.

Berrichon se croisa les bras sur la poitrine.

— Bon! fit-il, ah! dame, voilà qui est bon!... Alors, faut me pendre, si j'ai tous les vices... ce sera plus tôt fait... Moi qui jamais, au grand jamais, ne dis un mot à personne... En passant, j'écoute le monde, voilà tout. Est-ce un péché? Et je vous promets qu'ils en disent! Mais pour me mêler à la conversation de tous ces échoppiers, fi donc! je tiens mon rang. Quoique ça, reprit-il plus bas, qu'on a bien de la peine à s'empêcher, quand le monde vous font des questions.

— On t'a donc fait des questions, Jean-Marie?

— En masse, notre demoiselle.

— Quelles questions?

— Des questions bien embarrassantes, allez.

— Mais enfin, dit Aurore avec impatience, que t'a-t-on demandé?

Berrichon se mit à rire d'un air innocent.

— On m'a demandé tout, répliqua-t-il; ce que nous sommes, ce que nous faisons, d'où nous venons, où nous allons... votre âge... l'âge de M. le chevalier, je veux dire maître Louis... si nous sommes Français... si nous sommes catholiques... si nous comptons nous établir ici... si nous nous déplaisions dans l'endroit que nous avons quitté... si vous faites maigre le vendredi et le samedi, vous, mademoiselle... si votre confesseur est à Saint-Eustache ou à Saint-Germain-l'Auxerrois...

Il reprit haleine, et continua tout d'un trait:

— Et ci et l'autre, patati, patata; pourquoi nous sommes venus demeurer justement rue du Chantre, au lieu d'aller demeurer ailleurs; pourquoi vous ne sortez jamais;

et, à ce sujet, madame Moyneret, la sage-femme, a parié avec la Guichard que vous n'aviez qu'une jambe de bonne; pourquoi maître Louis sort si souvent; pourquoi le boss... Ah! s'interrompit-il, c'est le bossu qui les intrigue! La mère Balahault dit qu'il a l'air d'un quelqu'un qui a commerce avec le mauvais...

— Et tu te mêles à tous ces cancans, toi Berrichon! fit Aurore.

— C'est ce qui vous trompe, notre demoiselle; n'y a pas comme moi pour savoir garder son quant à soi... Mais faut les entendre... les femmes surtout... Ah! Dieu de Dieu! les femmes!... N'y a pas à dire, je ne peux pas mettre tant seulement les pieds dans la rue sans avoir les oreilles toutes chaudes... « Holà! Berrichon! chérubin du bon Dieu! me crie la regrattière d'en face, viens çà que je te fasse goûter de mon moust... » Elle en a du bon, notre demoiselle... « Tiens! tiens! fait la grosse gargolière, il humerait bien un bouillon, cet ange-là!... » Et la beurrière! et la qui raccommode les vieilles fourrures! et jusqu'à la femme du procureur, quoi!... Moi, je passe, fier comme un valet d'apothicaire. La Guichard et la Moyneret, la Balahault, la regrattière d'en face, la beurrière, la qui rafistole les fourrures, et les autres, y perdent leurs peines. Ça ne les corrige pas. Écoutez voir comme elles font, notre demoiselle, s'interrompit-il; ça va vous amuser... Voilà la Balahault, une maigre et noire avec des lunettes sur le nez. « Elle est tout de même mignonnette et bien tournée, cette enfant-là! » C'est de vous qu'elle parle. « Ça a vingt ans, pas vrai, l'amour? — Je ne sais pas! » répondait Berrichon prenant sa grosse voix. Puis, en fausset: « Pour mignonnette, elle est mignonnette... (voilà la Moyneret qui dégoise) et l'on ne dirait pas que c'est la nièce d'un simple forgeron... Au fait, est-elle sa nièce, mon poulet? — Non, » fit Berrichon basse-taille. Berrichon ténor poursuivait: « Sa fille, alors, bien sûr?

Pas vrai, minet? — Non! » Et j'essaye de passer, notre demoiselle. Mais je t'en souhaite? Elles se mettent en cercle autour de moi... La Guichard, la Durand, la Morin, la Bertrand. « Mais, si ce n'est pas sa fille, qu'elles font, c'est donc sa femme, alors? — Non. — Sa petite sœur? — Non. — Comment! comment! ce n'est ni sa femme, ni sa sœur, ni sa fille, ni sa nièce! C'est donc une orpheline qu'il a recueillie... une enfant élevée par charité? — Non! non! non! non! » cria Berrichon à tue-tête.

Aurore mit sa belle main blanche sur son bras.

— Tu as eu tort, Berrichon, dit-elle d'une voix douce et triste; tu as menti... Je suis une enfant qu'il a recueillie... je suis une orphel ne élevée par charité...

— Par exemple! voulut se récrier Jean-Marie.

— La prochaine fois qu'elles t'interrogeront, poursuivit Aurore, tu leur répondras cela... Je n'ai point honte... Pourquoi cacher les bienfaits de mon ami?

— Mais, notre demoiselle...

— Ne suis-je pas une pauvre fille abandonnée? continuait Aurore en rêvant. Sans lui, sans ses bienfaits...

— Pour le coup, s'écria Berrichon, si maître Louis, comme il faut l'appeler, entendait cela, il se mettrait dans un belle colère...! De la charité!... des bienfaits!... fi donc, notre demoiselle!

— Plût à Dieu qu'on ne prononçât pas d'autres paroles en parlant de lui et de moi! murmura la jeune fille, dont le beau front pâle prit des nuances rosées.

Berrichon se rapprocha vivement.

— Vous savez donc? balbutia-t-il.

— Quoi? demanda Aurore tremblante.

— Dame!... notre demoiselle...

— Parle, Berrichon, je le veux!

Et, comme l'enfant hésitait, elle se dressa impérieuse, et dit:

— Je t'ai ordonné de parler... j'attends!

Berrichon baissa les yeux, tortillant avec embarras la serviette qu'il tenait à la main.

— Quoi donc ! fit-il, c'est des cancans... rien que des cancans ! Elles disent comme ça : « Nous savons bien ! il est trop jeune pour être son père... Puisqu'il prend tant de précautions, il n'est pas son mari...»

— Achève, dit Aurore, dont le front livide était mouillé de sueur.

— Dame ! notre demoiselle, quand on n'est ni le père, ni le frère, ni le mari...

Aurore se couvrit le visage de ses mains.

VII

MAITRE LOUIS

Berrichon se repentait amèrement déjà de ce qu'il avait dit. Il regardait avec effroi la poitrine d'Aurore soulevée par les sanglots, et il pensait :

— S'il allait entrer en ce moment !

Aurore avait la tête baissée. Ses beaux cheveux tombaient par masses sur ses mains, au travers desquelles les larmes coulaient. Quand elle se redressa, ses yeux étaient baignés, mais le rouge était revenu à ses joues.

— Quand on n'est ni le père, ni le frère, ni le mari d'une pauvre enfant abandonnée, prononça-t-elle lentement, et qu'on s'appelle Henri de Lagardère, on est son ami, on est son sauveur et son bienfaiteur. Oh ! s'écria-t-elle en joignant ses mains qu'elle leva vers le ciel, leurs calomnies mêmes me montrent combien il est au-dessus des autres hommes. Puisqu'on le soupçonne, c'est que les autres font ce qu'il n'a pas fait. Je l'aime bien, ils seront cause que je l'adorerai comme un Dieu.

— C'est ça, notre demoiselle, fit Berrichon, adorez-le, rien que pour les faire enrager.

— Henri, murmurait la jeune fille, le seul être au monde qui m'ait protégée et qui m'ait aimée !

— Oh ! pour vous aimer, s'écria Berrichon, qui revenait à son couvert trop longtemps négligé, ça va bien, c'est moi qui vous le dis. Tous les matins, nous voyons ça, nous deux grand'maman... « Comment a-t-elle passé la nuit? Son sommeil a-t-il été tranquille? Lui avez-vous bien tenu compagnie hier? Est-elle triste? Souhaite-t-elle quelque chose? » Et, quand nous avons pu surprendre un de vos désirs, il est si content... si heureux !... Ah ! dame, pour vous aimer, ça y est !

— Oui, fit Aurore en se parlant à elle-même, il est bon, il m'aime comme sa fille.

— Et encore autrement, glissa Berrichon d'un air malin.

Aurore secoua la tête. Aborder ce sujet était un si grand besoin de son cœur, qu'elle ne réfléchissait ni à l'âge ni à la condition de son interlocuteur.

Jean-Marie Berrichon, en train de mettre son couvert, passait à l'état de confident.

— Je suis seule, dit-elle, seule et triste toujours...

— Bah ! riposta l'enfant, notre demoiselle, dès qu'il sera rentré, vous retrouverez votre sourire.

— La nuit est venue, poursuivit Aurore, et je l'attends toujours... et cela est ainsi chaque soir, depuis que nous sommes dans ce Paris...

— Ah ! dame, fit Berrichon, c'est l'effet de la capitale... La !... voilà mon couvert mis, et un peu bien... Le souper est-il prêt, la mère ?

— Depuis une heure au moins, répondit le viril organe de Françoise au fond de la cuisine.

Berrichon se gratta l'oreille.

— Il y a pourtant gros à parier qu'il est là-haut, fit-il, avec son diable de bossu... Et ça m'ennuie de voir

que notre demoiselle se fait comme ça de la peine. Si j'osais...

Il avait traversé la salle basse. Son pied toucha la première marche de l'escalier qui conduisait à l'appartement de maître Louis.

— C'est défendu, pensa-t-il; je n'aimerais pas à voir M. le chevalier en colère comme l'autre fois. Dieu de Dieu! Ah çà! notre demoiselle, reprit-il en se rapprochant, pourquoi donc qu'il se cache tout de même? Ça fait jaser. Moi d'abord, je sais que je jaserais si j'étais à la place des voisins, et pourtant certes je ne suis pas bavard... je dirais comme les autres: « C'est un conspirateur... ou bien: « C'est un sorcier. »

— Ils disent donc cela? demanda Aurore.

Au lieu de répondre, Berrichon se mit à rire.

— Ah! Seigneur Dieu! s'écria-t-il, s'ils savaient comme moi ce qu'il y a là-haut: un lit, un bahut, deux chaises, une épée pendue au mur, voilà tout le mobilier. Par exemple, s'interrompit-il, dans la pièce fermée, je ne sais pas... je n'ai vu qu'une chose...

— Quoi donc? interrompit Aurore vivement.

— Oh! fit Berrichon, pas la mer à boire... C'était un soir qu'il avait oublié de mettre la petite plaque qui bouche la serrure par derrière... vous savez!...

— Je sais. Mais osas-tu bien regarder par le trou?

— Mon Dieu! notre demoiselle, je n'y mis point de malice, allez. J'étais monté pour l'appeler de votre part... le trou brillait... J'y mis mon œil.

— Et que vis-tu?

— Je vous dis, pas le Pérou! Le bossu n'était pas là. Il n'y avait que maître Louis, assis devant une table. Sur la table était une cassette, la petite cassette qui ne le quitte jamais en voyage. J'avais toujours eu envie de savoir ce qu'elle renfermait. Ma foi! il y tiendrait encore pas mal de quadruples pistoles; mais ce ne sont pas des pistoles que

maître Louis met dans sa cassette, c'est un paquet de paperasses, comme qui dirait une grande lettre carrée, avec trois cachets de cire rouge qui pendent, larges chacun comme un écu de six livres.

Aurore reconnaissait cette description. Elle garda le silence.

— Voilà, reprit Berrichon, et ce paquet-là faillit me coûter gros. Il paraît que j'avais fait du bruit, quoique je sois adroit de mes pieds. Il vint ouvrir la porte. Je n'eus que le temps de me jeter en bas de l'escalier, et je tombai sur mes reins... que ça me fait encore mal quand j'y touche... On ne m'y reprendra plus. Mais vous, notre demoiselle, s'interrompit-il, vous à qui tout est permis, vous qui ne pouvez rien craindre, je vas vous dire, j'aimerais bien qu'on soupe un peu de bonne heure pour aller voir entrer le monde au bal du Palais-Royal. Si vous montiez, si vous alliez l'appeler un petit peu avec votre voix si douce?...

Aurore ne répondit point.

— Avez-vous vu, continua Berrichon, qui n'était pas bavard, avez-vous vu passer, toute la journée, les voitures de fleurs et de feuillages, les fourgons de lampions, les pâtisseries et les liqueurs?

Il passa le bout de sa langue gourmande sur ses lèvres.

—Ça sera beau! s'écria-t-il. Ah! si j'étais seulement là dedans, comme je m'en donnerais!

— Va aider ta grand'mère, Berrichon, dit Aurore.

— Pauvre petite demoiselle, pensa-t-il en se retirant, elle meurt d'envie d'aller danser!

La tête pensive d'Aurore s'inclinait sur sa main. Elle ne songeait guère au bal ni à la danse. Elle se disait en elle-même :

— L'appeler? à quoi bon l'appeler? Il n'y est pas, j'en suis sûre... Chaque jour, ses absences se prolongent da-

vantage. J'ai peur, s'interrompit-elle en frissonnant; oui j'ai peur quand je réfléchis à tout cela! Ce mystère m'épouvante... Il me défend de sortir, de voir, de recevoir personne... il cache son nom, il dissimule ses démarches. Tout cela, je le comprends bien, c'est le danger d'autrefois qui est revenu... c'est l'éternelle menace autour de nous... la guerre sourde des assassins... Qui sont-ils, les assassins? fit-elle après un silence; ils sont puissants, ils l'ont prouvé... ce sont ses ennemis implacables... ou plutôt les miens... C'est parce qu'il me défend qu'ils en veulent à sa vie! Et il ne me dit rien, s'écria-t-elle, jamais rien! comme si mon cœur ne devait pas tout deviner, comme s'il était possible de fermer des yeux qui aiment! Il entre, il reçoit mon baiser, il s'assied, il fait ce qu'il peut pour sourire. Il ne voit pas que son âme est devant moi toute nue, que d'un regard je sais lire dans ses yeux son triomphe ou sa défaite! Il se défie de moi; il ne veut pas que je sache l'effort qu'il fait, le combat qu'il livre. Il ne comprend donc pas, mon Dieu! qu'il me faut mille fois plus de courage pour dévorer mes pleurs qu'il ne m'en faudrait pour partager sa tâche et combattre à ses côtés.

Un bruit se fit dans la salle basse, un bruit bien connu sans doute, car elle se leva tout à coup, radieuse. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser passer un petit cri de joie. Le bruit, c'était une porte qui s'ouvrait au haut de l'escalier intérieur.

Oh! que Berrichon avait bien raison! Sur ce délicieux visage de vierge, vous n'eussiez retrouvé en ce moment aucune trace de larmes, aucun reflet de tristesse. Tout était sourire. Le sein battait, mais de plaisir. Le corps affaissé se relevait gracieux et souple. C'était cette chère fleur de nos parterres que la nuit froide penche demi-flétrie sur sa tige, et qui s'épanouit plus fraîche et plus parfumée au premier baiser du soleil.

Aurore se leva et s'élança vers son miroir. En ce mo-

ment, elle avait peur de ne pas être assez belle. Elle maudissait les larmes qui battent les yeux et qui éteignent le feu diamanté des prunelles. Deux fois par jour ainsi elle était coquette. Mais son miroir lui dit que son inquiétude était vaine. Son miroir lui renvoya un sourire si jeune, si tendre, si charmant, qu'elle remercia Dieu dans son cœur.

Maître Louis descendit l'escalier. En bas des degrés, Berrichon tenait une lampe et l'éclairait. Maître Louis, quel que fût son âge, était un jeune homme. Ses cheveux blonds, légers et bouclés, jouaient autour d'un front pur comme celui d'un adolescent. Ses tempes larges et pleines n'avaient point subi l'injure du ciel espagnol : c'était un Gaulois, un homme d'ivoire, et il fallait le mâle dessin de ses traits pour corriger ce que cette carnation avait d'un peu efféminé. Mais ses yeux de feu, sous la ligne fière de ses sourcils, son nez droit, arrêté vivement, sa bouche, dont les lèvres semblaient sculptées dans le bronze et qu'ombrageait une fine moustache retroussée légèrement, son menton à la courbe puissante, donnaient à sa tête un admirable caractère de résolution et de force.

Son costume entier, chausses, soubreveste et pourpoint, était de velours noir, avec des boutons de jais unis. Il avait la tête nue, et ne portait point d'épée.

Il était encore au haut de l'escalier, que son regard cherchait déjà Aurore. Quand il la vit, il réprima un mouvement. Ses yeux se baissèrent de force, et son pas, qui voulait se presser, s'attarda. Un de ces observateurs qui voient tout pour tout analyser eût découvert peut-être du premier coup d'œil le secret de cet homme. Sa vie se passait à se contraindre. Il était près du bonheur et ne le voulait point toucher. Or, la volonté de maître Louis était de fer. Elle était assez forte pour donner une

trempe stoïque à ce cœur tendre, passionné, brûlant comme un cœur de femme.

— Vous m'avez attendu, Aurore? dit-il en descendant les marches.

Françoise Berrichon vint montrer son visage hautement coloré à la porte de la cuisine. Elle dit de sa voix retentissante, et qui eût fait honneur à un sergent commandant l'exercice :

— Si ça a du bon sens, maître Lonis, de faire pleurer ainsi une pauvre enfant!

— Vous avez pleuré, Aurore? dit vivement le nouvel arrivant.

Il était au bas des marches. La jeune fille lui jeta ses bras autour du cou.

— Henri, mon ami, fit-elle en lui tendant son front à baiser, vous savez bien que les jeunes filles sont folles... La bonne Françoise a mal vu, je n'ai point pleuré... regardez mes yeux, Henri; voyez s'il y a des larmes.

Elle souriait si heureuse, si pleinement heureuse, que maître Louis resta un instant à la contempler malgré lui.

— Que m'as-tu donc dit, petiot? fit dame Françoise en regardant sévèrement Jean-Marie, que notre demoiselle n'avait fait que pleurer?

— Ah! dame, fit Berrichon, écoutez donc, grand'maman... moi, je ne sais pas... vous avez peut-être mal entendu... ou bien, moi, j'ai mal vu... à moins que notre demoiselle n'ait pas envie qu'on sache qu'elle a pleuré.

Ce Berrichon était une graine de bas Normand.

Françoise traversa la chambre, portant le principal plat du souper.

— N'empêche, dit-elle, que notre demoiselle est toujours toute seule, et que ça n'est pas une existence.

— Vous ai-je priée de faire mes plaintes, Françoise? murmura Aurore rouge de dépit.

Maître Louis lui offrit la main pour passer dans la

chambre à coucher, où la table était servie. Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Berrichon, comme c'était sa coutume, se plaça derrière Aurore pour la servir. Au bout de quelques minutes employées à faire semblant de manger, maître Louis dit :

— Laissez-nous, mon enfant, nous n'avons plus besoin de vous.

— Faudra-t-il apporter les autres plats? demanda Berrichon.

— Non, s'empressa de répondre Aurore.

— Alors je vais vous donner le dessert.

— Allez! fit maître Louis, qui lui montra la porte.

Berrichon sortit en riant sous cape.

— Grand'maman, dit-il à Françoise en rentrant dans la cuisine, m'est avis qu'ils vont s'en dire de rudes tous les deux.

La bonne femme haussa les épaules.

— Maître Louis a l'air bien fâché, reprit Jean-Marie.

— A ta vaisselle! fit Françoise; maître Louis en sait plus long que nous tous; il est fort comme un taureau, malgré sa fine taille, et plus brave qu'un lion... mais, sois tranquille, notre petite demoiselle Aurore en battrait quatre comme lui!

— Bah! s'écria Berrichon stupéfait, elle n'a pas l'air.

— C'est justement! repartit la bonne femme.

Et, fermant la discussion, elle ajouta :

— Tu n'as pas l'âge... A la besogne!

— Vous n'êtes pas heureuse, à ce qu'il paraît, Aurore, dit maître Louis, quand Berrichon eut quitté la chambre à coucher.

— Je vous vois bien rarement! répondit la jeune fille.

— Et m'accusez-vous, chère enfant?

— Dieu m'en préserve!... Je souffre parfois, c'est vrai; mais qui peut empêcher les folles idées de naître dans la pauvre tête d'une recluse? Vous savez, Henri, dans les té-

nèbres, les enfants ont peur, et, dès que vient le jour, ils oublient leurs craintes. Je suis de même, et il suffit de votre présence pour dissiper mes capricieux ennuis.

— Vous avez pour moi la tendresse d'une fille soumise, Aurore, dit maître Louis en détournant les yeux, je vous en remercie.

— Avez-vous pour moi la tendresse d'un père, Henri? — demanda la jeune fille.

Maître Louis se leva et fit le tour de la table. Aurore lui avança d'elle-même un siége, et dit avec une joie non équivoque :

— C'est cela! venez! Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ainsi. Vous souvenez-vous comme autrefois les heures passaient?

Mais Henri était rêveur et triste. Il répondit :

— Les heures ne sont plus à nous.

Aurore lui prit les deux mains et le regarda en face, si doucement, que ce pauvre maître Louis eut sous les paupières cette brûlure qui précède et provoque les larmes.

— Vous aussi, vous souffrez, Henri? murmura-t-elle.

Il secoua la tête en essayant de sourire, et répondit :

— Vous vous trompez, Aurore. Il y eut un jour où je fis un beau rêve, un rêve si beau, qu'il me prit tout mon repos. Mais ce ne fut qu'un jour et ce n'était qu'un rêve. Je suis éveillé, je n'espère plus, j'ai fait un serment, je remplis ma tâche. Le moment arrive où ma vie va changer... Je suis bien vieux à présent, mon enfant chérie, pour recommencer une existence nouvelle...

— Bien vieux! répéta Aurore, qui montra toutes ses belles dents en un franc éclat de rire.

Maître Louis ne riait pas.

— A mon âge, prononça-t-il tout bas, les autres ont une femme, les autres ont déjà une famille...

Aurore devint tout à coup sérieuse.

— Et vous n'avez rien de tout cela, l'interrompit-elle ; Henri, mon ami, vous n'avez que moi !

Maître Louis ouvrit la bouche vivement, mais la parole s'arrêta entre ses lèvres. Il baissa les yeux encore une fois.

— Vous n'avez que moi, répéta Aurore ; et que suis-je pour vous?... Un obstacle au bonheur!

Il voulut l'arrêter, mais elle poursuivit :

— Savez-vous ce qu'ils disent? Ils disent : « Celle-là n'est ni sa fille, ni sa sœur, ni sa femme... Ils disent...

— Aurore, interrompit maître Louis à son tour, depuis dix-huit ans, vous avez été tout mon bonheur...

— Vous êtes généreux et je vous rends grâces, murmura la jeune fille.

Ils restèrent un instant silencieux. L'embarras de maître Louis était visible. Ce fut Aurore qui rompit la première le silence.

— Henri, dit-elle, je ne sais rien de vos pensées ni de vos actions; et de quel droit vous ferais-je un reproche? mais je suis toujours seule, et toujours je pense à vous, mon unique ami. Je suis bien sûre qu'il y a des heures où je devine. Quand mon cœur se serre, quand les pleurs me viennent aux yeux, c'est que je me dis : « Sans moi une femme aimée égayerait sa solitude; sans moi, sa maison serait grande et riche; sans moi, il pourrait se montrer partout à visage découvert. » Henri, vous faites plus que m'aimer comme un bon père; vous me respectez, et vous avez dû réprimer à cause de moi l'élan de votre cœur.

Cela partait de l'âme. Aurore l'avait en effet pensé. Mais la diplomatie est innée chez les filles d'Ève. Cela était surtout un stratagème pour savoir. Le coup ne porta point. Aurore n'eut que cette froide réponse :

— Chère enfant, vous vous trompez.

Le regard de maître Louis se perdait dans le vide.

— Le temps passe, murmura-t-il.

Puis soudain, et comme s'il lui eût été impossible de se retenir :

— Quand vous ne me verrez plus, Aurore, vous souviendrez-vous de moi ?

Les fraîches couleurs de la jeune fille s'évanouirent. Si maître Louis eût relevé les yeux, il aurait vu toute son âme dans le regard profond qu'elle lui jeta.

— Est-ce que vous allez me quitter encore ? balbutia-t-elle.

— Non... fit maître Louis d'une voix mal assurée ; je ne sais... peut-être...

— Je vous en prie ! je vous en prie ! murmura-t-elle, ayez pitié de moi, Henri ! Si vous partez, emmenez-moi avec vous.

Comme il ne répondit point, elle reprit, les larmes aux yeux :

— Vous m'en voulez peut-être parce que j'ai été exigeante, injuste... Oh ! Henri, mon ami, ce n'est pas moi qui vous ai parlé de mes larmes... Je ne le ferai plus, Henri ! écoutez-moi et croyez-moi, je ne le ferai plus !... Mon Dieu ! je sais bien que j'ai tort... Je suis heureuse puisque je vous vois chaque jour... Henri, vous ne répondez pas ?... Henri, m'écoutez-vous ?

Il avait la tête tournée. Elle lui prit le cou avec un geste d'enfant pour le forcer à la regarder. Les yeux de maître Louis étaient baignés de larmes. Aurore se laissa glisser hors de son siége et se mit à genoux.

— Henri, Henri, dit-elle, mon ami cher... mon père, le bonheur serait à vous tout seul si vous étiez heureux... mais je veux ma part de vos larmes !

Il l'attira contre lui d'un mouvement plein de passion. Mais tout à coup ses bras se détendirent.

— Nous sommes deux fous, Aurore ! prononça-t-il avec

un sourire amer et contraint, si l'on nous voyait?... Que signifie tout cela?

— Cela signifie, répliqua la jeune fille, qui ne renonçait pas ainsi, cela signifie que vous êtes égoïste et méchant ce soir, Henri... Depuis le jour où vous m'avez dit : « Tu n'es pas ma fille, » vous avez bien changé!...

— Le jour où vous me demandâtes la grâce de M. le marquis de Chaverny?... Je me souviens de cela, Aurore, et je vous annonce que M. le marquis est de retour à Paris.

Elle ne repartit point, mais son noble et doux regard eut de si éloquentes surprises, que maître Henri se mordit la lèvre.

Il prit sa main, qu'il baisa comme s'il eût voulu s'éloigner. Elle le retint de force.

— Restez, dit-elle; si cela continue, un jour, en rentrant, vous ne me trouverez plus dans votre maison, Henri... Je vois que je vous gêne... je m'en irai... Mon Dieu! je ne sais pas ce que je ferai, mais vous serez délivré, vous, d'un fardeau qui devient trop lourd.

— Vous n'aurez pas le temps, murmura maître Louis. Pour me quitter, Aurore, vous n'aurez pas besoin de fuir.

— Est-ce que vous me chasseriez! — s'écria la pauvre fille, qui se redressa comme si elle eût reçu un choc violent dans la poitrine.

Maître Louis se couvrit le visage de ses mains. Ils étaient encore tous deux l'un auprès de l'autre : Aurore, assise sur un coussin et la tête appuyée contre les genoux de maître Louis.

— Ce qu'il me faudrait, murmura-t-elle, pour être heureuse... mais bien heureuse... hélas! Henri, bien peu de chose. Y a-t-il donc si longtemps que j'ai perdu mon sourire? N'étais-je pas toujours contente et gaie quand je m'élançais à votre rencontre autrefois?...

Les doigts de maître Louis lissaient les belles masses de ses cheveux, où la lumière de la lampe mettait des reflets d'or bruni.

— Faites comme autrefois, poursuivait-elle, je ne vous demande que cela... Dites-moi quand vous avez été heureux, dites-moi surtout quand vous avez eu de la peine, afin que je me réjouisse avec vous, ou que toute votre tristesse passe dans mon cœur. Allez! cela soulage. Si vous aviez une fille, Henri, une fille bien-aimée, n'est-ce pas comme cela que vous feriez avec elle?

— Une fille!... répéta maître Louis, dont le front se rembrunit.

— Je ne vous suis rien, je le sais, ne me le dites plus...

Maître Louis passa le revers de sa main sur son front.

— Aurore, dit-il, comme s'il n'eût point entendu ses dernières paroles, il est une vie brillante, une vie de plaisirs, d'honneurs, de richesses, la vie des heureux de ce monde... Vous ne la connaissez pas, chère enfant.

— Et qu'ai-je besoin de la connaître?

— Je veux que vous la connaissiez... Il le faut.

Il ajouta en baissant la voix malgré lui :

— Vous aurez peut-être à faire un choix; pour choisir, il faut connaître...

Il se leva. L'expression de son noble visage était désormais une résolution ferme et réfléchie.

— C'est votre dernier jour de doute et d'ignorance, Aurore, prononça-t-il lentement; moi, c'est peut-être mon dernier jour de jeunesse et d'espoir!

— Henri, au nom de Dieu! expliquez-vous! s'écria la jeune fille.

Maître Louis avait les yeux au ciel.

— J'ai fait selon ma conscience, murmura-t-il; celui qui est là haut me voit; je n'ai rien à lui cacher. Adieu, Aurore, reprit-il; vous ne dormirez point cette nuit...

voyez et réfléchissez, consultez votre raison avant votre cœur. Je ne veux rien vous dire; je veux que votre impression soit soudaine et entière. Je craindrais, en vous prévenant, d'agir dans un but d'égoïsme. Souvenez-vous seulement que, si étranges qu'elles soient, vos aventures de cette nuit auront pour origine ma volonté, pour but votre intérêt. Si vous tardiez à me revoir, ayez confiance. De près ou de loin, je veille sur vous.

Il lui baisa la main, et reprit le chemin de son appartement particulier. Aurore, muette et toute saisie, le suivait des yeux. En arrivant au haut de l'escalier, maître Louis, avant de franchir le seuil de la porte, lui envoya un signe de tête paternel avec un baiser

VII

DEUX JEUNES FILLES

Aurore était seule. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Henri, son ami, s'était dénoué d'une façon tellement imprévue, qu'elle restait là stupéfaite et comme aveuglée moralement. Ses pensées confuses se mêlaient en désordre. Sa tête était en feu. Son cœur, mécontent et blessé, se repliait sur lui-même.

Elle venait de faire effort pour savoir; elle avait provoqué une explication de son mieux; elle l'avait poursuivie avec toutes ces ingénieuses finesses que l'ingénuité même n'exclut point chez la femme. Non-seulement l'explication n'avait point abouti, mais encore, menace ou promesse, tout un mystérieux horizon s'ouvrait au-devant d'elle.

Il lui avait dit : « Vous ne dormirez point cette nuit. » Il lui avait dit encore : « Si étranges que puissent vous paraître vos aventures de cette nuit, elles auront pour origine ma volonté, pour but votre intérêt. »

Des aventures ! Certes, la vie errante d'Aurore avait été jusque-là pleine d'aventures. Mais son ami en avait la res-

ponsabilité; son ami, placé près d'elle toujours comme un vigilant garde du corps, comme un sauveur infaillible, lui épargnait jusqu'à la terreur. Les aventures de cette nuit devaient changer d'aspect. Elle allait les affronter seule.

Mais quelles aventures? et pourquoi ces demi-mots? Il fallait connaître une vie toute différente de celle que jusqu'alors elle avait menée : une vie brillante, une vie luxueuse, la vie des grands et des heureux. « Pour choisir, » lui avait-on dit. Choisir sans doute entre cette vie inconnue et sa vie actuelle. Le choix n'était-il pas tout fait?

Il s'agissait de savoir de quel côté de la balance était Henri son ami. L'idée de sa mère vint à la traverse de son trouble. Elle sentit ses genoux fléchir. Choisir! pour la première fois naquit en elle cette navrante pensée : Si sa mère était d'un côté de la balance et Henri de l'autre?...

— C'est impossible! s'écria-t-elle repoussant cette pensée de toute sa force; Dieu ne peut vouloir cela.

Elle entr'ouvrit les rideaux de sa fenêtre et s'accouda sur le balcon pour donner un peu d'air à son front en feu. Il y avait un grand mouvement dans la rue. La foule se massait autour de l'entrée du Palais-Royal pour voir passer les invités. Déjà la queue des litières et des chaises se faisait entre les deux haies de curieux. Au premier abord, Aurore ne donna pas grande attention à tout cela. Que lui importaient ce mouvement et ce bruit? Mais elle vit dans une chaise qui passait deux femmes parées pour la fête : une mère et sa fille. Les larmes lui vinrent; puis une sorte d'éblouissement se fit au-devant de ses yeux.

— Si ma mère était là! pensa-t-elle.

C'était possible; c'était probable. Alors elle regarda de plus près ce que l'on pouvait voir des splendeurs de la fête. Au delà des murailles du palais, elle devina des

splendeurs autres et plus grandes. Elle eut comme un vague désir qui bientôt alla grandissant. Elle envia ces jeunes filles splendidement parées qui avaient des perles autour du cou, des perles encore, et des fleurs dans les cheveux, non pour leurs fleurs, non pour leurs perles, non pour leurs parures, mais parce qu'elles étaient assises auprès de leurs mères. Puis elle ne voulut plus voir, car toutes ces joies insultaient à sa tristesse. Ces cris contents, ce monde qui s'agitait, ce fracas, ces rires, ces étincelles, les échos de l'orchestre qui déjà chantait au lointain, tout cela lui pesait. Elle cacha sa tête brûlante entre ses mains.

Dans la cuisine, Jean-Marie Berrichon remplissait auprès de la mâle Françoise, sa grand'maman, le rôle de serpent tentateur. Il n'y avait pas eu, Dieu merci! beaucoup de vaisselle à laver. Aurore et maître Louis n'avaient fait usage que d'une seule assiette chacun. En revanche, le repas avait été plantureux à la cuisine. Françoise et Berrichon en avaient eu pour quatre à eux deux.

— Quoique ça, dit Jean-Marie, je vas aller jusqu'au bout de la rue regarder voir... Madame Balahault dit que c'est les délices des enchantements, là-bas, de tous les palais des fées et métamorphoses de la Fable... J'ai envie d'y jeter un coup d'œil.

— Et ne sois pas longtemps, fillot, grommela la grand'mère.

Elle était faible, malgré l'ampleur profonde de sa basse-taille.

Berrichon s'envola. La Guichard, la Balahault, la Morin et d'autres lui firent fête dès qu'il eut touché le pavé malpropre de la rue du Chantre.

Françoise vint à la porte de sa cuisine et regarda dans la chambre d'Aurore.

— Tiens! fit-elle, déjà parti! La pauvre ange est encore toute seule!

La bonne pensée lui vint d'aller tenir compagnie à sa jeune maîtresse; mais Jean-Marie rentrait en ce moment.

— Grand'mère! s'écria-t-il, des ifs, des banderoles de lanternes, des soldats à cheval, des femmes tout en diamants... que celles qui ne sont qu'en satin broché sont de la Saint-Jean! Viens voir ça, grand'mère!

La bonne femme haussa les épaules.

— Ça ne me fait rien, dit-elle.

— Ah! grand'mère, rien qu'au bout de la rue... Madame Balahault dit les noms et raconte l'histoire de tous les seigneurs et de toutes les dames qui passent. C'est joliment édifiant!... Viens voir... le temps de jeter un coup de pied au coin de la rue.

— Et qui gardera la maison? demanda la vieille Françoise un peu ébranlée.

— Nous serons à dix pas... Nous veillerons sur la porte... Viens, grand'mère, viens!...

Il la saisit à bras-le-corps et l'entraîna.

La porte resta ouverte.

Ils étaient à dix pas. Mais la Balahault, la Guichard, la Durand, la Morin et le reste étaient de fières femmes. Une fois qu'elles eurent conquis Françoise, elles ne la lachèrent point. Cela entrait-il dans les plans mystérieux de maître Louis? Nous nous permettrons d'en douter.

Le flot des commères, entraînant Jean-Marie Berrichon vers la place du Palais-Royal toute éblouissante de lumières, dut passer sous la fenêtre d'Aurore, mais elle n'eut garde de les voir. Sa rêverie l'aveuglait.

— Pas une amie! se disait-elle, pas une compagne à qui demander conseil!

Elle entendit un léger bruit derrière elle, dans la hambre à coucher. Elle se retourna vivement. Puis elle

poussa un cri de frayeur auquel répondit un joyeux éclat de rire. Une femme était devant elle en domino de satin rose, masquée et coiffée pour le bal.

— Mademoiselle Aurore? dit-elle avec une cérémonieuse révérence.

— Est-ce que je rêve? s'écria Aurore. Cette voix!...

Le masque tomba et l'espiègle visage de dona Cruz se montra parmi les frais chiffons.

— Flor! s'écria Aurore, est-il possible!... est-ce bien toi?

Dona Cruz, légère comme une sylphide, vint vers elle les bras ouverts. On échangea ces légers et rapides baisers de jeunes filles. Avez-vous vu deux colombes se becqueter en jouant?

— Moi qui justement me plaignais de n'avoir point de compagne! dit Aurore. Flor, ma petite Flor, que je suis contente de te voir!

Puis, saisie d'un scrupule subit, elle ajouta :

— Mais qui t'a laissé entrer? J'ai défense de recevoir personne.

— Défense! répéta dona Cruz d'un air mutin.

— Prière, si tu aimes mieux, dit Aurore en rougissant.

— Voici ce que j'appelle une prison bien gardée, s'écria Flor; la porte grande ouverte, et personne pour dire gare!

Aurore entra vivement dans la salle basse. Il n'y avait personne en effet, et les deux battants de la porte étaient ouverts. Elle appela Françoise et Jean-Marie. Point de réponse. Nous savons où étaient en ce moment Jean-Marie et Françoise. Mais Aurore l'ignorait. Après la sortie singulière de maître Louis, qui l'avait prévenue que la nuit serait remplie de bizarres aventures, elle ne put penser que ceci :

— C'est lui sans doute qui l'a voulu.

Elle ferma la porte au loquet seulement, et revint vers

dona Cruz, occupée à faire des grâces devant le miroir.

— Que je te regarde à mon aise ! dit celle-ci ; mon Dieu que te voilà grandie et embellie !

— Et toi, donc ! repartit Aurore.

— Elles se contemplèrent toutes deux avec une joyeuse admiration.

— Mais ce costume ?... reprit Aurore.

— Ma toilette de bal, ma toute belle, repartit dona Cruz avec un petit air suffisant ; t'y connais-tu ? te semble-t-elle jolie ?

— Charmante ! répondit Aurore.

Elle écarta le domino pour voir la jupe et le corsage.

— Charmante ! répéta-t-elle ; c'est d'une richesse... je parie que je devine... Tu joues la comédie ici, ma petite Flor.

— Fi donc ! s'écria dona Cruz, moi jouer la comédie !... Je vais au bal, voilà tout.

— A quel bal ?

— Il n'y a qu'un bal ce soir.

— Au bal du régent ?

— Mon Dieu ! oui, au bal du régent, ma toute belle ; on m'attend au Palais-Royal pour être présentée à Son Altesse royale par la princesse palatine, sa mère... tout simplement, ma bonne petite.

Aurore ouvrit de grands yeux.

— Cela t'étonne ? reprit dona Cruz en repoussant du pied la queue de sa robe de cour ; pourquoi cela t'étonne-t-il ?... Mais, au fait, cela m'étonne bien moi-même... Des histoires, vois-tu, ma mignonne ! il y a des histoires ! Les histoires pleuvent... je te conterai tout cela !

— Mais comment as-tu trouvé ma demeure ? demanda Aurore.

— Je la savais... J'avais permission de te voir... car, moi aussi, j'ai un maître...

— Moi, je n'ai pas de maître! interrompit Aurore avec un mouvement de fierté.

— Un esclave, si tu veux, un esclave qui commande. Je devais venir demain matin; mais je me suis dit « Comme j'irais bien faire une visite à ma petite Aurore ! »

— Tu m'aimes donc toujours?

— A la folie! Mais laisse-moi te conter ma première histoire; après celle-ci, une autre. Je te dis qu'il en pleut! Il s'agissait, moi qui n'ai pas encore mis le pied dehors depuis mon arrivée, il s'agissait de trouver ma route dans ce grand Paris inconnu, depuis l'église Saint-Magloire jusqu'ici.

— L'église Saint-Magloire! interrompit Aurore, tu demeures de ce côté?

— Oui... j'ai ma cage comme tu as la tienne, gentil oiseau... Seulement, la mienne est plus jolie... Mon Lagardère, à moi, fait mieux les choses...

— Chut! fit Aurore en mettant un doigt sur sa bouche.

— Bien! bien! je vois que nous habitons toujours le pays des mystères... J'étais donc bien embarrassée, lorsque j'entends gratter à ma porte... On entre avant que j'aie pu aller ouvrir. C'était un petit homme tout noir, tout laid, tout contrefait. Il me salue jusqu'à terre... je lui rends son salut sans rire, et je prétends que c'est un beau trait... Il me dit : « Si mademoiselle veut bien me suivre, je la conduirai où elle souhaite aller... »

— Un bossu? dit Aurore, qui rêvait.

— Oui, un bossu... C'est toi qui l'as envoyé?

— Non... pas moi...

— Tu le connais?

— Je ne lui ai jamais parlé.

— Ma foi! je n'avais pas prononcé une parole qui pût apprendre à âme qui vive que je voulais avancer ma visite projetée pour demain matin... Je suis fâchée que tu connaisses ce gnome... j'aurais aimé à le regarder jus-

qu'au bout comme un être surnaturel... Du reste, il faut bien qu'il soit un peu sorcier pour avoir trompé la surveillance de mes argus... Sans vanité, vois-tu, ma toute belle, je suis autrement gardée que toi !... Tu sais que je suis brave; sa proposition chatouille ma manie d'aventures ; je l'accepte sans hésiter... Il me fait un second salut plus respectueux que le premier, ouvre une petite porte, à moi inconnue, dans ma propre chambre, conçois-tu cela?... Puis il me fait passer par des couloirs que je ne soupçonnais absolument pas... Nous sortons sans être vus... un carrosse stationnait dans la rue... il me donne la main pour y monter; dans le carrosse, il est d'une convenance parfaite... Nous descendons tous deux à ta porte; le carrosse repart au galop... je monte les degrés... et, quand je me retourne pour le remercier, personne !

Aurore écoutait toute rêveuse.

— C'est lui, murmura-t-elle, ce doit être lui !

— Que dis-tu? fit dona Cruz.

— Rien ! mais sous quel prétexte vas-tu être présentée au régent, Flor, ma gitana?

Dona Cruz se pinça les lèvres.

— Ma bonne petite, répondit-elle en s'installant dans une bergère, il n'y a pas ici plus de gitana que dans le creux de la main; il n'y a jamais eu de gitana... c'est une chimère, une illusion, un mensonge, un songe ! Nous sommes la noble fille d'une princesse, tout uniment.

— Toi? fit Aurore stupéfaite.

— Eh bien, qui donc, répondit dona Cruz, à moins que ce ne soit toi?... Vois-tu, chère belle, les bohémiens n'en font jamais d'autres... Ils s'introduisent dans les palais par le tuyau des cheminées, à l'heure où le feu est éteint... ils s'emparent de quelques objets de prix, et ne manquent jamais d'emporter avec eux le berceau où dort la jeune héritière volée par les bohémiens... la plus riche

héritière de l'Europe à ce que je me suis laissé dire!

On ne savait si elle raillait ou si elle parlait sérieusement. Peut-être ne le savait-elle point elle-même. La volubilité de son débit mettait de belles couleurs à ses joues un peu brunes. Ses yeux, plus noirs que le jais, pétillaient d'intelligence et de hardiesse. Aurore écoutait bouche béante. Son charmant visage peignait la naïveté crédule, et le plaisir qu'elle éprouvait du bonheur de sa petite amie se lisait franchement dans ses beaux yeux.

— Charmant! fit-elle. Et comment te nommes-tu, Flor?

Dona Cruz disposa les larges plis de sa robe et répondit noblement :

— Mademoiselle de Nevers.

— Nevers! s'écria Aurore; un des plus grands noms de France!

— Hélas! oui, ma bonne. Il paraît que nous sommes un peu cousins de Sa Majesté.

— Mais comment?...

— Ah! comment! comment! s'écria dona Cruz quittant tout à coup ses grands airs pour revenir à sa gaieté folle qui lui allait bien mieux, voilà ce que je ne sais pas. On ne m'a pas encore fait l'honneur de m'apprendre ma généalogie. Quand j'interroge, on me dit : « Chut!... » Il paraît que j'ai des ennemis. Toute grandeur, ma petite, appelle la jalousie. Je ne sais rien; cela m'est égal; je me laisse faire avec une tranquillité parfaite.

Aurore, qui semblait réfléchir depuis quelques minutes, l'interrompit et dit tout à coup :

— Flor! si j'en savais plus long que toi sur ta propre histoire?

— Ma foi! ma petite Aurore, cela ne m'étonnerait pas; rien ne m'étonne plus; mais, si tu sais mon histoire, garde-la pour toi; mon tuteur doit me la dire cette nuit

en détail, mon tuteur et mon ami, M. le prince de Gonzague.

— Gonzague? répéta Aurore en tressaillant.

— Qu'as-tu? fit dona Cruz.

— Tu as dit Gonzague?

— J'ai dit Gonzague, le prince de Gonzague, celui qui défend mes droits, le mari de la duchesse de Nevers, ma mère...

— Ah! fit Aurore, ce Gonzague est le mari de la duchesse de Nevers?

Elle se souvenait de sa visite aux ruines de Caylus. Le drame nocturne se dressait devant elle. Les personnages inconnus hier avaient des noms aujourd'hui. L'enfant dont avait parlé la cabaretière de Tarrides, l'enfant qui dormait pendant la terrible bataille, c'était Flor.

Mais l'assassin?

— A quoi penses-tu? demanda dona Cruz.

— Je pense à ce nom de Gonzague, répondit Aurore.

— Pourquoi?

— Avant de te le dire, je veux savoir si tu l'aimes.

— Modérément, répliqua dona Cruz; j'aurais pu l'aimer, mais il n'a pas voulu.

Aurore gardait le silence.

— Voyons, parle! s'écria l'ancienne gitana, dont le pied frappa le plancher avec impatience.

— Si tu l'aimais!... voulut dire Aurore.

— Parle, te dis-je!

— Puisqu'il est ton tuteur... le mari de ta mère...

— Caramba! jura franchement la soi-disant mademoiselle de Nevers, faut-il donc tout te dire?... Je l'ai vue, ma mère!... Je la respecte beaucoup... il y a plus, je l'aime, car elle a bien souffert... mais, à sa vue, mon cœur n'a pas battu... mes bras ne se sont pas ouverts malgré moi... Ah! vois-tu, Aurore, s'interrompit-elle dans un vé-

ritable élan de la passion, il me semble qu'on doit se mourir de joie quand on est en face de sa mère.

— Cela me semble aussi, dit Aurore.

— Eh bien, je suis restée froide, trop froide. Parle, il s'agit de Gonzague, et ne crains rien; ne crains rien et parle, quand même il s'agirait de madame de Nevers.

— Il ne s'agit que de Gonzague, repartit Aurore. Ce nom de Gonzague est, dans mes souvenirs, mêlé à toutes mes terreurs d'enfant, à toutes mes angoisses de jeune fille. La première fois que mon ami Henri joua sa vie pour me sauver, j'entendis prononcer ce nom de Gonzague; je l'entendis encore cette fois où nous fûmes attaqués dans une ferme des environs de Pampelune. Cette nuit où tu te servis de ton charme pour endormir mes gardiens dans la tente du chef des gitanos, ce nom de Gonzague vint pour la première fois frapper mes oreilles. A Madrid, encore Gonzague; au château de Caylus, Gonzague encore!

Doña Cruz réfléchissait à son tour.

— Don Luiz, ton beau Cincelador, t'a-t-il dit parfois que tu étais la fille d'une grande dame? demanda-t-elle brusquement.

— Jamais, répondit Aurore, et pourtant je le crois.

— Ma foi! s'écria l'ancienne gitana, je n'aime pas à méditer longtemps, moi, ma petite Aurore. J'ai beaucoup d'idées dans ma tête, mais elles sont confuses et ne veulent point sortir... Quant à devenir une grande demoiselle, cela t'irait mieux qu'à moi, c'est mon avis; mais mon avis est aussi qu'il ne faut point se rompre la cervelle à deviner des énigmes... Je suis chrétienne, et cependant j'ai gardé ce bon côté de la foi de mes pères... de mes pères nourriciers : prendre le temps comme il vient, les événements comme ils arrivent, et se consoler de tout en disant : « C'est le sort! » Par exemple, s'interrompit-elle, une chose que je ne puis admettre, c'est que

M. de Gonzague soit un coureur de grandes routes et un assassin; il est trop bien élevé pour cela. Je te dirai qu'il y a beaucoup de Gonzague en Italie... beaucoup de vrais, beaucoup de faux; le tien est sans doute un faux Gonzague... Je te dirai en outre que, si M. le prince de Gonzague était ton persécuteur, maître Louis ne t'aurait pas amenée justement à Paris, où M. le prince de Gonzague fait notoirement sa résidence.

— Aussi, dit Aurore, de quelles précautions nous entoure-t-il! Défense de sortir, de se montrer même à la croisée!

— Bah! fit dona Cruz, il est jaloux?

— Oh! Flor!.., murmura Aurore avec reproche.

Dona Cruz exécuta une pirouette; puis elle appela autour de ses lèvres le plus mutin de ses sourires.

— Je ne serai princesse que dans deux heures d'ici, fit-elle, je puis encore parler la bouche ouverte... Oui, ton beau ténébreux, ton maître Louis, ton Lagardère, ton chevalier errant, ton roi, ton dieu, est jaloux... Eh! palsambleu! comme on dit à la cour, ne vaux-tu pas bien la peine?

— Flor! Flor! répéta Aurore.

— Jaloux, jaloux, jaloux, ma toute belle! Et ce n'est pas M. de Gonzague qui vous a chassé de Madrid. Ne sais-je pas, moi qui suis un peu sorcière, mademoiselle, que les amoureux mesuraient déjà la hauteur de vos jalousies?

Aurore devint rouge comme une cerise. Toute sorcière qu'elle était, dona Cruz ne se doutait guère combien son trait avait touché juste. Elle regardait Aurore, qui n'osait plus relever les yeux.

— Tenez, fit-elle en la baisant au front, la voilà rouge d'orgueil et de plaisir! Elle est contente qu'on soit jaloux d'elle. Est-il toujours beau comme un astre? et fier? et

plus doux qu'un enfant? Voyons, dites-moi cela; voici mon oreille, avoue-le tout bas... tu l'aimes!

— Pourquoi tout bas? fit Aurore en se redressant.

— Tout haut si tu veux.

— Tout haut, en effet : je l'aime.

— A la bonne heure! voilà qui est parlé! Je t'embrasse pour ta franchise. Et..., reprit-elle en fixant sur sa compagne le regard perçant de ses grands yeux noirs, tu es heureuse?

— Assurément.

— Bien heureuse?

— Puisqu'il est là.

— Parfait! s'écria la gitanita.

Puis elle ajouta, en jetant tout autour d'elle un regard passablement dédaigneux :

— *Pobre dicha, dicha dulce!*

C'est le proverbe espagnol d'où nos vaudevillistes ont tiré le fameux axiome : « Une chaumière et son cœur. » Quand dona Cruz eut tout regardé, elle dit :

— L'amour n'est pas de trop ici. La maison est laide, la rue est noire, les meubles sont affreux. Je sais bien, bonne petite, que tu vas me faire la réponse obligée : « Un palais sans lui... »

— Je vais te faire une autre réponse, interrompit Aurore : Si je voulais un palais, je n'aurais qu'un mot à dire.

— Ah bah!

— C'est ainsi.

— Est-il donc devenu si riche?

— Je n'ai jamais rien souhaité qu'il ne me l'ait donné aussitôt.

— Au fait, murmura dona Cruz, qui ne riait plus, cet homme-là ne ressemble pas aux autres hommes... Il y a en lui quelque chose d'étrange et de supérieur... Je n'ai jamais baissé les yeux que devant lui. Tu ne sais pas,

s'interrompit-elle ; on a beau dire, il y a des magiciens... Je crois que ton Lagardère en est un.

Elle était toute sérieuse.

— Quelle folie ! s'écria Aurore.

— J'en ai vu ! prononça gravement la gitanita. Je veux en avoir le cœur net. Voyons, souhaite quelque chose en pensant à lui.

Aurore se mit à rire. Dona Cruz s'assit auprès d'elle.

— Pour me faire plaisir, ma petite Aurore, dit-elle avec caresses; ce n'est pas bien difficile, voyons !

— Est-ce que tu parles sérieusement ? fit Aurore étonnée.

Dona Cruz mit sa bouche tout contre son oreille et murmura :

— J'aimais quelqu'un... j'étais folle... Un jour, il a posé sa main sur mon front en me disant : « Flor, celui-là ne peut pas t'aimer. » J'ai été guérie. Tu vois bien qu'il est sorcier.

— Et celui que tu aimais, demanda Aurore toute pâle, qui est-ce ?

La tête de dona Cruz se pencha sur son épaule. Elle ne répondit point.

— C'était lui ! s'écria Aurore avec une indicible terreur; e suis sûre que c'était lui !

I

LES TROIS SOUHAITS

Dona Cruz avait les yeux mouillés. Un tremblement fiévreux agitait les membres d'Aurore. Elles étaient belles toutes deux et à la fois jolies. Le rapport de leurs natures se déplaçait en ce moment : la mélancolie douce était pour dona Cruz, d'ordinaire si pétulante et si hardie ; un éclair de jalouse passion jaillissait des yeux d'Aurore.

— Toi... ma rivale !... murmura-t-elle.

Dona Cruz l'attira vers elle malgré sa résistance et l'embrassa.

— Il t'aime, dit-elle à voix basse ; il t'aime et n'aimera jamais que toi !...

— Mais toi ?

— Moi, je suis guérie... Je puis voir en souriant, sans haine, avec bonheur, votre mutuelle tendresse... tu vois bien que ton Lagardère est sorcier !

— Ne me trompes-tu point? fit Aurore.

Dona Cruz mit la main sur son cœur.

— S'il ne fallait que mon sang pour cela, dit-elle le

front haut et les yeux ouverts, vous seriez heureux!

Aurore lui jeta les deux bras autour du cou.

— Mais je veux mon épreuve! s'écria dona Cruz; ne me refuse pas, ma petite Aurore... Souhaite quelque chose!

— Je n'ai rien à souhaiter.

— Quoi! pas un désir?

— Pas un!

Dona Cruz la fit se lever de force et l'entraîna vers la fenêtre. Le Palais-Royal resplendissait. Sous le péristyle, on voyait couler comme un flot de femmes brillantes et parées.

— Tu n'as pas même envie d'aller au bal du régent? dit brusquement dona Cruz.

— Moi! balbutia Aurore, dont le sein battit sous sa robe.

— Ne mens pas!

— Pourquoi mentirais-je?

— Bon! qui ne dit mot consent. Tu souhaites d'aller au bal du régent.

Elle frappa dans ses mains en comptant:

— Une!

— Mais, objecta Aurore, qui se prêtait en riant aux extravagances de sa compagne, je n'ai rien, ni bijoux, ni robes, ni parures...

— Deux! fit dona Cruz, qui frappa dans ses mains pour la seconde fois; tu souhaites des bijoux, des robes, des parures? Et fais bien attention de penser à lui; sans cela, rien de fait!

A mesure que l'opération marchait, la gitanita devenait plus sérieuse. Ses beaux grands yeux noirs n'avaient plus leur regard assuré. Elle croyait aux diableries, cette ravissante enfant; elle avait peur, mais elle avait désir; et sa curiosité l'emportait sur ses frayeurs.

— Fais ton troisième souhait, dit-elle en baissant la voix malgré elle.

— Mais je ne veux pas du tout aller au bal! s'écria Aurore; cessons ce jeu!

—Comment! insinua dona Cruz; si tu étais sûre de l'y rencontrer?

— Henri?

— Oui.... ton Henri!... tendre, galant... et qui te trouverait plus belle sous tes brillants atours.

— Comme cela, fit Aurore en baissant les yeux, je crois que j'irais bien...

— Trois! s'écria la gitanita, qui frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

Elle faillit tomber à la renverse. La porte de la salle basse s'ouvrit avec fracas, et Berrichon, se précipitant essoufflé, s'écria sur le seuil.

— Voilà toutes les fanferluches et les faridondaines qu'on apporte pour notre demoiselle... qu'il y a dans plus de vingt cartons... des robes, des dentelles, des fleurs... Entrez, vous autres, entrez: c'est ici le logis de M. le chevalier de Lagardère!

— Malheureux! s'écria Aurore effrayée.

— N'ayez pas peur: on sait ce qu'on fait, répliqua Jean-Marie d'un air suffisant, n'y a plus à se cacher... A bas le mystère!... Nous jetons le masque, saperlotte!

Mais comment dire la surprise de dona Cruz? Elle avait évoqué le diable, et le diable docile répondait à son appel; et, certes, il ne s'était point fait attendre. Elle était sceptique un peu, cette belle fille. Tous les sceptiques sont superstitieux. Dona Cruz, souvenez-vous-en, avait passé son enfance sous la tente des bohémiens errants. C'est là le pays des merveilles. Elle restait bouche béante et les yeux ouverts.

Par la porte de la salle basse, cinq ou six jeunes filles entrèrent, suivies d'autant d'hommes qui portaient des paquets et des cartons. Dona Cruz se demandait si, dans ces cartons et dans ces paquets, il y avait de vrais atours

ou des feuilles séchés. Aurore ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine bouleversée de sa compagne.

— Eh bien? fit-elle.

— Il est sorcier, balbutia la gitana; je m'en doutais!

— Entrez, messieurs; entrez, mesdemoiselles, criait cependant Berrichon; entrez, tout le monde. C'est ici maintenant la maison du bon Dieu! Je vas aller chercher maman Balahault, qui a si grande envie de voir comment c'est fait chez nous... Je n'ai jamais rien bu de si bon que sa crème d'angélique. Entrez, mesdemoiselles; entrez, messieurs!

Ces messieurs et ces demoiselles ne demandaient pas mieux. Fleuristes, brodeuses et couturières déposèrent leurs cartons sur la grande table qui était au milieu de la salle basse. Derrière les fournisseurs des deux sexes venait un page qui ne portait point de couleurs. Il marcha droit à Aurore, qu'il salua profondément avant de lui remettre un pli galamment lacé de soie. Il s'inclina de nouveau et sortit.

— Attendez donc au moins la réponse, vous! fit Berrichon en courant après lui.

Mais le page était au détour de la rue déjà. Berrichon le vit s'aboucher avec un gentilhomme couvert d'un long manteau d'aventures. Berrichon ne connaissait point ce gentilhomme. Le gentilhomme demanda au page :

— Est-ce fait?

Et, sur sa réponse affirmative, il ajouta :

— Où as-tu laissé nos hommes?

— Ici près, rue Pierre-Lescot.

— La litière y est?

— Il y a deux litières.

— Pourquoi cela? demanda le gentilhomme étonné.

Le pan de son manteau, qui cachait le bas de son visage, se dérangea. Nous eussions reconnu le menton pâle et pointu de ce bon M. de Peyrolles.

Le page répondit :

— Je ne sais, mais il y a deux litières.

— Un malentendu, sans doute, pensa Peyrolles.

Il eut envie d'aller jeter un coup d'œil à la porte de la maison de Lagardère; mais la réflexion l'arrêta.

— On n'aurait qu'à me voir, murmura-t-il, tout serait perdu! — Tu vas retourner à l'hôtel, dit-il au page, à toutes jambes; tu m'entends bien?

— A toutes jambes.

— A l'hôtel, tu trouveras ces deux braves qui ont encombré l'office toute la journée.

— Maître Cocardasse et son ami Passepoil?

— Précisément... Tu leur diras : « Votre besogne est toute taillée... vous n'avez plus qu'à vous présenter... » A-t-on prononcé tout à l'heure le nom du gentilhomme à qui appartient la maison.

— Oui... M. de Lagardère.

— Tu te garderas bien de répéter ce nom... S'ils t'interrogent, tu leur diras que la maison ne contient que des femmes...

—Et je les ramènerai?

Jusqu'à ce coin, d'où tu leur montreras la porte.

Le page partit au galop. M. de Peyrolles, rejetant son manteau sur son visage, se perdit dans la foule.

A l'intérieur de la maison, Aurore venait d'arracher l'enveloppe de la missive apportée par le page.

— C'est son écriture ! s'écria-t-elle.

— Et voici une carte d'invitation semblable à la mienne, ajouta dona Cruz, qui n'était pas au bout de ses surprises; notre lutin n'a rien oublié.

Elle retourna la carte entre ses doigts. La carte, chargée de fines et gentilles vignettes, représentant des Amours ventrus, des raisins et des guirlandes de roses, n'avait absolument rien de diabolique. Pendant cela, Aurore lisait. La missive était ainsi conçue :

« Chère enfant, ces parures viennent de moi ; j'ai voulu vous faire une surprise. Faites-vous belle ; une litière et deux laquais viendront de ma part vous conduire au bal, où je vous attendrai.

« HENRI DE LAGARDÈRE. »

Aurore passa la lettre à dona Cruz, qui se frotta les yeux avant de lire, car elle avait des éblouissements.

— Et crois-tu à cela ? demanda-t-elle quand elle eut achevé.

— J'y crois, répondit Aurore ; j'ai mes raisons pour y croire.

Elle souriait d'un air sûr d'elle-même. Henri ne lui avait-il pas dit de ne s'étonner de rien ? Dona Cruz, elle, n'était pas éloignée de regarder la sécurité d'Aurore en de si étranges conjonctures comme un nouveau tour de l'esprit malin.

Cependant les caisses, cartons et paquets étalaient maintenant leur éblouissant contenu sur la grande table. Dona Cruz put bien voir que ce n'étaient point là des feuilles sèches : il y avait une toilette complète de cour, plus un par-dessus ou domino de satin rose tout pareil à celui de mademoiselle de Nevers. La robe était d'armure blanche, brodée d'argent : des roses semées, avec une perle fine au centre de chacune d'elles ; les basques, la pointe, les manches, le tour brodé de plumes d'oiseau-mouche.

C'était la mode suprême. Madame la marquise d'Aubignac, fille du financier Soulas, avait fait sa fortune et sa réputation à la cour par une robe semblable que M. Law lui avait donnée.

Mais la robe n'était rien. Les dentelles et les broderies pouvaient passer véritablement pour magnifiques. L'écrin valait une charge de brigadier des armées...

— C'est un sorcier ! répétait dona Cruz en faisant l'inventaire de tout cela, c'est manifestement un sorcier ! On

a beau être le Cincelador... à tailler des gardes d'épées, on ne gagne pas de quoi faire de pareils cadeaux.

L'idée lui revint que toutes ces belles choses, à une heure donnée, se changeraient en sciure de bois ou en rubans de menuisier.

Berrichon admirait et ne se faisait pas faute d'exprimer son admiration. La vieille Françoise, qui venait de rentrer, hochait sa tête grise d'un air qui voulait dire bien des choses.

Mais il y avait à cette scène un spectateur dont nul ne soupçonnait la présence, et qui, certes, ne se montrait pas le moins curieux. Il était caché derrière la porte de l'appartement du haut, dont il entre-bâillait l'unique battant avec précaution. De ce poste élevé, il regardait la corbeille étalée sur la table, par-dessus les têtes des assistants.

Ce n'était point le beau maître Louis avec sa tête noble et mélancolique. C'était un petit homme tout de noir habillé, celui qui avait amené dona Cruz, celui qui avait commis ce faux en contrefaisant l'écriture de Lagardère, celui qui avait loué la niche de Médor : c'était le bossu Ésope II, dit Jonas, vainqueur de la Baleine.

Il riait dans sa barbe et se frottait les mains.

— Têtebleu ! disait-il à part lui, M. le prince de Gonzague fait bien les choses, et ce coquin de Peyrolles est décidément un homme de goût.

Il était là, ce bossu, depuis l'entrée de dona Cruz. Sans doute, il attendait M. de Lagardère.

Aurore était fille d'Ève. A la vue de tous ces splendides chiffons, son cœur avait battu. Cela venait de son ami : double joie ! Aurore ne fit même pas cette réflexion qui était venue à dona Cruz; elle n'essaya point de supputer ce que ces royaux atours devaient coûter à son ami. Elle se donnait tout entière au plaisir. Elle était heureuse, et cette émotion qui prend les jeunes filles au moment de

paraître dans le monde lui était douce. N'allait-elle pas avoir là-bas son ami pour protecteur? Une chose l'embarrassait : elle n'avait pas de chambrière, et la bonne Françoise était meilleure pour la cuisine que pour la toilette. Deux des jeunes filles s'avancèrent comme si elles eussent deviné son désir.

— Nous sommes aux ordres de madame, dirent-elles.

Sur un signe qu'elles firent, porteurs et porteuses s'éloignèrent après de respectueux saluts. Dona Cruz pinça le bras d'Aurore.

— Est-ce que tu vas te mettre entre les mains de ces créatures? demanda-t-elle.

— Pourquoi non?

— Est-ce que tu vas revêtir cette robe?

— Mais sans doute.

— Tu es brave! tu es bien brave! murmura la gitana. Au fait, se reprit-elle, ce diable est d'une exquise galanterie... Tu as raison... fais-toi belle... cela ne peut jamais nuire.

Aurore, dona Cruz et les deux caméristes qui faisaient partie de la corbeille entrèrent dans la chambre à coucher. Dame Françoise resta seule dans la salle basse avec Jean-Marie Berrichon, son petit-fils.

— Qu'est-ce que c'est que cette effrontée? demanda la bonne femme.

— Quelle effrontée, grand'maman?

— Celle qui a un domino rose.

— La petite brune?... Elle a des yeux qui sont tout de même pas mal reluisants, grand'maman!

— L'as-tu vue entrer?

— Non!... elle était là avant moi.

Dame Françoise tira son tricot de sa poche et se mit à réfléchir.

— Je vais te dire, reprit-elle de sa voix la plus grave et

la plus solennelle; je ne comprends rien de rien à tout ce qui se passe...

— Voulez-vous que je vous explique ça, grand'maman?

— Non... mais si tu veux me faire un plaisir...

— Ah! grand'maman, vous plaisantez... si je veux vous faire un plaisir!...

— C'est de te taire quand je parle! interrompit la bonne femme. On ne m'ôterait pas de l'idée qu'il y a du micmac là-dessous...

— Mais du tout, grand'maman!

— Nous avons eu tort de sortir... Le monde est méchant. Qui sait si cette Balahault ne nous a pas induits?

— Ah! grand'maman, une si brave femme! qu'a de si bonne angélique!

— Enfin, j'aime y voir clair, moi, petiot, et toute cette histoire-là ne me va pas.

— C'est pourtant simple comme bonjour, grand'maman... Notre demoiselle avait regardé toute la journée les voiturées de fleurs et de feuillages qui arrivaient au Palais-Royal... Et, dame! elle poussait de fiers soupirs en regardant çà, la pauvre mignonnette!... Donc, elle a retourné maître Louis dans tous les sens pour qu'il lui achète une invitation... Ça se vend, les invitations, grand'maman... Madame Balahault en avait eu une par le valet de garde-robe dont elle est parente par sa domestique (la domestique du valet de garde-robe), qui se fournit de tabac chez madame Balahault la jeune, de la rue des Bons-Enfants... La domestique avait eu la carte pour l'avoir trouvée sur le bureau de son maître... Il y a eu trente louis à partager entre les deux Balahault et la domestique... C'est pas volèr, ça, pas vrai, grand'maman?

Dame Françoise était la plus honnête cuisinière de l'Europe, mais elle était cuisinière.

— Pardié! non, petiot, répondit-elle, c'est pas voler... un méchant chiffon de papier!

— Y a donc, reprit Berrichon, que maître Louis s'est laissé emboliner, et qu'il est sorti pour aller acheter une carte. En route, il a marchandé des affutiaux pour dames, et il a envoyé tout ça, tout chaud.

— Mais il y en a pour une somme énorme! fit la vieille femme en s'arrêtant de tricoter.

Berrichon haussa les épaules.

— Ah! que vous êtes donc jeune, allez, grand'maman! se récria-t-il; du vieux satin brodé en faux et de petits morceaux de verre!

On frappa doucement à la porte de la rue.

— Qui nous vient encore là? demanda Françoise avec mauvaise humeur; mets la barre.

— Pourquoi mettre la barre? Nous ne jouons plus à cache-cache, grand'maman.

On frappa un peu plus fort.

— Si c'étaient pourtant des voleurs! pensa tout haut Berrichon, qui n'était pas brave.

— Des voleurs! fit la bonne femme, quand la rue est éclairée comme en plein midi et pleine de monde!... Va ouvrir.

— Réflexion faite, grand'maman, j'aime mieux mettre la barre...

Mais il n'était plus temps; on était las de frapper. La porte s'ouvrit discrètement, et une mâle figure, ornée de moustaches énormes, se montra sur le seuil. Le propriétaire de ces moustaches jeta un rapide coup d'œil tout autour de la chambre.

— As pas peur! fit-il, ce doit être ici le nid de la colombe!

Puis, se tournant vers le dehors, il ajouta :

— Donne-toi la peine d'entrer, mon bon; il n'y a

qu'une respectable duègue et son poulet. Nous allons prendre langue.

En même temps il s'avança, le nez au vent, le poing sur la hanche, faisant osciller avec majesté les plis de son manteau. Il avait un paquet sous le bras.

Celui qu'il avait appelé « mon bon » parut à son tour. C'était aussi un homme de guerre, mais moins terrible à voir. Il était beaucoup plus petit, très-maigre, et sa moustache indigente faisait de vains efforts pour figurer ce redoutable croc qui va si bien au visage des héros. Il avait également un paquet sous le bras. Il jeta, comme son chef de file, un regard autour de la chambre, mais ce regard fut beaucoup plus long et plus attentif.

C'est Jean-Marie Berrichon qui se repentait amèrement de n'avoir point posé la barre en temps utile ! Il rendait cette justice aux nouveaux venus de s'avouer à lui-même qu'il n'avait jamais vu deux coquins d'aussi mauvaise mine. Cette opinion prouvait que Berrichon n'avait point fréquenté le beau monde, car, certes, Cocardasse junior et frère Amable Passepoil étaient deux magnifiques gredins. Il se glissa prudemment derrière sa grand'mère, qui, plus vaillante, demanda de sa grosse voix :

— Que venez-vous chercher ici, vous autres ?

Cocardasse toucha son feutre avec cette courtoisie noble des gens qui ont usé beaucoup de sandales dans la poussière des salles d'armes. Puis il cligna de l'œil en regardant frère Passepoil. Frère Passepoil répondit par un clin d'œil pareil. Cela voulait dire sans doute bien des choses. Berrichon tremblait de tous ses membres.

— Eh donc ! respectable dame, dit enfin Cocardasse junior, vous avez un timbre qui me va droit au cœur... Et toi, Passepoil ?

Passepoil, nous le savons bien, était de ces âmes tendres que la vue d'une femme impressionne toujours fortement. L'âge n'y faisait rien. Il ne détestait même pas

que la personne du sexe eût des moustaches plus fournies que les siennes. Passepoil approuva d'un sourire et mit son regard en coulisse. Mais admirez cette riche nature! sa passion pour la plus belle moitié du genre humain n'endormait point sa vigilance : il avait déjà fait dans sa tête la carte de céans.

La colombe, comme l'appelait Cocardasse, devait être dans cette chambre fermée, sous la porte de laquelle un rayon de vive lumière s'échappait. De l'autre côté de la salle basse, il y avait une porte ouverte, et à cette porte une clef.

Passepoil toucha le cou de Cocardasse et dit tout bas :

— La clef est en dehors!

Cocardasse approuva du bonnet.

— Vénérable dame, reprit-il, nous venons pour faire une affaire d'importance... N'est-ce point ici que demeure...?

— Non, répondit Berrichon derrière sa grand'mère, ce n'est pas ici.

Passepoil sourit. Cocardasse frisa sa moustache.

— Capédédiou! fit-il, voilà un adolescent de bien belle espérance.

— L'air candide, ajouta Passepoil.

— Et de l'esprit comme quatre, bagasse! Mais comment peut-il savoir que la personne en question n'est pas ici, puisque je ne l'ai point nommée?

— Nous demeurons seuls tous deux, répliqua sèchement Françoise.

— Passepoil? dit le Gascon.

— Cocardasse? répondit le Normand.

— Aurais-tu cru que la vénérable dame pût mentir aussi effrontément?

— Ma parole, reprit frère Passepoil d'un ton pénétré, je ne l'aurais pas cru.

— Allons, allons, s'écria dame Françoise, dont les

oreilles s'échauffaient, pas tant de bavardages... Il n'est pas l'heure de s'attarder chez les gens... Hors d'ici !

— Mon bon, dit Cocardasse, il y a une apparence de raison là dedans, l'heure est indue.

— Positivement, approuva Passepoil.

— Et cependant, reprit Cocardasse, nous ne pouvons nous en aller sans avoir obtenu de réponse.

— C'est évident.

— Je propose donc de visiter la maison honnêtement et sans bruit.

— J'obtempère ! fit Amable Passepoil.

Et, se rapprochant vivement, il ajouta :

— Prépare ton mouchoir! j'ai le mien... Tu vas prendre le petit, je me charge de la femme.

Dans les grandes occasions, ce Passepoil se montrait parfois supérieur à Cocardasse lui-même. Leur plan était tracé. Passepoil se dirigea vers la porte de la cuisine. L'intrépide Françoise s'élança pour lui barrer le passage, tandis que Berrichon essayait de gagner la rue afin d'appeler du secours. Cocardasse le saisit par une oreille et lui dit :

— Si tu cries, je t'étrangle, pécaïre !

Berrichon, terrifié, ne dit mot. Cocardasse lui noua son mouchoir sur la bouche.

Pendant cela, Passepoil, au prix de trois égratignures et de deux bonnes poignées de cheveux, bâillonnait dame Françoise solidement. Il la prit dans ses bras, et l'emporta à la cuisine, où Cocardasse apportait Berrichon.

Quelques personnes prétendent qu'Amable Passepoil profita de la position où était dame Françoise pour déposer un baiser sur son front. S'il le fit, il eut tort : elle avait été laide dès sa plus tendre jeunesse. Mais nous tenons à n'accepter aucune responsabilité au sujet de Passepoil. Ses mœurs étaient légères : tant pis pour lui !

Berrichon et sa grand'mère n'étaient pas au bout de leurs peines. On les garrotta ensemble et on les attacha fortement au pied du bahut à vaisselle, puis on referma sur eux la porte à double tour. Cocardasse junior et Amable Passepoil étaient maîtres absolus du terrain.

X

DEUX DOMINOS

Au dehors, dans la rue du Chantre, les boutiques étaient toutes fermées. Parmi les commères, celles qui ne dormaient pas encore faisaient foule et tapage à la porte du Palais-Royal. La Guichard et la Durand, madame Balahault et madame Morin, étaient toutes les quatre du même avis : jamais on n'avait vu entrer tant et de si riches toilettes aux fêtes de Son Altesse royale. Toute la cour était là.

Madame Balahault, qui était une personne considérable, jugeait en dernier ressort les toilettes préalablement discutées par madame Morin, la Guichard et la Durand. Mais, par une transition habile, on arrivait aux personnes, après avoir épluché la soie et les dentelles. Parmi toutes ces belles dames, il en était bien peu qui eussent conservé aux yeux de madame Balahault la robe nuptiale dont parle l'Écriture.

Mais ce n'était plus déjà pour les dames que nos commères se pressaient aux abords du Palais-Royal, bravant les invectives des porteurs et des cochers, défendant leurs

places contre les tard-venus, et piétinant dans la boue avec une longanimité digne d'éloges; ce n'était pas non plus pour les princes ou les grands seigneurs : on était blasé sur les dames, on avait eu des grands seigneurs et des princes en veux-tu en voilà! On avait vu passer madame de Soubise avec madame de Laferté, les deux belles la Fayette, la jeune duchesse de Rosny, cette blonde aux yeux noirs qui brouilla le ménage d'un fils de Louis XIV; les demoiselles de Bourbon-Busset, cinq ou six Rohan de divers crus, des Broglie, des Chastellux, des Bauffremont, des Choiseul, des Coigny, et le reste. On avait vu passer M. le comte de Toulouse, frère de M. du Maine, avec la princesse sa femme. Les présidents ne se comptaient plus, les ministres marquaient à peine; on regardait pardessus les épaules les ambassadeurs. La foule restait pourtant et augmentait même de minute en minute. Qu'attendait donc la foule? Elle n'eût pas montré tant de persévérance pour M. le régent lui-même! Mais c'est qu'il s'agissait, en vérité, d'un bien autre personsonnage! Le jeune roi? Non pas. Montez encore. Le dieu, l'Écossais, M. Law, la providence de tout ce peuple qui allait devenir un peuple millionnaire.

M. de Law de Lauriston, le sauveur et le bienfaiteur! M. Law, que cette même foule devait essayer d'étrangler à cette même place quelques mois plus tard! M. Law, dont les chevaux ne travaillaient plus, remplacés qu'ils étaient sans cesse par des attelages humains! La foule attendait ce bon M. Law. La foule était bien décidée à l'attendre jusqu'au lendemain matin.

Quand on songe que les poëtes accusent volontiers la foule d'inconstance, de légèreté, que sais-je? cette excellente foule, plus patiente qu'un troupeau de moutons, cette foule inébranlable, cette foule tenace, cette foule infatigable qu'on vit de tout temps encombrer les trottoirs mouillés, quinze heures durant, pour voir passer

ceci ou cela, pas grand'chose souvent, parfois rien du tout! Si les bœufs gras des cinquante derniers siècles savaient écrire!...

La rue du Chantre, noire et déserte, malgré le voisinage de cette cohue et de ces lumières, semblait dormir. Ses deux ou trois réverbères tristes se miraient dans son ruisseau fangeux. Au premier abord, on n'y découvrait âme qui vive. Mais, à quelques pas de la maison de maître Louis, de l'autre côté de la rue, dans un enfoncement profond, formé par la récente démolition de deux masures, six hommes vêtus de couleurs sombres se tenaient immobiles et muets. Deux chaises à porteurs étaient à terre derrière eux. Ce n'était point M. Law que ceux-ci attendaient. Ils avaient les yeux fixés sur la porte close de la maison de maître Louis depuis que Cocardasse junior et frère Passepoil y étaient entrés.

Ceux-ci, restés seuls dans la salle basse après leur expédition victorieuse contre Berrichon et dame Françoise, se posèrent en face l'un de l'autre, et se regardèrent avec une mutuelle admiration.

— Sandiéou! l'enfant, dit Cocardasse, tu n'as pas encore oublié ton métier.

— Ni toi non plus : c'est fait promptement... mais nous en sommes pour nos mouchoirs.

Si nous avons eu parfois à blâmer Passepoil, ce n'a point été par suite d'une injuste partialité. La preuve, c'est que nous ne craignons pas de signaler à l'occasion ses côtés vertueux : il était économe.

Cocardasse, entaché au contraire de prodigalité, ne releva point ce qui avait trait aux mouchoirs.

— Eh! donc! reprit-il, le plus fort est fait...

— Du moment qu'il n'y a pas du Lagardère dans une affaire, fit observer Passepoil, tout va comme sur des roulettes.

— Et, Dieu merci, le Lagardère est loin!

— Soixante lieues de pays entre nous et la frontière.

Ils se frottèrent les mains.

— Ne perdons pas de temps, mon bon, reprit Cocardasse; sondons le terrain. Voici deux portes.

Il montrait l'appartement d'Aurore et le haut de l'escalier tournant. Passepoil se caressa le menton.

— Je vais glisser un coup d'œil par la serrure, dit-il en se dirigeant déjà vers la chambre d'Aurore.

Un regard terrible de Cocardasse junior l'arrêta.

— Capédédiou! fit le Gascon, je ne souffrirai pas cela. C'ta petite couquine est à faire sa toilette : respectons la décence.

Passepoil baissa les yeux humblement.

— Ah! mon noble ami, fit-il, que tu es heureux d'avoir de bonnes mœurs!

— Tron de l'air! je suis comme cela... et sois sûr, mon bon, que la fréquentation d'un homme tel que moi finira par te corriger... Le vrai philosophe commande à ses passions.

— Je suis l'esclave des miennes, soupira Passepoil; mais c'est qu'elles sont si fortes!

Cocardasse lui toucha la joue paternellement.

— A vaincre sans péril, déclama-t-il avec gravité, on triomphe sans agrément... Monte un peu voir ce qu'il y a là-haut.

Passepoil grimpa aussitôt comme un chat.

— Fermée! dit-il en levant le loquet de la porte de maître Louis.

— Et par le trou?... Ici, la décence le permet.

— Noir comme un four.

— Viens ça!... Récapitulons un peu les instructions de ce bon M. de Gonzague.

— Il nous a promis, dit Passepoil, cinquante pistoles à chacun.

— A certaines conditions. *Primo...*

Au lieu de poursuivre, il prit le paquet qu'il avait sous le bras. Passepoil fit de même. A ce moment, la porte que Passepoil avait trouvée close au haut de l'escalier tourna sans bruit sur ses gonds. La figure pâle et fûtée du bossu parut dans la pénombre. Il se prit à écouter. Les deux maîtres d'armes regardaient leurs paquets d'un air indécis.

— Est-ce absolument nécessaire? demanda Cocardasse, qui frappa sur le sien d'un air mécontent.

— Pure formalité, répliqua Passepoil.

— Eh donc! Normand, tire-nous de là.

— Rien de plus simple. Gonzague nous a dit: « Vous porterez des habits de laquais; » nous les portons fidèlement... sous notre bras.

Le bossu se mit à rire.

— Sous notre bras! s'écria Cocardasse enthousiasmé; tu as de l'esprit comme quatre, ma caillou!

— Sans mes passions et leur tyrannique empire, répliqua sérieusement Passepoil, je crois que j'aurais été loin.

Ils déposèrent tous les deux sur la table leurs paquets, qui contenaient des habits de livrée. Cocardasse poursuivit:

— M. de Gonzague nous a dit en second lieu: « Vous vous assurerez que la litière et les porteurs attendent dans la rue du Chantre. »

— C'est fait, dit Passepoil.

— Oui bien, fit Cocardasse en se grattant l'oreille; mais il y a deux chaises... que penses-tu de cela, toi?

— Abondance de biens ne nuit pas, décida Passepoil; je n'ai jamais été en chaise.

— Ni moi non plus.

— Nous nous ferons porter à tour de rôle pour revenir à l'hôtel.

— Réglé. Troisièmement : « Vous vous introduirez dans la maison. »

— Nous y sommes.

— « Dans la maison, il y a une jeune fille... »

— Tiens, mon noble ami, s'écria frère Passepoil, regarde... me voilà tout tremblant...

— Et tout blême... Qu'as-tu donc?

— Rien que pour entendre parler de ce sexe auquel je dois tous mes malheurs.

Cocardasse lui frappa rudement sur l'épaule.

— As pas pur! fit-il, mon bon; entre soi, on se doit des égards... Chacun a ses petites faiblesses; mais, si tu me romps encore les oreilles avec tes passions, sandiéou! je te les coupe.

Passepoil ne releva point la faute de grammaire, et comprit bien qu'il s'agissait de ses oreilles. Il y tenait, bien qu'il les eût longues et rouges.

— Tu n'as pas voulu que je m'assure si la jeune fille était là..., dit-il.

— Elle y est, répliqua Cocardasse; écoute plutôt.

— Un joyeux éclat de rire se fit entendre dans la pièce voisine. Frère Passepoil mit la main sur son cœur.

— « Vous prendrez la jeune fille, poursuivit Cocardasse récitant sa leçon, ou plutôt vous la prierez poliment de monter dans la litière, que vous ferez conduire au pavillon... »

— « Et vous n'emploierez la violence, ajouta Passepoil, que s'il n'y a pas moyen de faire autrement. »

— C'est cela!... Et je dis que cinquante pistoles font un bon prix pour une pareille besogne!

— Ce Gonzague est-il assez heureux! — soupira tendrement Passepoil.

Cocardasse toucha la garde de sa rapière. Passepoil lui prit la main.

— Mon noble ami, dit-il, tue-moi tout de suite, c'est la

seule manière d'éteindre le feu qui me dévore. Voilà mon sein, perce-le du coup mortel.

Le Gascon le regarda un instant d'un air de compassion profonde.

— Pécaïre! fit-il, ce que c'est que de nous! Voici une bagasse qui n'employera pas une seule de ses cinquante pistoles à jouer ou à boire!

Le bruit redoubla dans la chambre voisine. Cocardasse et Passepoil tressaillirent, parce qu'un petite voix grêle et stridente prononça tout bas derrière eux:

— Il est temps!

Ils se retournèrent vivement. Le bossu de l'hôtel de Gonzague était debout auprès de la table, et défaisait tranquillement leurs paquets.

— Oh! oh! fit Cocardasse, par où a-t-il passé celui-ci?

Passepoil s'était prudemment reculé.

Le bossu tendit un veste de livrée à Passepoil, une autre à Cocardasse.

— Et vite! commanda-t-il sans élever la voix

Ils hésitèrent. Le Gascon surtout ne pouvait point se faire à l'idée d'endosser cet habit de laquais.

— Capédédiou! s'écria-t-il, de quoi te mêles-tu, toi?

— Chut!... siffla le bossu, dépêchez...

On entendit à travers la porte la voix de dona Cruz qui disait:

— C'est parfait! Il ne manque plus que la litière

— Dépêchez! répéta impérieusement le bossu.

En même temps, il éteignit la lampe.

La porte de la chambre d'Aurore s'ouvrit, jetant dans la salle basse une lueur vague. Cocardasse et Passepoil se retirèrent derrière la cage de l'escalier pour faire rapidement leur toilette. Le bossu avait entr'ouvert une des fenêtres donnant sur la rue du Chantre. Un léger coup de sifflet retentit dans la nuit. Une des litières s'ébranla. Les

deux caméristes traversaient en ce moment la chambre à tâtons. Le bossu leur ouvrit la porte.

— Êtes-vous prêts? demanda-il tout bas.

— Nous sommes prêts, répondirent Cocardasse et Passepoil.

— A votre besogne!

Dona Cruz sortait de la chambre d'Aurore en disant:

— Il faudra bien que je trouve une litière!... Le diable galant n'a donc pas songé à cela?

Derrière elle, le bossu referma la porte. La salle basse fut plongée dans une complète obscurité. Dona Cruz s'arrêta interdite. Elle entendait des mouvements dans l'ombre.

— Aurore! dit-elle d'une voix mal assurée, ouvre-moi... éclaire-moi!

Faut-il l'avouer? cette charmante dona Cruz n'avait pas peur des hommes; c'était vers le démon que l'obscurité tournait ses terreurs. On venait d'évoquer le diable en riant: dona Cruz croyait déjà sentir ses cornes dans les ténèbres. Comme elle revenait vers la porte d'Aurore pour l'ouvrir, elle rencontra deux mains rudes et velues qui saisirent les siennes. Ces mains appartenaient à Cocardasse junior. Dona Cruz essaya de crier. Sa gorge, convulsivement serrée par l'épouvante, étrangla sa voix au passage. Aurore, qui se tournait et se retournait devant son miroir, car la parure la faisait coquette, Aurore ne l'entendit point, étourdie qu'elle était par les murmures de la foule massée sous ses fenêtres. On venait d'annoncer que le carrosse de M. Law, qui venait de l'hôtel d'Angoulême, était à la hauteur de la croix du Trahoir.

— Il vient! il vient! criait-on de toutes parts.

Et la cohue de s'agiter follement.

— Mademoiselle, dit Cocardasse en dessinant un pro-

fond salut qui fut perdu, faute de quinquet, permettez-moi de vous offrir...

Dona Cruz était à l'autre bout de la chambre. Là, elle rencontra deux autres mains, moins poilues mais plus calleuses, qui étaient là propriété de frère Amable Passepoil. Cette fois, elle réussit à pousser un grand cri.

— Le voici ! le voici ! disait la foule. Le cri de la pauvre dona Cruz fut perdu, comme le salut de Cocardasse. Elle échappa à cette seconde étreinte, mais Cocardasse la serrait de près. Passepoil et lui s'arrangeaient pour lui fermer tout autre issue que la porte du perron. Quand elle arriva auprès de cette porte, les deux battants s'ouvrirent. La lueur des réverbères éclaira son visage. Cocardasse ne put retenir un mouvement de surprise. Un homme qui se tenait sur le seuil, en dehors, jeta une mante sur la tête de dona Cruz. On la saisit, demi-folle d'effroi, et on la poussa dans la chaise, dont la portière se referma aussitôt.

— A la petite maison derrière Saint-Magloire ! ordonna Cocardasse.

La chaise partit. Passepoil rentra, frétillant comme un goujon sur l'herbe. Il avait touché de la soie ! Cocardasse était tout pensif.

— Elle est migonne ! dit le Normand, mignonne, mignonne !... Oh ! le Gonzague !

— Capédédiou ! s'écria Cocardasse, en homme qui veut chasser une idée importune, j'espère que voici une affaire menée adroitement !...

— Quelle petite main satinée !

— Les cinquante pistoles sont à nous... Je le l'ai dit : du moment qu'il n'y a pas de Lagardère dans une aventure...

Il regarda tout autour de lui, comme s'il n'eût point été parfaitement convaincu de ce qu'il avançait.

— Et la taille! fit Passepoil. Je n'envie à Gonzague ni ses titres ni son or; mais...

— Allons! interrompit Cocardasse, en route!

— Elle m'empêchera longtemps de dormir!

Cocardasse le saisit au collet et l'entraîna; puis, se ravisant:

— La charité nous oblige à délivrer la vieille et son petit, dit-il.

— Ne trouves-tu pas que la vieille est bien conservée? demanda frère Passepoil.

Il eut un maître coup de poing dans le dos. Cocardasse fit tourner la clef dans la serrure. Avant qu'il eût ouvert, la voix du bossu, qu'ils avaient presque oublié, se fit entendre du côté de l'escalier.

— Je suis assez content de vous, mes braves, dit-il; mais votre besogne n'est pas finie... Laissez cela.

— Il a le verbe haut, ce petit homme, grommela Cocardasse.

— Maintenant qu'on ne le voit plus, ajouta Passepoil, sa voix me fait un drôle d'effet. On dirait que je l'ai entendue quelque part autrefois.

Un bruit sec et répété annonça que le bossu battait le briquet. La lampe se ralluma.

— Qu'avons-nous donc encore à faire, s'il vous plaît, maître Ésope? demanda le Gascon. C'est ainsi qu'on vous nomme, je crois?

— Ésope, Jonas... et d'autres noms encore, repartit le petit homme. Attention à ce que je vais vous ordonner!

— Salue Son Excellence, Passepoil!... Ordonner! peste!

Il mit la main au chapeau. Passepoil l'imita en ajoutant d'un ton railleur.

— Nous attendons les ordres de Son Excellence!

— Et bien vous faites! prononça sèchement le bossu.

Nos deux estafiers échangèrent un regard. Passepoil perdit son air de moquerie et murmura :

— Cette voix-là, bien sûr que je l'ai entendue !

Le bossu prit derrière l'escalier deux de ces lanternes à manche qu'on portait au-devant des chaises, la nuit. Il les alluma.

— Prenez ceci, dit-il.

— Eh donc ! fit Cocardasse avec mauvaise humeur ; croyez-vous que nous pourrons rattraper la chaise ?

— Elle est loin, si elle court toujours ! ajouta Passepoil.

— Prenez ceci.

Ce bossu était entêté. Nos deux braves prirent chacun une des lanternes.

Le bossu montra du doigt la chambre d'où dona Cruz était sortie quelques minutes auparavant.

— Il y a là une jeune fille, dit-il.

— Encore ! s'écrièrent à la fois Cocardasse et Passepoil.

Et ce dernier pensa tout haut :

— L'autre litière !

— Cette jeune fille, poursuivit le bossu, achève de s'habiller. Elle va sortir par cette porte, comme l'autre...

Cocardasse désigna d'un coup d'œil la lampe rallumée.

— Alors, que ferons-nous ? demanda le Gascon.

— Je vais vous le dire : vous aborderez la jeune fille franchement, mais respectueusement. Vous lui direz : « Nous sommes ici pour vous conduire au bal du palais. »

— Il n'y avait pas un mot de cela dans nos instructions, fit observer Passepoil.

Et Cocardasse ajouta :

— La jeune fille nous croira-t-elle ?

— Elle vous croira, si vous lui dites le nom de celui qui vous envoie.

— Le nom de M. de Gonzague ?

— Non pas !... Et si vous ajoutez que votre maître l'at-

tendra, minuit sonnant... souvenez-vous bien de cela!... dans les jardins du palais, au rond-point de Diane.

— Avons-nous donc deux maîtres à présent, sandiéou? s'écria Cocardasse.

— Non, répondit le bossu, vous n'avez qu'un maître, mais il ne s'appelle pas Gonzague.

Le bossu, disant cela, gagna l'escalier tournant. Il mit le pied sur la première marche.

— Et comment s'appelle-t-il, notre maître? interrogea Cocardasse, qui faisait de vains efforts pour garder son insolent sourire; Ésope II, sans doute?...

— Ou Jonas? balbutia Passepoil.

Le bossu les regarda; ils baissèrent les yeux. Le bossu prononça lentement :

— Votre maître se nomme Henri de Lagardère!

Ils tressaillirent tous deux, et parurent soudain rapetissés.

— Lagardère! firent-ils de la même voix sourde et tremblante.

Le bossu monta l'escalier. Quand il fut en haut, il les regarda un instant courbés et domptés; puis il dit ces seuls mots :

— Marchez droit!

Et il disparut.

— Aïe! fit Passepoil quand la porte du haut fut refermée.

— As pas pur! grommela Cocardasse, nous avons vu le diable.

— Marchons droit, mon noble ami.

— Capédédiou! soyons sages comme des images... et marchons droit. Figure-toi, se reprit le Gascon, que j'avais cru reconnaître...

— Le petit Parisien?

— Non... la jeune fille... celle que nous avons mise en

chaise... pour la gentille bohémienne que j'ai vue là-bas, en Espagne, au bras de Lagardère...

Passepoil poussa un cri : la chambre d'Aurore venait de s'ouvrir.

— Qu'est-ce donc? fit le Gascon en frissonnant.

Car tout l'épouvantait désormais.

— La jeune fille que j'ai vue au bras de Lagardère, làbas, en Flandre! balbutia Passepoil.

Aurore était sur le seuil.

— Flor! appela-t-elle, où donc es-tu?

Cocardasse et Passepoil, tenant à la main leurs lanternes, s'avancèrent, l'échine courbée. Leur détermination de marcher droit s'enracinait de plus en plus. C'étaient, du reste, deux laquais du plus magnifique modèle, avec leurs épées en verrouil. Bien peu de suisses de paroisse auraient pu lutter avec eux pour l'aisance et la bonne tenue. Aurore était si délicieusement belle sous son costume de cour, qu'ils restèrent en admiration devant elle.

— Où est Flor? est-ce que la folle est partie sans moi?

— Sans vous, renvoya le Gascon comme un écho.

Et le Normand répéta :

— Sans vous!

Aurore donna son éventail à Passepoil, son bouquet à Cocardasse. Vous eussiez dit qu'elle avait eu de grands laquais toute sa vie.

— Je suis prête, dit-elle, partons!

Les échos :

— Partons!

— Partons!

Et, au moment de monter en chaise :

— A-t-il dit où je le retrouverais? demanda Aurore.

— Au rond-point de Diane, murmura Cocardasse avec une voix de ténor :

— A minuit, acheva Passepoil.

Tous deux les bras pendants et le corps inclinés

On partit. Par-desus la chaise qu'ils accompagnaient, la lanterne à la main, Cocardasse junior et frère Passepoil échangèrent un dernier regard. Ce regard voulait dire : « Marchons droit ! »

L'instant d'après, on eût pu voir sortir, par la porte de l'allée qui conduisait à l'appartement particulier de maître Louis, un petit homme noir qui longea la rue du Chantre en trottinant.

Il traversa la rue Saint-Honoré au moment où le carrosse de ce bon M. Law allait passer, et la foule se moqua bien de sa bosse. De ces moqueries, le bossu ne semblait point beaucoup se soucier. Il fit le tour du Palais-Royal, et entra dans la cour des Fontaines.

Rue de Valois, il y avait une petite porte qui donnait accès dans la partie des bâtiments appelés *les privés de Monsieur*. C'était là que Philippe d'Orléans, régent de France, avait son cabinet de travail. Le bossu frappa d'une certaine sorte. On lui ouvrit aussitôt, et, du fond d'un corridor noir, une grosse voix s'éleva :

— Ah ! c'est toi, Riquet à la Houppe, dit-elle ; monte vite, on t'attend !

QUATRIÈME PARTIE

— LE PALAIS-ROYAL —

SOUS LA TENTE

Les pierres aussi ont leurs destinées. Les murailles vivent longtemps et voient les générations passer; elles savent bien des histoires! Ce serait un curieux travail que la monographie d'un de ces tubes taillés dans le liais ou dans le tuf, dans le granit ou dans le grès. Que de drames à l'entour, comédies et tragédies! Que de grandes et que de petites choses! combien de rires! combien de pleurs!

Ce fut la tragédie qui fonda le Palais-Royal. Armand Duplessis, cardinal de Richelieu, immense homme d'État, lamentable poëte, acheta au sieur Dufresne l'ancien hôtel de Rambouillet, au marquis d'Estrées le grand hôtel de Mercœur; sur l'emplacement de ces deux demeures seigneuriales, il donna l'ordre à l'architecte Lemercier de lui bâtir une maison digne de sa haute fortune. Quatre autrefiefs furent acquis pour dessiner les jardins. Enfin, pour dégager la façade, où étaient les armoiries de Duplessis surmontées du chapeau de cardinal, on fit em-

plette de l'hôtel de Sillery, en même temps qu'on ouvrait une grande rue pour permettre au carrosse de Son Éminence d'arriver sans encombre à ses fermes de la Grange-Batelière. La rue devait garder le nom de Richelieu; la ferme, sur les terrains de laquelle s'élève maintenant le plus brillant quartier de Paris, baptisa longtemps l'arrière-façade de l'Opéra; le palais seul n'eut point de mémoire. Tout battant neuf, il échangea son titre de cardinal pour un titre plus élevé encore. Richelieu dormait à peine dans la tombe que sa maison s'appelait déjà le Palais-Royal.

Il aimait le théâtre, ce terrible prêtre! on pourrait presque dire qu'il bâtit son palais pour y mettre des théâtres. Il en fit trois, bien qu'à la rigueur il n'en fallût qu'un, pour représenter sa chère tragédie de *Mirame*, fille idolâtrée de sa propre muse. Elle était en vérité trop lourde pour exceller au jeu des vers, cette main qui trancha la tête du connétable de Montmorency. *Mirame* fut représentée devant trois mille fils et filles des croisés qui eurent bien le cœur d'applaudir. Cent odes, autant de dithyrambes, le double de madrigaux, tombèrent le lendemain en pluie fade sur la ville, célébrant les gloires du redoutable poëte; puis tout ce lâche bruit se tut. On parla tout bas d'un jeune homme qui faisait aussi des tragédies, qui n'était pas cardinal, et qui s'appelait Corneille.

Un théâtre de deux cents spectateurs, un théâtre de cinq cents, un théâtre de trois mille : Richelieu ne se contenta pas à moins. Tout en suivant la politique pittoresque de Tarquin, tout en faisant tomber systématiquement les têtes effrontées qui dépassaient le niveau, il s'occupait de ses décors et de ses costumes, comme un excellent directeur qu'il était. On dit qu'il inventa la *mer agitée*, qui fait vivre maintenant dans le *premier dessous* tant de pères de famille, les nuages de gaze, les rampes mobiles et les *praticables*. Il imagina lui-même le ressort

qui faisait rouler le rocher de Sisyphe, fils d'Eoie, dans la pièce de Desmarest. On ajoute qu'il tenait bien plus à ces divers petits talents, y compris celui de danser, qu'à sa gloire politique. C'est la règle. Néron ne fut point immortel, malgré ses succès de joueur de flûte.

Richelieu mourut. Anne d'Autriche et son fils Louis XIV vinrent habiter le Palais-Cardinal. La Fronde fit tapage autour de ces murailles toutes neuves. Mazarin, qui ne faisait point de tragédies, écouta plus d'une fois, riant sous cape et tremblant à la fois, les grands cris du peuple ameuté sous ses fenêtres. Mazarin avait pour retraite les appartements qui servirent plus tard à Philippe d'Orléans, régent de France. C'était l'aile orientale, ayant retour sur la galerie actuelle des Proues, vers la cour des Fontaines. Il était là, au printemps de l'année 1640, quand les frondeurs pénétrèrent de force au palais pour se bien assurer par eux-mêmes qu'on ne leur avait point enlevé le jeune roi. Un tableau de la galerie du Palais-Royal représente ce fait et montre Anne d'Autriche soulevant, en présence du peuple, les langes de Louis XIV enfant.

A ce sujet, on rapporte un mot de l'un des petits-neveux du régent, le roi des Français, Louis-Philippe. Ce mot va bien au Palais-Royal, qui est un monument sceptique, charmant, froid, sans préjugés, un esprit fort en pierres de taille, qui se planta sur l'oreille la cocarde verte de Camille Desmoulins, mais qui caressa les cosaques; ce mot va bien aussi à la race de l'élève de Dubois, le plus spirituel prince qui ait jamais perdu le temps et l'or de l'État à faire l'orgie.

Casimir Delavigne, regardant ce tableau, qui est de Mauzaisse, s'étonnait de voir la reine sans gardes au milieu de cette multitude. Le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, se prit à sourire et répondit :

— Il y en a, mais on ne les voit pas.

Ce fut au mois de février 1672 que Monsieur, frère de

roi, tige de la maison d'Orléans, entra en possession du Palais-Royal. Louis XIV, le 21 de ce mois, lui en constitua la propriété en apanage. Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, y tint une cour brillante. Le duc de Chartres, fils de Monsieur, le futur régent, y épousa, vers la fin de l'année 1692, mademoiselle de Blois, la dernière des filles naturelles du roi et de madame de Montespan.

Sous la régence, il ne s'agissait plus de tragédie. L'ombre triste de Mirame dut se voiler pour ne point voir ces petits soupers que le duc d'Orléans faisait, dit Saint-Simon, « en des compagnies fort étranges; » mais les théâtres servirent, car la mode était aux filles d'Opéra.

La belle duchesse de Berri, fille du régent, toujours entre deux vins et le nez barbouillé de tabac d'Espagne, faisait partie de l'*étrange compagnie* où n'entraient, ajoute le même Saint-Simon, « que des dames de moyenne vertu et des gens de peu, mais brillant par leur esprit et leur débauche... »

Mais, au fond, Saint-Simon, malgré d'intimes rapports, n'aimait pas le régent. Si l'histoire ne peut cacher entièrement les regrettables faiblesses de ce prince, du moins nous montre-t-elle les grandes qualités que ses excès ne parvinrent point à étouffer. Ses vices étaient à son infâme précepteur. Ce qu'il avait de vertu lui appartenait d'autant mieux qu'on avait fait plus d'efforts pour la tuer en lui. Ses orgies, et ceci est rare, n'eurent point de revers sanglant. Il fut humain, il fut bon. Peut-être eût-il été grand, sans les exemples et les conseils qui empoisonnèrent sa jeunesse.

Le jardin du Palais-Royal était alors beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. Il touchait d'un côté aux maisons de la rue de Richelieu, de l'autre aux maisons de la rue des Bons-Enfants. Au fond, du côté de la Rotonde, il allait jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs. Ce fut longtemps après seulement, sous le règne de Louis XVI, que Louis-

Philippe-Joseph, duc d'Orléans, bâtit ce que l'on appelle les galeries de pierre, pour isoler le jardin et l'embellir.

Au temps où se passe notre histoire, d'énormes charmilles, toutes taillées en portiques italiens, entouraient les berceaux, les massifs et les parterres. La belle allée de marronniers d'Inde, plantée par le cardinal de Richelieu, était dans toute sa vigueur. L'arbre de Cracovie, dernier représentant de cette avenue, existait encore au commencement de ce siècle.

Deux autres avenues d'ormes, taillés en boule, allaient dans le sens de la largeur Au centre était une demi-lune avec bassin d'eau jaillissante. A droite et à gauche, en revenant vers le palais, on rencontrait le rond-point de Mercure et le rond-point de Diane, entourés de massifs d'arbrisseaux. Derrière le bassin se trouvait le quinconce de tilleuls, entre les deux grandes pelouses.

L'aile orientale du palais, plus considérable que celle où fut construit plus tard le Théâtre-Français, sur l'emplacement de la célèbre galerie de Mansard, se terminait par un pignon à fronton qui portait cinq fenêtres de façade sur le jardin. Ces fenêtres regardaient le rond-point de Diane. Le cabinet de travail du régent était là.

Le grand théâtre, qui avait subi fort peu de modifications depuis le temps du cardinal, servait aux représentations de l'Opéra. Le palais proprement dit, outre les salons d'apparat, contenait les appartements d'Élisabeth-Charlotte de Bavière, princesse palatine, duchesse douairière d'Orléans, seconde femme de Monsieur; ceux de la duchesse d'Orléans, femme du régent, et ceux du duc de Chartres. Les princesses, à l'exception de la duchesse de Berri et de l'abbesse de Chelles, habitaient l'aile occidentale, qui allait vers la rue de Richelieu.

L'Opéra, situé de l'autre côté, occupait une partie de l'emplacement actuel de la cour des Fontaines et de la rue de Valois. Il avait ses derrières sur la rue des Bons-

Enfants. Un passage, connu sous le nom galant de cour aux Ris, séparait l'entrée particulière de ces dames des appartements du régent. Elles jouissaient, à titre de tolérance, du jardin du palais. Celui-ci n'était point ouvert au public comme de nos jours, mais il était facile d'en obtenir l'entrée. En outre, presque toutes les maisons des rues des Bons-Enfants, de Richelieu et Neuve-des-Petits-Champs avaient des balcons, des terrasses régnantes, des portes basses et même des perrons qui donnaient accès dans les massifs. Les habitants de ces maisons se croyaient si bien en droit de jouir du jardin, qu'ils firent plus tard un procès à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, lorsque ce prince voulut enclore le Palais-Royal.

Tous les auteurs contemporains s'accordent à dire que le jardin du palais était un *séjour délicieux*, et certes, sous ce rapport, nous avons beaucoup à regretter. Rien de moins délicieux que le promenoir carré envahi par les bonnes d'enfants, où s'alignent maintenant les deux allées d'ormes malades. Il faut croire que la construction des galeries, en interceptant l'air, nuit à la végétation. Notre Palais-Royal est une très-belle cour; ce n'est plus un jardin.

Cette nuit-là, c'était un enchantement, un paradis, un palais de fées! Le régent, qui n'avait pas beaucoup de goût à la représentation, sortait de son habitude et faisait les choses magnifiquement. On disait, il est vrai, que ce bon M. Law fournissait l'argent de la fête. Mais qu'importait cela? En ce monde, beaucoup de gens sont de cet avis qu'il ne faut voir que le résultat.

Si Law payait les violons en son propre honneur, c'était un homme qui entendait bien la publicité, voilà tout. Il eût mérité de vivre en nos jours d'habileté où tel écrivain s'est fait une renommée en achetant tous les exemplaires des quatorze premières éditions de son livre, si bien que la quinzième a fini par se vendre ou à peu près; où tel

dentiste, pour gagner vingt mille francs, dépense dix mille écus en annonces; où tel directeur de théâtre met chaque soir trois ou quatre cents humbles amis dans sa salle, pour prouver à deux cent cinquante spectateurs vrais que l'enthousiasme n'est pas mort en France.

Ce n'est pas seulement à titre d'inventeur de l'agio que ce bon M. Law peut être regardé comme le véritable précurseur de la banque contemporaine. Cette fête était pour lui; cette fête avait pour but de glorifier son système et aussi sa personne. Pour que la poudre qu'on jette aille bien dans les yeux éblouis, il faut la jeter de haut. Ce bon M. Law avait senti le besoin d'un piédestal d'où il pût jeter sa poudre. On devait cuire une nouvelle fournée d'actions le lendemain.

Comme l'argent ne lui coûtait rien, il fit sa fête splendide. Nous ne parlerons point des salons du palais, décorés pour cette circonstance avec un luxe inouï. La fête était surtout dans le jardin, malgré la saison avancée. Le jardin était entièrement tendu et couvert. La décoration générale représentait un campement de colons dans la Louisiane, sur les bords du Mississipi, ce fleuve d'or. Toutes les serres de Paris avaient été mises à contribution pour composer des massifs d'arbustes exotiques : on ne voyait partout que fleurs tropicales et fruits du paradis terrestre. Les lanternes qui pendaient à profusion aux arbres et aux colonnes étaient des lanternes indiennes, on se le disait; seulement, les tentes des Indiens sauvages, jetées çà et là, semblaient trop jolies. Mais les amis de M. Law allaient répétant :

— Vous ne vous figurez pas comme les naturels de ce pays sont avancés!

Une fois admis le style un peu fantastique des tentes, il est certain que tout était d'un rococo délicieux. Il y avait des lointains ménagés, des forêts sur toile, des rochers de carton à l'aspect terrible, des cascades qui écumaient

comme si l'on eût mis du savon dans leur eau. Le bassin central était surmonté de la statue allégorique du Mississipi, qui avait un peu les traits de ce bon M. Law. Ce dieu tenait une urne d'où l'eau s'échappait. Derrière le dieu, dans le bassin même, on avait placé une machine ayant mission de figurer une de ces chaussées que construisent les castors dans les cours d'eau de l'Amérique septentrionale. M. de Buffon n'avait pas encore fait l'histoire de ces intéressants animaux, ingénieux et méthodiques. Nous avons placé ce détail de la chaussée des castors, parce qu'il dit tout et vaut à lui seul la description la plus étendue.

C'était autour de la statue du dieu Mississipi que la Nivelle, mademoiselle Desbois-Duplant, mademoiselle Hernoux, Leguaq, Salvator et Pompignan, devaient danser le ballet indien, pour lequel cinq cents sujets étaient engagés.

Les compagnons de plaisir du régent, le marquis de Cossé, le duc de Brissac, Lafare le poëte, madame de Tencin, madame de Royan et la duchesse de Berri, s'étaient bien un peu moqués de tout cela, mais pas tant que le régent lui-même. Il n'y avait guère qu'un homme pour surpasser le régent dans ses railleries : c'était ce bon M. Law

Les salons étaient déjà encombrés, et Brissac avait ouvert le bal, par ordre, avec madame de Toulouse. Il y avait foule dans les jardins, et le lansquenet allait sous toutes les tentes plus ou moins sauvages. Malgré les piquets de gardes françaises (déguisés en Indiens d'opéra), posés à toutes les portes des maisons voisines donnant sur les jardins, plus d'un intrus était parvenu à se glisser. On voyait çà et là des dominos dont l'apparence n'était rien moins que catholique. C'était un grand bruit, une foule remuante et joyeuse, ayant parti pris de s'amuser quand même. Cependant les rois de la fête n'avaient point fait encore leur entrée. On n'avait vu ni le régent, ni les princesses, ni ce bon M. Law. On attendait.

Dans un wigwam en velours nacarat, orné de crépines d'or, où les sachems du grand fleuve eussent bien voulu fumer le calumet de paix, on avait réuni plusieurs tables. Ce wigwam était situé non loin du rond-point de Diane, sous les fenêtres mêmes du cabinet du régent. Il contenait nombreuse compagnie.

Autour d'une table de marbre recouverte d'une natte, un lansquenet turbulent se faisait. L'or roulait à grosses poignées; on criait, on riait. Non loin de là, un groupe de vieux gentilshommes causaient discrètement auprès d'une table de reversis.

A la table du lansquenet, nous eussions reconnu Chaverny, le beau petit marquis, Choisy, Navailles, Gironne, Nocé, Taranne, Albret et d'autres. M. de Peyrolles était là et gagnait. C'était une habitude qu'il avait; on la lui connaissait. Ses mains étaient généralement surveillées. Du reste, sous la régence, tromper au jeu n'était pas péché mortel.

On n'entendait que des chiffres qui allaient se croisant et rebondissant de l'un à l'autre : « Cent louis! cinquante! deux cents! » quelques jurons de mauvais joueurs, et le rire involontaire des gagnants. Toutes les figures, bien entendu, étaient découvertes autour de la table. Dans les avenues, au contraire, beaucoup de masques et beaucoup de dominos allaient causant. Des laquais, en livrée de fantaisie et pour la plupart masqués pour ne pas dénoncer l'incognito de leurs maîtres, se tenaient de l'autre côté du petit perron du régent.

— Gagnez-vous, Chaverny? demanda un petit domino bleu qui vint mettre sa tête encapuchonnée à l'ouverture de la tente.

Chaverny jetait le fond de sa bourse sur la table.

— Cidalise, s'écria Gironne, à notre secours, nymphe des forêts vierges!

Un autre domino parut derrière le premier.

— Plaît-il? demanda ce second domino.

— Ce n'est pas une personnalité, Desbois, ma mignonne, lui fut-il répondu ; il s'agit de forêts.

— A la bonne heure ! fit mademoiselle Desbois-Duplant, qui entra.

Cidalise donna sa bourse à Gironne. Un des vieux gentilshommes assis à la table de reversis fit un geste de dégoût.

— De notre temps, monsieur de Barbanchois, dit-il à son voisin, cela se faisait autrement.

— Tout est gâté, monsieur de la Hunaudaye, répondit le voisin ; tout est perverti.

— Rapetissé, monsieur de Barbanchois.

— Abâtardi, monsieur de la Hunaudaye.

— Travesti.

— Galvaudé.

— Sali.

Et, tous deux en chœur, avec un grand soupir :

— Où allons-nous, baron? où allons-nous?

M. le baron de Barbanchois poursuivit, en prenant un des boutons d'agate qui décoraient l'antique pourpoint de M. le baron de la Hunaudaye :

— Qui sont ces gens, monsieur le baron?

— Monsieur le baron, je vous le demande?

— Tiens-tu, Taranne? criait en ce moment Montaubert; cinquante !

— Taranne? grommela M. de Barbanchois. Ce n'est pas un homme, c'est une rue !

— Tiens-tu, Albret?

— Cela s'appelle, fit M. de la Hunaudaye, comme la mère de Henri le Grand... Où pêchent-ils leurs noms?

— Où Bichon, l'épagneul de madame la baronne, a-t-il pêché le sien? répliqua M. de Barbanchois en ouvrant sa tabatière.

Cidalise, qui passait, y fourra effrontément ses deux doigts; M. le baron resta bouche béante.

— Il est bon! dit la fille d'Opéra.

— Madame, repartit gravement le baron de Barbanchois, je n'aime point mêler... Veuillez accepter la boîte.

Cidalise ne se formalisa point. Elle prit la boîte et toucha d'un geste caressant le vieux menton du gentilhomme indigné. Puis elle fit une pirouette et s'éloigna.

— Où allons-nous? répéta M. de Barbanchois, qui suffoquait. Que dirait le feu roi s'il voyait de pareilles choses?

Au lansquenet :

— Perdu, Chaverny, encore perdu!

— C'est égal, j'ai ma terre de Chaneilles. Je tiens tout!...

— Son père était un digne soldat, dit le baron de Barbanchois. A qui appartient-il?

— A M. le prince de Gonzague.

— Dieu nous garde des Italiens!

— Les Allemands valent-ils mieux, monsieur le baron? Un comte de Horn roué en Grève pour assassinat!

— Un parent de Son Altesse! Où allons-nous?

— Je vous dis, monsieur le baron, qu'on finira par s'égorger en plein midi dans les rues!

— Eh! monsieur le baron, c'est déjà commencé. N'avez-vous point lu les nouvelles? Hier, une femme assassinée près du Temple... la Lauvet, une agioteuse...

— Ce matin, un commis du trésor de la guerre, le sieur Sandrier, retiré de la Seine au pont Notre-Dame.

— Pour avoir parlé trop haut de cet Écossais maudit, prononça tout bas M. de Barbanchois.

— Chut! fit M. de la Hunaudaye; c'est le onzième depuis huit jours!

— Oriol, Oriol, à la rescousse! crièrent en ce moment les joueurs.

Le gros petit traitant parut à l'entrée de la tente. Il avait le masque, et son costume, d'une richesse grotesque, lui avait fait dans le bal un haut succès de rire :

— C'est étonnant, dit-il, tout le monde me connaît!

— Il n'y a pas deux Oriol! s'écria Navailles.

— Ces dames trouvent que c'est assez d'un! fit Nocé.

— Jaloux! s'écria-t-on de toutes parts en riant.

Oriol demanda :

— Messieurs, n'avez-vous point vu Nivelle?

— Dire que ce pauvre ami, déclama Gironne, sollicite en vain depuis huit mois la place de financier bafoué et dévoré auprès de notre chère Nivelle!

— Jaloux! dit-on encore.

— As-tu vu d'Hozier, Oriol?

— As-tu tes parchemins?

— Oriol, sais-tu le nom de l'aïeul que tu vas envoyer aux croisades?

Et les rires d'éclater.

M. de Barbanchois joignait les mains; M. de la Hunaudaye disait :

— Ce sont des gentilshommes, monsieur le baron, qui raillent ces saintes choses!

— Où allons-nous, Seigneur, où allons-nous!

— Peyrolles, dit le petit traitant qui s'approcha de la table, je vous fait les cinquante louis puisque c'est vous; mais relevez vos manchettes.

— Plaît-il?... fit le factotum de M. de Gonzague je ne plaisante qu'avec mes égaux, mon petit monsieur.

Chaverny regarda les laquais derrière le perron du régent.

— Parbleu! murmura-t-il, ces coquins ont l'air de s'ennuyer là-bas... Va les chercher, Taranne, pour que cet honnête M. de Peyrolles ait un peu avec qui plaisanter.

Le factotum n'entendit point cette fois. Il ne se fâchait qu'à bonnes enseignes. Il se contenta de gagner les cinquante louis d'Oriol.

— Et du papier! disait le vieux Barbanchois, toujours du papier!

— On nous paye nos pensions en papier, baron!

— Et nos fermages... Que représentent des chiffons?

— L'argent s'en va!

— L'or aussi... Voulez-vous que je vous dise, baron? nous marchons à une catastrophe.

— Monsieur mon ami, repartit la Hunaudaye en serrant furtivement la main de Barbanchois, nous y marchons; c'est l'avis de madame la baronne.

Parmi les clameurs, les rires et les quolibets croisés, la voix d'Oriol s'éleva de nouveau.

— Connaissez-vous la nouvelle, demanda-t-il, la grande nouvelle?

— Non, voyons la grande nouvelle.

— Je vous la donne en mille... Mais vous ne devineriez pas...

— M. Law s'est fait catholique?

— Madame de Berri boit de l'eau?

— M. du Maine a fait demander une invitation au régent?

Et cent autres impossibilités.

— Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas, très-cher, vous n'y serez jamais!... Madame la princesse de Gonzague, la veuve inconsolable de M. de Nevers, Artémise vouée au deuil éternel...

A ce nom de madame la princesse de Gonzague, tous les vieux gentilshommes avaient dressé l'oreille.

— Eh bien. reprit Oriol, Artémise a fini de boire la cendre de Mausole... Madame la princesse de Gonzague est au bal.

On se récria ; c'était chose incroyable.

— Je l'ai vue, affirma le petit traitant, de mes yeux vue, assise auprès de la princesse palatine. Mais j'ai vu quelque chose de plus extraordinaire encore.

— Quoi donc? demanda-t-on de toute part.

Oriol se rengorgea. Il tenait le dé.

— J'ai vu, reprit-il, et pourtant je n'avais pas la berlue... et j'étais bien éveillé... j'ai vu M. le prince de Gonzague refusé à la porte du régent.

On fit silence. Cela intéressait tout le monde. Tout ce qui entourait cette table de lansquenet attendait sa fortune de Gonzague.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? demande Peyrolles. Les affaires de l'État...

— A cette heure, Son Altesse royale ne s'occupe point des affaires de l'État...

— Cependant si un ambassadeur...

— Son Altesse royale n'était point avec un ambassadeur.

— Si quelque caprice nouveau...

— Son Altesse royale n'était pas avec une dame

C'était Oriol qui faisait ces réponses nettes et catégoriques. La curiosité générale grandissait.

— Mais avec qui donc était Son Altesse royale?

— On se le demandait, repartit le petit traitant; M. de Gonzague lui-même s'en informait avec beaucoup de mauvaise humeur.

— Et que lui répondaient les valets? interrogea Navailles.

— Mystère, messieurs, mystère!... M. le régent est

triste depuis certaine missive qu'il reçut d'Espagne... M. le régent a donné ordre aujourd'hui d'introduire par la petite porte de la cour des Fontaines un personnage qu'aucun de ses valets ordinaires n'a vu, sauf Blondeau, qui a cru entrevoir dans le second cabinet un petit homme tout noir de la tête aux pieds... un bossu...

— Un bossu! répéta-t-on à la ronde; il en pleut, des bossus!...

— Son Altesse royale s'est enfermée avec lui. Et Lafare et Brissac, et la duchesse de Phalaris elle-même ont trouvé porte close.

Il y eut un silence. Par l'ouverture de la tente, on pouvait apercevoir les fenêtres éclairées du cabinet de Son Altesse. Oriol regarda de ce côté par hasard.

— Tenez! tenez! s'écria-t-il en étendant la main; il sont encore ensemble.

Tous les yeux se tournèrent à la fois vers les fenêtres du pavillon. Sur les rideaux blancs, la silhouette de Philippe d'Orléans se détachait; il marchait. Une autre ombre indécise, placée du côté de la lumière, semblait l'accompagner. Ce fut l'affaire d'un instant; les deux ombres avaient dépassé la fenêtre. Quand elles revinrent, elles avaient changé de place en tournant. La silhouette du régent était vague, tandis que celle de son mystérieux compagnon se dessinait avec netteté sur le rideau; quelque chose de difforme : une grosse bosse sur un petit corps, et de longs bras qui gesticulaient avec vivacité.

II

ENTRETIEN PARTICULIER

La silhouette de Philippe d'Orléans et celle de son bossu ne se montrèrent plus aux rideaux du cabinet. Le prince venait de se rasseoir; le bossu restait debout devant lui, dans une attitude respectueuse mais ferme.

Le cabinet du régent avait quatre fenêtres; deux sur le jardin, deux sur la cour des Fontaines. On y arrivait par trois entrées, dont l'une était publique, la grande antichambre, les deux autres dérobées. Mais c'était là le secret de la comédie. Après l'Opéra, ces demoiselles, bien qu'elles n'eussent à traverser que la cour aux Ris, arrivaient à la porte du duc d'Orléans, précédées de lanternes à manche, et faisaient battre la porte à toute volée; Cossé, Brissac, Gonzague, Lafare et le marquis de Bonnivet, ce bâtard de Gouffier que la duchesse de Berri avait pris à son service « pour avoir un outil à couper les oreilles, » venaient frapper à l'autre porte en plein jour.

L'une de ces issues s'ouvrait sur la cour aux Ris, l'autre sur la cour des Fontaines, déjà dessinée en partie par la maison du financier Maret de Fontbonne, et le pavillon

Réauit. La première avait pour concierge une brave vieille, ancienne chanteuse de l'Opéra; la seconde était gardée par Le Bréant, ex-palefrenier de Monsieur. C'étaient de bonnes places. Le Bréant était, en outre, l'un des surveillants du jardin, où il avait une loge derrière le rond-point de Diane.

C'est la voix de Le Bréant que nous avons entendue au fond du corridor noir, quand le bossu entra par la cour des Fontaines. On l'attendait en effet. Le régent était seul; le régent était soucieux. Le régent avait encore sa robe de chambre, bien que la fête fût commencée depuis longtemps. Ses cheveux, qu'il avait très-beaux, étaient en papillotes, et il portait de ces gants préparés pour entretenir la blancheur des mains. Sa mère, dans ses Mémoires, dit que ce goût excessif pour le soin de sa personne lui venait de Monsieur. Monsieur, en effet, jusqu'aux derniers jours de sa vie, fut autant et plus coquet qu'une femme.

Le régent avait dépassé sa quarante-cinquième année. On lui eût donné quelque peu davantage à cause de la fatigue extrême qui jetait comme un voile sur ses traits. Il était beau néanmoins; son visage avait de la noblesse et du charme; ses yeux, d'une douceur toute féminine, peignaient la bonté poussée jusqu'à la faiblesse. Sa taille se voûtait légèrement quand il ne représentait point. Ses lèvres et surtout ses joues avaient cette mollesse, cet affaissement qui est comme un héritage dans la maison d'Orléans.

La princesse palatine, sa mère, lui avait donné quelque chose de sa bonhomie allemande et de son esprit argent comptant; mais elle en avait gardé la meilleure part. Si l'on en croit ce que cette excellente femme dit d'elle-même dans ses souvenirs, chef-d'œuvre de rondeur et d'originalité, elle n'avait eu garde de lui donner la beauté qu'elle n'avait point.

Sur certains tempéraments d'élite, la débauche laisse peu de traces. Il y a des hommes de fer; Philippe d'Orléans n'était point de ceux-là. Son visage et toute l'habitude de son corps disaient énergiquement quelle fatigue lui laissait l'orgie. On pouvait pronostiquer déjà que cette vie, prodiguée, usait ses dernières ressources et que la mort guettait là quelque part au fond d'un flacon de champagne.

Le bossu trouva au seuil du cabinet un seul valet de chambre qui l'introduisit.

— C'est vous qui m'avez écrit d'Espagne ? demanda le régent, qui le toisa d'un coup d'œil.

— Non, monsieur, répondit le bossu respectueusement.

— Et de Bruxelles?

— Non plus de Bruxelles.

— Et de Paris ?

— Pas davantage.

Le régent lui jeta un second coup d'œil.

— Il m'étonnait que vous fussiez ce Lagardère, murmura-t-il.

Le bossu salua en souriant.

— Monsieur, dit le régent avec douceur et gravité, je n'ai point voulu faire allusion à ce que vous pensez... Je n'ai jamais vu ce Lagardère.

— Monseigneur, repartit le bossu, qui souriait toujours, on l'appelait le beau Lagardère quand il était chevau-léger de votre royal oncle... Je n'ai jamais pu être beau ni chevau-léger.

Il ne plaisait point au duc d'Orléans d'appuyer sur ce sujet.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il.

— Maître Louis, monseigneur, dans ma maison... Au dehors, les gens comme moi n'ont d'autre nom que le sobriquet qu'on leur donne.

— Où demeurez-vous ?

— Très-loin.

— C'est un refus de me dire votre demeure ?

— Oui, monseigneur.

Philippe d'Orléans releva sur lui son œil sévère, et prononça tout bas :

— J'ai une police, monsieur... elle passe pour être habile... je puis aisément savoir...

— Du moment que Votre Altesse royale semble y tenir, interrompit le bossu, je fais taire mes répugnances... Je demeure en l'hôtel de M. le prince de Gonzague.

— A l'hôtel de Gonzague ! répéta le régent étonné.

Le bossu salua et dit froidement :

— Les loyers y sont chers !

Le régent semblait réfléchir.

— Il y a longtemps, fit-il, bien longtemps que j'entendis parler pour la première fois de ce Lagardère... C'était autrefois un spadassin effronté...

— Il a fait de son mieux depuis lors pour expier ses folies.

— Que lui êtes-vous ?

— Rien... et tout... Il n'a point d'amis.

— Pourquoi n'est-il point venu lui-même ?

— Parce qu'il m'avait sous la main.

— Si je voulais le voir, où le trouverais-je ?

— Je ne puis répondre à cette question, monseigneur.

— Cependant...

— Vous avez une police... elle passe pour habile... essayez.

— Est-ce un défi, monsieur ?

— C'est une menace, monseigneur... Dans une heure d'ici, Henri de Lagardère peut être à l'abri de vos recherches... et la démarche qu'il a faite pour l'acquit de sa conscience, jamais il ne la renouvellera.

— Il l'a donc faite à contre-cœur, cette démarche ? demanda Philippe d'Orléans.

— A contre-cœur, c'est le mot, repartit le bossu.

— Pourquoi ?

— Parce que le bonheur entier de son existence est l'enjeu de cette partie, qu'il aurait pu ne point jouer.

— Et qui l'a forcé à jouer cette partie ?

— Un serment.

— Fait à qui ?

— A un homme qui allait mourir.

— Et cet homme s'appelait ?

— Vous le savez bien, monseigneur... cet homme s'appelait Philippe de Lorraine, duc de Nevers.

Le régent laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Voilà vingt ans de cela, murmura-t-il d'une voix véritablement altérée ; je n'ai rien oublié, rien ! Je l'aimais, mon pauvre Philippe, il m'aimait. Depuis qu'on me l'a tué, je ne sais pas si j'ai touché la main d'un ami sincère.

Le bossu le dévorait du regard. Une émotion puissante était sur ses traits. Un instant il ouvrit la bouche pour parler ; mais il se contint par un violent effort. Son visage redevint impassible. Philippe d'Orléans se redressa et dit avec lenteur :

— J'étais le proche parent de M. le duc de Nevers... Ma sœur a épousé son cousin, M. le duc de Lorraine... Comme prince et comme allié, je dois protection à sa veuve, qui, du reste, est la femme d'un de mes plus chers amis... Si sa fille existe, je promets qu'elle sera une riche héritière et qu'elle épousera un prince si elle veut... Quant au meurtre de mon pauvre Philippe, on dit que je n'ai qu'une vertu, c'est l'oubli de l'injure... et cela est vrai : la pensée de la vengeance naît et meurt en moi à la même minute ; mais, moi aussi, je fis un serment quand on vint me dire : « Philippe est mort ! » A l'heure

qu'il est, e conduis l'État; punir l'assassin de Nevers ne sera plus vengeance, mais justice.

Le bossu s'inclina en silence. Philippe d'Orléans reprit :

— Il me reste plusieurs choses à savoir... Pourquoi ce Lagardère a-t-il tardé si longtemps à s'adresser à moi?

— Parce qu'il s'était dit: « Au jour où je me dessaisirai de ma tutelle, je veux que mademoiselle de Nevers soit femme et qu'elle puisse connaître ses amis et ses ennemis. »

— Il a les preuves de ce qu'il avance?

— Il les a... sauf une seule...

— Laquelle?

— La preuve qui doit confondre l'assassin.

— Il connaît l'assassin?

— Il croit le connaître... et il a une marque certaine pour vérifier ses soupçons.

— Cette marque ne peut servir de preuve?

— Votre Altesse royale en jugera sous peu... Quant à la naissance et à l'identité de la jeune fille, tout est en règle.

Le régent réfléchissait.

— Quel serment avait fait ce Lagardère? demanda-t-il après un silence?

— Il avait promis d'être le père de l'enfant, répondit le bossu.

— Il était donc là au moment de la mort?

— Il était là... Nevers mourant lui confia la tutelle de sa fille.

— Ce Lagardère tira-t-il l'épée pour défendre Nevers?

— Il fit ce qu'il put... Après la mort du duc, il emporta l'enfant, bien qu'il fût seul désormais contre vingt...

— Je sais qu'il n'y a point au monde de plus redoutable épée, murmura le régent; mais il y a de l'obscurité dans vos réponses, monsieur... Si ce Lagardère assistait à la lutte, comment dites-vous qu'il a seulement des soupçons au sujet de l'assassin?

— Il faisait nuit noire. L'assassin était masqué. Il frappa par derrière.

— Ce fut donc le maître lui-même qui frappa ?

— Ce fut le maître. Et Nevers tomba sur le coup en criant : « Ami, venge-moi ! »

— Et ce maître, poursuivit le régent avec une hésitation visible, n'était-ce point M. le marquis de Caylus-Tarrides ?

— M. le marquis de Caylus-Tarrides est mort depuis des années, répliqua le bossu ; l'assassin est vivant... Votre Altesse royale n'a qu'un mot à dire, Lagardère le lui montrera cette nuit.

— Alors, fit le régent avec vivacité, ce Lagardère est à Paris ?

Le bossu se mordit la lèvre.

— S'il est à Paris, ajouta le régent, qui se leva, il est à moi !

Sa main agita une sonnette, et il dit au valet qui entra :

— Que M. de Machault vienne ici sur-le-champ !

M. de Machault était le lieutenant de police.

Le bossu avait repris son calme.

— Monseigneur, dit-il en regardant sa montre, à l'heure où je vous parle, M. de Lagardère m'attend, hors de Paris, sur une route que je ne vous indiquerai point, dussiez-vous me donner la question... Voici onze heures de nuit qui vont sonner. Si M. de Lagardère ne reçoit de moi aucun message avant onze heures et demie, son cheval galopera vers la frontière. Il a des relais... votre lieutenant de police n'y peut rien.

— Vous serez otage ! s'écria le régent.

— Oh ! moi, fit le bossu, qui se prit à sourire, pour peu que vous teniez à me garder prisonnier, je suis en votre pouvoir.

Il croisa ses bras sur sa poitrine. Le lieutenant de police

entrait. Il était myope, et, ne voyant point le bossu, il s'écria avant qu'on l'interrogeât :

— Voici du nouveau! Votre Altesse royale verra si on peut user de clémence envers de pareils brouillons. Je tiens la preuve de leurs intelligences avec Alberoni. Cellamare est là dedans jusqu'au cou... et M. de Villeroy, et M. de Villars, et toute la vieille cour qui est avec le duc et la duchesse du Maine.

— Silence! fit le régent.

M. de Machault apercevait justement le bossu. Il s'arrêta tout interdit. Le régent fut une bonne minute avant de reprendre la parole. Pendant ce temps, il regarda plus d'une fois le bossu à la dérobée. Celui-ci ne sourcillait pas.

— Machault, dit enfin le régent, je vous avais précisément appelé pour vous parler de M. de Cellamare... et des autres. Allez m'attendre, je vous prie, dans le premier cabinet.

Machault lorgna curieusement le bossu, et se dirigea vers la porte. Comme il allait franchir le seuil, le régent ajouta :

— Faites-moi passer, je vous prie, un sauf-conduit tout scellé, et contre-signé en blanc.

Avant de sortir, M. de Machault lorgna encore. Le régent, ne pouvant être bien longtemps si sérieux que cela :

— Où diable va-t-on prendre des myopes pour les mettre à la tête de l'affût? grommela-t-il.

Puis il ajouta :

— Monsieur, ce chevalier de Lagardère traite avec moi de puissance à puissance. Il m'envoie des ambassadeurs, et me dicte lui-même, dans sa dernière missive, la teneur du sauf-conduit qu'il réclame. Il y a là-dessous probablement quelque intérêt en jeu... Ce chevalier de Lagardère exigera sans doute une récompense...

— Votre Altesse royale se trompe, repartit le bossu; M. de Lagardère n'exigera rien. Il ne serait pas au pou-

voir du régent de France lui-même de récompenser le chevalier de Lagardère.

— Peste! fit le duc; il faudra bien que nous voyions ce mystérieux et romanesque personnage. Il est capable d'avoir un succès fou à la cour, et de ramener la mode perdue des chevaliers errants... Combien de temps nous faudra-t-il l'attendre?

— Deux heures.

— C'est au mieux! Il servira d'intermède entre le ballet indien et le souper sauvage... Cela n'est point dans le programme.

— Le valet entra. Il apportait le sauf-conduit contresigné par le ministre Le Blanc et M. de Machault. Le régent remplit lui-même les blancs et signa.

— M. de Lagardère, reprit-il tout en écrivant, n'avait point commis de ces fautes qu'on ne puisse pardonner. Le feu roi était sévère à l'endroit des duels; il avait raison. Les mœurs ont changé, Dieu merci! depuis le temps, et les rapières tiennent mieux dans le fourreau. La grâce de M. de Lagardère sera enregistrée demain, et voici le sauf-conduit.

Le bossu avança la main. Le régent ne lâcha point encore l'acte.

— Vous préviendrez M. de Lagardère que toute violence de sa part rompra l'effet de ce parchemin.

— Le temps de la violence est passé, prononça e bossu avec une sorte de solennité.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur?

— J'entends que le chevalier de Lagardère n'aurait pu accepter cette clause il y a deux jours.

— Parce que?... fit le duc d'Oréans avec défiance et hauteur.

— Parce que son serment le lui eût interdit.

— Il avait donc juré autre chose que de servir de père à l'enfant?

— Il avait juré de venger Nevers...

Le bossu s'interrompit court.

— Achevez, monsieur, ordonna le régent.

— Le chevalier de Lagardère, répondit le bossu lentement, au moment où il emportait la petite fille, avait dit aux assassins : « Vous mourrez tous de ma main ! » Ils étaient neuf; le chevalier en avait reconnu sept... ceux-là sont morts...

— De sa main? interrogea le régent, qui pâlit.

Le bossu s'inclina froidement en signe d'affirmation

— Et les deux autres? demanda encore le régent.

Le bossu fit une pause avant de répondre.

— Il est des têtes, monseigneur, que les chefs de gouvernement n'aiment point à voir tomber sur l'échafaud, répondit-il enfin en regardant le prince en face. Le bruit que font ces têtes en tombant ébranle le trône... M. de Lagardère donnera le choix à Votre Altesse royale... Il m'a chargé de lui dire : « Le huitième assassin n'est qu'un valet, M. de Lagardère ne le compte pas ; le neuvième est le maître... il faut que cet homme meure. Si Votre Altesse royale ne veut pas du bourreau, on donnera une épée à cet homme, et cela regardera M. de Lagardère. »

Le régent tendit une seconde fois le parchemin.

— La cause est juste, murmura-t-il; je fais ceci en mémoire de mon pauvre Philippe... Si M. de Lagardère a besoin d'aide...

— Monseigneur, M. de Lagardère ne demande qu'une seule chose à Votre Altesse royale.

— Quelle chose?

— La discrétion... Un mot imprudent peut tout perdre.

— Je serai muet.

Le bossu salua profondément, mit le parchemin plié dans sa poche, et se dirigea vers la porte.

— Donc, dans deux heures? dit le régent.

— Dans deux heures.

Et le bossu sortit.

— As-tu ce qu'il te faut, petit homme? demanda le vieux concierge Le Bréant, quand il vit revenir le bossu.

Celui-ci glissa un double louis dans sa main.

— Oui, dit-il; mais à présent je veux voir la fête.

— Têtebleu! s'écria Le Bréant, le beau danseur que voilà!

— Je veux, en outre, continua le bossu, que tu me donnes la clef de ta loge dans le jardin.

— Pourquoi faire, petit homme?

Le bossu lui glissa un second double louis.

— A-t-il de drôles de fantaisies, ce petit homme-là! fit Le Bréant; tiens, voilà la clef de ma loge.

— Je veux enfin, acheva le bossu, que tu portes dans ta loge le paquet que je t'ai confié ce matin.

— Et y a-t-il encore un double louis pour la commission?

— Il y en a deux.

— Bravo! Oh! l'honnête petit homme!... Je suis sûr que c'est pour un rendez-vous d'amour...

— Peut-être, fit le bossu en souriant.

— Si j'étais femme, moi, je t'aimerais malgré ta bosse... à cause de tes doubles louis... Mais, s'interrompit ici le bon vieux Le Bréant, il faut une carte pour entrer là dedans... Les piquets de gardes françaises ne plaisantent pas!...

— J'ai la mienne, répliqua le bossu; porte seulement le paquet.

— Tout de suite, mon petit homme. Reprends le corridor... tourne à droite, le vestibule est éclairé; tu descendras le perron... Divertis-toi bien, et bonne chance!

III

UN COUP DE LANSQUENET

Dans le jardin, l'affluence augmentait sans cesse. On se pressait principalement du côté du rond-point de Diane, qui avoisinait les appartements de Son Altesse royale. Chacun voulait savoir pourquoi le régent se faisait attendre.

Nous ne nous occuperons pas beaucoup de conspirations. Les intrigues de M. du Maine et de la princesse sa femme, les menées du vieux parti Villeroy et de l'ambassade d'Espagne, bien que fertiles en incidents dramatiques, n'entrent point dans notre sujet. Il nous suffit de remarquer en passant que le régent était entouré d'ennemis. Le parlement le détestait et le méprisait au point de lui disputer en toute occasion la préséance; le clergé lui était généralement hostile à cause de l'affaire de la constitution; les vieux généraux de l'armée active ne pouvaient avoir que du dédain pour sa politique débonnaire; enfin, dans le conseil de régence même, il éprouvait, de la part de certains membres, une opposition systématique. On ne peut pas se dissimuler que la parade financière de

Law lui fut d'un immense secours pour détourner l'animadversion publique.

Personnellement, nul, excepté les princes légitimés, ne pouvait avoir une haine bien vigoureuse pour ce prince appartenant au genre neutre, qui n'avait pas un grain de méchanceté dans le cœur, mais dont la bonté était un peu de l'insouciance. On ne déteste bien que les gens qu'on eût pu aimer fortement. Or, Philippe d'Orléans comptait des compagnons de plaisir et point d'amis.

La banque de Law servit à acheter les princes. Le mot est dur; mais l'histoire inflexible ne permet point d'en choisir un autre. Une fois les princes achetés, les ducs suivirent; et les légitimistes restèrent dans l'isolement, n'ayant d'autre consolation que quelques visites *à la vieille,* comme on appelait alors madame de Maintenon déchue.

M. de Toulouse se soumit franchement; c'était un honnête homme. M. du Maine et sa femme durent chercher un point d'appui à l'étranger.

On dit qu'au temps où parurent les satires du poëte Lagrange, intitulées les *Philippiques,* le régent insista tellement auprès du duc de Saint-Simon, alors son familier, que ce duc consentit à lui en faire lecture. On dit que le régent écouta sans sourciller, et même en riant, les passages où le poëte, traînant dans la boue sa vie privée et de famille, le montre assis auprès de sa propre fille, à la même table d'orgie (1). Mais on dit aussi qu'il pleura et qu'il s'évanouit à la lecture des vers qui l'accusaient d'avoir empoisonné successivement toute la postérité de Louis XIV. Il avait raison. Ces accusations, lors même qu'elles sont des calomnies, font sur le vulgaire une impression profonde. « Il en reste toujours quelque chose, » a dit Beaumarchais, qui savait à quoi s'en tenir.

(1) Le poëte va encore beaucoup plus loin que cela.

L'homme qui a parlé de la régence avec le plus d'impartialité, c'est l'historiographe Duclos dans ses *Mémoires secrets*. On voit bien que l'avis de Duclos est celui-ci : La régence du duc d'Orléans n'aurait pas tenu sans la banque de Law.

Le jeune roi Louis XV était adoré. Son éducation était confiée à des mains hostiles au régent. D'ailleurs, dans le public indifférent, il y avait de sourdes inquiétudes sur la probité de ce prince. On craignait d'un instant à l'autre de voir disparaître l'arrière-petit-fils de Louis XIV, comme on avait vu disparaître son père et son aïeul. C'était là un admirable prétexte à conspirations. Certes, M. du Maine, M. de Villeroy, le prince de Cellamare, M. de Villars, Alberoni, et le parti breton-espagnol n'intriguaient point pour leur propre intérêt. Fi donc! Ils travaillaient pour soustraire le jeune roi aux funestes influences qui avaient abrégé la vie de ses parents.

Philippe d'Orléans ne voulut opposer d'abord à ces attaques que son insouciance. Les meilleures fortifications sont de terre molle. Un simple matelas pare mieux la balle qu'un bouclier d'acier. Philippe d'Orléans put dormir tranquille assez longtemps derrière son insouciance.

Quand il fallut se montrer, il se montra. Et, comme le troupeau des assaillants qui l'entouraient n'avait ni valeur ni vertu, il n'eut besoin que de se montrer.

A l'époque où se continue notre histoire, Philippe d'Orléans était encore derrière son matelas. Il dormait, et les clabauderies de la foule ne troublaient point son sommeil. Dieu sait pourtant que la foule clabaudait assez haut, tout près de son palais, sous ses fenêtres et jusque dans sa propre maison! Elle avait bien des choses à dire, la foule; sauf ces infamies qui dépassaient le but, sauf ces accusations d'empoisonnement que l'existence même du jeune roi Louis XV démentait avec énergie, le régent ne prêtait que trop le flanc à la médisance. Sa vie était

un éhonté scandale; sous son règne, la France ressemblait à l'un de ces grands vaisseaux désarmés qui s'en vont à la remorque d'un autre navire. Le remorqueur était l'Angleterre. Enfin, malgré le succès de la banque de Law, tous ceux qui prenaient la peine de pronostiquer la banqueroute prochaine de l'État trouvaient auditoire.

S'il y avait cette nuit, dans le jardin du régent, un parti de l'enthousiasme, la cabale mécontente ne manquait pas non plus : mécontents politiques, mécontentr financiers, mécontents moraux ou d'instinct. A cette dernière classe, composée de tous ceux qui avaient été jeunes et brillants sous Louis XIV, appartenaient M. le baron de la Hunaudaye et M. le baron de Barbanchois. Ce n'étaient pas de grands débris; mais ils se consolaient entre eux, déclarant que de leur temps les dames étaient bien plus belles, les hommes bien plus spirituels, le ciel plus bleu, le vent moins froid, le vin meilleur, les laquais plus fidèles et les cheminées moins sujettes à fumer.

Ce genre d'opposition, remarquable par son innocence, était connu du temps d'Horace, qui appelle le vieillard « courtisan du passé, *laudator temporis acti.* »

Mais disons tout de suite qu'on ne parlait pas beaucoup politique parmi cette foule dorée, souriante, pimpante et masquée de velours qui traversait incessamment les cours du palais pour venir donner son coup d'œil aux décorations du jardin, et qui affluait surtout aux abords du rond-point de Diane. On était tout à la fête, et, si le nom de la duchesse du Maine sortait de quelque jolie bouche, c'était pour la plaindre d'être absente.

Les grandes entrées commençaient à se faire. Le duc de Bourbon était là, donnant la main à la princesse de Conti; le chancelier d'Aguesseau menait la princesse palatine; lord Stairs, ambassadeur d'Angleterre, se faisait faire la cour par l'abbé Dubois. Un bruit se répandit tout à coup dans les salons, dans les cours, dans les cha-

milles, un bruit fait pour affoler toutes ces dames, un bruit qui fit oublier le retard du régent et l'absence de ce bon M. Law lui-même : le czar était au Palais-Royal! le czar Pierre de Russie, sous la conduite du maréchal de Tessé, qu'on appelait son cornac, et suivi de trente gardes du corps qui avaient charge de ne le quitter jamais. Emploi difficile! Pierre de Russie avait les mouvements brusques et les fantaisies soudaines. Tessé et ses gardes du corps faisaient parfois de rudes traites pour le joindre quand il échappait à leur respectueuse surveillance.

Il était logé à l'hôtel de Lesdiguières, auprès de l'Arsenal. Le régent l'y traitait magnifiquement; mais la curiosité parisienne, violemment excitée par l'arrivée de ce sauvage souverain, n'avait pu encore s'assouvir, parce que le czar n'aimait point qu'on s'occupât de lui. Quand les passants s'avisaient de s'attrouper aux abords de son hôtel, il envoyait le pauvre Tessé avec ordre de charger. Cet infortuné maréchal eût mieux aimé faire dix campagnes. L'honneur qu'il eut de garder le prince moscovite le vieillit de dix ans.

Pierre le Grand venait à Paris pour compléter son éducation de prince instaurateur et fondateur. Le régent n'avait point désiré cette terrible visite; mais il fit contre fortune bon cœur, et essaya du moins d'éblouir le czar par la splendeur de son hospitalité. Cela n'était point aisé : le czar ne voulait pas être ébloui. En entrant dans la magnifique chambre à coucher qu'on lui avait préparée à l'hôtel de Lesdiguières, il se fit mettre un lit de camp au milieu de la salle et se coucha dessus. Il allait bien partout, visitant les boutiques et causant familièrement avec les marchands, mais c'était incognito. La curiosité parisienne ne savait où le prendre.

A cause de cela précisément et des choses bizarres qui se racontaient, la curiosité parisienne arrivait au délire.

Les privilégiés qui avaient vu le czar faisaient ainsi son portrait : Il était grand, très-bien fait, un peu maigre, le poil d'un brun fauve, le teint brun, très-animé, les yeux grands et vifs, le regard perçant, quelquefois farouche. Au moment où on y pensait le moins, un tic nerveux et convulsif décomposait tout à coup son visage. On attribuait cela au poison que l'écuyer Zoubow lui avait donné dans son enfance. Quand il voulait faire accueil à quelqu'un, sa physionomie devenait gracieuse et charmante. On sait le prix des grâces que font les animaux féroces. La créature qui a le plus de succès à Paris est l'ours du jardin des Plantes, parce que c'est un monstre de bonne humeur. Pour les Parisiens de ce temps, un czar moscovite était assurément un animal plus étrange, plus fantastique et plus invraisemblable qu'un ours vert ou qu'un singe bleu.

Il mangeait comme un ogre, au dire de Verton, maître d'hôtel du roi, qu'on avait chargé de sa table ; mais il n'aimait point les petits pieds. Il faisait par jour quatre repas considérablement copieux. A chaque repas, il buvait deux bouteilles de vin, et une bouteille de liqueur au dessert, sans compter la bière et la limonade entre deux. Cela faisait journellement douze bouteilles de liquide capiteux. Le duc d'Antin, partant de là, affirmait que c'était l'homme le plus *capable* de son siècle. Le jour où ce duc le traita en son château de Petit-Bourg, Pierre le Grand ne put se lever de table. On l'emporta à bras : il avait trouvé le vin bon. On se demanda ce qu'il fallait de bon vin pour mettre en cet état le robuste Sarmate. Ses mœurs amoureuses étaient encore plus excentriques que ses habitudes de table. Paris en parlait beaucoup ; nous n'en parlerons point.

Dès qu'on sut que le czar était dans le bal, il y eut beaucoup de remue-ménage. Cela n'était point dans le programme. Chacun le voulut voir. Comme personne ne

savait dire précisément où il était, on suivait les indications les plus diverses, et les courants de la foule allaient se heurtant à tous les carrefours. Le Palais-Royal n'est pas la forêt de Bondy ; on devait bien finir par le trouver !

Tout ce mouvement inquiétait fort peu nos joueurs de lansquenet, abrités sous la tente à l'indienne. Aucun d'eux n'avait lâché prise. L'or et les billets roulaient toujours sur le tapis. Peyrolles avait fait une banque superbe. Il tenait la main en ce moment. Chaverny, un peu pâle, riait encore, mais du bout des lèvres.

— Dix mille écus ! dit Peyrolles.

— Je tiens, répliqua Chaverny.

— Avec quoi ! demanda Navailles.

— Sur parole.

— On ne joue pas sur parole chez le régent, dit M. de Tresmes qui passait.

Et il ajouta d'un ton de dégoût profond :

— C'est un véritable tripot !

— Sur lequel vous n'avez pas votre dîme, monsieur le duc, riposta Chaverny, qui le salua de la main.

Un éclat de rire suivit cette réponse, et M. de Tresmes s'éloigna en haussant les épaules.

Ce duc de Tresmes, gouverneur de Paris, avait le dixième sur tous les bénéfices des maisons où l'on donnait à jouer. Il avait la réputation de soutenir lui-même une de ces maisons, rue Bailleul. Ceci n'était point déroger. L'hôtel de madame a princesse de Carignan était un des plus dangereux tripots de la capitale.

— Dix mille écus ! répéta Peyrolles.

— Je tiens, fit une voix mâle parmi les joueurs.

Et une liasse de billets de crédit tomba sur la table.

On n'avait point encore entendu cette voix. Tout le monde se retourna. Personne autour de la table ne connaissait le tenant. C'était un gaillard bien découplé, haut

sur jambes, portant perruque ronde sans poudre et col de toile. Son costume contrastait étrangement avec l'élégance de ses voisins. Il avait un gros pourpoint de bouracan marron, des chausses de drap gris, des bottes de bon gros cuir terne et gras. Un large ceinturon lui serrait la taille et soutenait un sabre de marin. Était-ce l'ombre de Jean Bart ? Il lui manquait la pipe. En un tour de cartes, Peyrolles eut gagné les dix mille écus.

— Double ! dit l'étranger.

— Double, répéta Peyrolles, bien que ce fût intervertir les rôles.

Une nouvelle poignée de billets tomba sur la table.

Il y a de ces corsaires qui portent des millions dans leurs poches.

Peyrolles gagna.

— Double ! dit le corsaire d'un ton de mauvaise humeur.

— Double, soit !

Les cartes se firent.

— Palsambleu ! dit Oriol, voilà quarante mille écus lestement perdus.

— Double ! disait cependant l'habit de bouracan marron.

— Vous êtes donc bien riche, monsieur ? demanda Peyrolles.

L'homme au sabre ne le regarda pas seulement. Les cent vingt mille livres étaient sur la table.

— Gagné, Peyrolles ! cria le chœur des assistants.

— Double !

— Bravo ! dit Chaverny. Voilà un beau joueur.

L'habit de bouracan écarta de deux vigoureux coups de coude les joueurs qui le séparaient de Peyrolles, et vint se placer debout auprès de lui. Peyrolles lui gagna ses deux cent quarante mille livres, puis le demi-million.

— Assez, dit l'homme au sabre.

Puis il ajouta froidement :

— Donnez-moi de la place, messieurs!

En même temps, il dégaina son sabre d'une main, tandis que de l'autre il saisissait l'oreille de Peyrolles.

— Que faites-vous? Que faites-vous? s'écria-t-on de toutes parts.

— Ne le voyez-vous pas? répondit l'habit de bouracan sans s'émouvoir. Cet homme est un coquin!

Peyrolles essayait de tirer son épée. Il était plus pâle qu'un cadavre.

— Voilà de ces scènes, monsieur le baron! dit le vieux Barbanchois; nous en sommes là!

— Que voulez-vous, monsieur le baron, répliqua la Hunaudaye, c'est la nouvelle mode!

Ils prirent tous deux un air de lugubre résignation.

Cependant l'homme au sabre n'était pas un manchot. Il savait se servir de son arme. Un moulinet rapide, exécuté selon l'art, fit reculer les joueurs. Un fendant sec et bien appliqué brisa en deux l'épée que Peyrolles était parvenu à dégainer.

— Si tu bouges, dit l'homme au sabre, je ne réponds pas de toi; si tu ne bouges pas, je ne te couperai que les deux oreilles.

Peyrolles poussait des cris étouffés. Il proposait de rendre l'argent. Que faut-il de temps à la foule pour s'amasser? Une cohue compacte se pressait déjà aux alentours. L'homme au sabre, prenant son arme à moitié comme un rasoir, s'apprêtait à commencer froidement l'opération chirurgicale qu'il avait annoncée, lorsqu'un grand tumulte se fit à l'entrée de la tente indienne.

Le général prince Kourakine, ambassadeur de Russie près la cour de France, se précipita sous la tente impétueusement; il avait le visage inondé de sueur, ses cheveux et ses habits étaient en désordre. Derrière lui accou-

rait le maréchal de Tessé, suivi des trente gardes du corps chargés de veiller sur la personne du czar.

— Sire! sire! s'écrièrent en même temps le maréchal de Tessé et le prince Kourakine, au nom de Dieu! arrêtez!

Tout le monde se regarda. Qui donc appelait-on sire?

L'homme au sabre se retourna. Tessé se jeta entre lui et sa victime, mais il ne le toucha point et mit chapeau bas. On comprit que ce grand gaillard en habit de bouracan était l'empereur Pierre de Russie.

Celui-ci fronça le sourcil légèrement.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il à Tessé. Je fais justice.

Kourakine lui glissa quelques mots à l'oreille. Il lâcha aussitôt Peyrolles et se prit à sourire en rougissant un peu.

— Tu as raison, dit-il, je ne suis pas ici chez moi... C'est un oubli.

Il salua de la main la foule stupéfaite, avec une grâce altière qui, ma foi! lui allait fort bien, et sortit de la tente, entouré des gardes du corps. Ceux-ci étaient habitués à ses escapades. Ils passaient leur vie à courir sur ses traces. Peyrolles rétablit le désordre de sa toilette et mit froidement dans sa poche l'énorme somme que le czar n'avait point daigné reprendre.

— Insulte de grand prince ne compte pas! dit-il en jetant à la ronde un regard à la fois cauteleux et impudent; je pense que personne ici n'a le moindre doute sur ma loyauté.

Chacun s'éloigna de lui, tandis que Chaverny répliquait :

— Des doutes, assurément non, monsieur de Peyrolles... nous sommes fixés parfaitement.

— A la bonne heure! dit entre haut et bas le factotum; je ne suis pas homme à supporter un outrage.

Tous ceux qui ne s'intéressaient point au jeu s'étaient éloignés à la suite du czar. Ils furent désappointés. Le czar sortit du palais, sauta dans le premier carrosse venu, et s'en alla décoiffer ses trois bouteilles avant de se coucher.

Navailles prit les cartes des mains de Peyrolles, qu'il poussa doucement hors du cercle, et commença une banque.

Oriol tira Chaverny à part.

— Je voudrais te demander un conseil, dit le gros petit traitant d'un ton de mystère.

— Demande, fit Chaverny.

— Maintenant que je suis gentilhomme, je ne voudrais pas agir en pied-plat. Voici mon cas : Tout à l'heure, j'ai fait cent louis contre Taranne... je crois qu'il n'a pas entendu...

— Tu as gagné?

— Non, j'ai perdu...

— Tu as payé?

— Non, puisque Taranne ne demande rien...

Chaverny prit une pose de docteur.

— Si tu avais gagné, interrogea-t-il, aurais-tu réclamé les cent louis ?

— Naturellement, répondit Oriol, puisque j'aurais été sûr d'avoir parié.

— Le fait d'avoir perdu diminue-t-il cette certitude?

— Non... mais, si Taranne n'a pas entendu, il ne m'aurait pas payé...

Ce disant, il jouait avec son portefeuille. Chaverny mit la main dessus.

— Ça me paraissait plus simple au premier abord, fit-il avec gravité ; le cas est complexe...

— Il reste cinquante louis ! cria Navailles.

— Je tiens ! dit Chaverny.

— Comment ! comment ! protesta Oriol en le voyant ouvrir son portefeuille.

Il voulut ressaisir son bien, mais Chaverny le repoussa avec un geste plein d'autorité.

La somme en litige doit être déposée en mains tierces, décida-t-il; je la prends... et, partageant le différend par moitié, je me déclare redevable de cinquante louis à toi et de cinquante louis à Taranne... et je défie la mémoire du roi Salomon !

Il jeta le portefeuille à Oriol décontenancé.

— Je tiens ! je tiens ! répéta-t-il en retournant à la table de jeu.

— Tu tiens mon argent ! grommela Oriol ; décidément, on serait mieux au coin d'un bois.

— Messieurs, messieurs, dit Nocé, qui arrivait du dehors, laissez-là vos cartes, vous jouez sur un volcan. M. de Machault vient de découvrir trois douzaines de conspirations, dont la moindre fait honte à Catilina... Le régent, effrayé, s'est enfermé avec le petit homme noir pour savoir sa bonne aventure.

— Bah ! fit-on, le petit homme noir est sorcier ?

— Des pieds à la tête, répondit Nocé. Il a prédit au régent que M. Law se noierait dans le Mississipi, et que madame la duchesse de Berri épouserait ce faquin de Riom en secondes noces.

— La paix ! la paix ! dirent les moins fous.

Les autres éclatèrent de rire.

— On ne parle que de cela, reprit Nocé ; le petit homme noir a prédit aussi que Dubois aurait le chapeau de cardinal.

— Par exemple ! fit Peyrolles.

— Et que M. de Peyrolles, ajouta Nocé, deviendrait honnête homme avant de mourir.

Il y eut une explosion de gaieté; puis tout le monde déserta la table, et vint à l'entrée de la tente, parce que

Nocé, regardant par hasard du côté du perron, s'était écrié :

— Tenez ! tenez ! le voilà ! Non pas le régent, mais le petit homme noir.

Chacun put le voir en effet, avec sa bosse et ses jambes bizarrement tordues descendre à pas lents le perron du pavillon. Un sergent de gardes françaises l'arrêta au bas des marches. Le petit homme noir montra sa carte, sourit, salua et passa.

IV

SOUVENIRS DES TROIS PHILIPPE

Le petit homme noir avait un binocle à la main; il lorgnait les décorations de la fête en véritable amateur. Il saluait les dames avec beaucoup de politesse, et semblait rire dans sa barbe comme un bossu qu'il était. Il portait un masque de velours noir. A mesure qu'il avançait, nos joueurs le regardaient avec plus d'attention; mais celui qui le regardait le mieux était sans contredit M. de Peyrolles.

— Quelle diable de créature est-ce là? s'écria enfin Chaverny. Eh mais!... on dirait...

— Eh oui! fit Navailles.

— Quoi donc? demanda le gros Oriol, qui était myope.

— L'homme de tantôt, répondit Chaverny.

— L'homme aux dix mille écus....?

— L'homme à la niche....?

— Ésope II, dit Jonas.

— Pas possible! fit Oriol; un pareil être dans le cabinet du régent!

Peyrolles pensait :

— Qu'a-t-il pu dire à Son Altesse royale? Je n'ai jamais eu bonne idée de ce drôle.

Le petit homme noir avançait toujours. Il ne paraissait point faire attention au groupe rassemblé devant l'entrée de la tente indienne. Il lorgnait, il souriait, il saluait. Impossible de voir un petit homme noir d'humeur meilleure et plus poli.

Déjà il était assez près pour qu'on pût l'entendre grommeler entre ses dents :

— Charmant !... charmant !... tout cela est charmant !... Il n'y a que Son Altesse royale pour faire ainsi les choses... Ah ! je suis bien content d'avoir vu tout cela !... bien content !... bien content !

A l'intérieur de la tente des voix s'élevèrent. Une autre compagnie avait pris place autour de la table abandonnée par nos joueurs. Ceux-ci étaient presque tous des gens d'âge respectable et haut titrés. L'un d'eux dit :

— Ce qui est arrivé, je l'ignore ; mais je viens de voir Bonnivet qui faisait doubler les postes par ordre exprès du régent.

— Il y a, reprit un autre, deux compagnies de gardes françaises dans la cour aux Ris.

— Et le régent n'est pas abordable.

— Machault est aux cent coups.

— M. de Gonzague lui-même n'a pu obtenir un traître mot !

Nos joueurs se prirent à écouter ; mais les nouveaux venus baissèrent aussitôt la voix.

— Il va se passer ici quelque chose, dit Chaverny, j'en ai le pressentiment.

— Demandez au sorcier ! fit Nocé en riant.

Le petit homme noir le salua d'un air tout aimable.

— Positivement, dit-il, quelque chose... mais quoi ?...

Il essuya son binocle avec soin.

— Positivement, positivement, reprit-il ; quelque chose... quelque chose de fort inattendu... Hé, hé, hé! s'interrompit-il en donnant à sa voix stridente et grêle un accent tout particulier de mystère ; je sors d'un endroit chaud... très-chaud... le froid me saisit... Permettez-moi d'entrer là dedans, messieurs, je vous serai obligé...

Il eut un petit frisson... Nos joueurs s'écartèrent, tous les yeux étaient fixés sur le bossu. Le bossu se glissa sous la tente avec force saluts. Quand il aperçut le groupe de grands seigneurs assis maintenant autour de la table, il secoua la tête d'un air content et dit :

— Oui, oui, il y a quelque chose... Le régent est soucieux, la garde est doublée ; mais personne ne sait ce qu'il y a. M. le duc de Tresmes ne le sait pas, lui qui est gouverneur de Paris ; M. de Machault ne le sait pas, lui qui est lieutenant de police. Le savez-vous, monsieur de Rohan-Chabot ? le savez-vous, monsieur de La Ferté-Senneterre ? Et vous, messieurs, s'interrompit-il en se retournant vers nos joueurs qui reculèrent instinctivement, le savez-vous ?

Nul ne répondit. MM. de Rohan-Cabot et de La Ferté-Senneterre ôtèrent leurs masques. On en usait ainsi quand on voulait forcer poliment un inconnu à montrer son visage. Le bossu, en riant et saluant, leur dit :

— Messieurs, cela ne servirait à rien... vous ne m'avez jamais vu...

— Monsieur le baron, demanda Barbanchois à son voisin fidèle, connaissez-vous cet original ?

— Non, monsieur le baron, repartit la Hunaudaye ; c'est un singulier olibrius.

— Je vous le donnerais bien en mille, reprit le bossu, pour deviner ce qu'il y a... Ce serait du temps perdu... Il ne s'agit point de choses qui occupent journellement vos entretiens publics et vos secrètes pensées... il ne s'agit point

de choses qui font l'objet de vos prudentes appréhensions, mes dignes seigneurs.

Ce disant, il regardait Rohan, La Ferté, les vieux seigneurs assis à la table.

— Il ne s'agit point, poursuivit-il en regardant Chaverny, Oriol et les autres à leur tour, de ce qui enflamme vos ambitions plus ou moins légitimes, à vous dont la fortune est encore à faire... Il ne s'agit ni des menées de l'Espagne, ni des troubles de France, ni des méchantes humeurs du parlement, ni des petites éclipses de soleil que M. Law appelle son système... non, non!... et cependant le régent est soucieux... et cependant on a doublé la garde!

— Et de quoi s'agit-il, beau masque? demanda M. de Rohan-Chabot avec un mouvement d'impatience.

Le bossu demeura un instant pensif. Sa tête s'inclina sur sa poitrine, puis, se redressant tout à coup et laissant échapper un éclat de rire sec.

— Croyez-vous aux revenants? demanda-t-il.

Le fantastique ordinairement n'existe point hors d'un certain milieu. Les soirs d'hiver, dans une grande salle de château dont les fenêtres pleurent à la bise, autour d'une haute cheminée de chêne noir sculpté, là-bas, dans les solitudes du Morvan ou dans les forêts de Bretagne, on fait peur aux gens aisément avec la moindre légende, avec la moindre histoire. Les sombres boiseries dévorent la lumière de la lampe, qui met de vagues reflets aux dorures rougies des portraits de famille. Le manoir a ses traditions lugubres et mystérieuses. On sait dans quel corridor le vieux comte revient traîner ses chaînes, dans quelle chambre il s'introduit, quand l'horloge tinte le douzième coup, pour s'asseoir devant l'âtre sans feu et grelotter la fièvre des trépassés... Mais ici, au Palais-Royal, sous la tente indienne, au milieu de la fête des écus, parmi les éclats de rire douteurs et les sceptiques causeries,

à deux pas de la table de jeu déloyale, il n'y avait point place pour ces vagues terreurs qui prennent parfois les braves de l'épée et même les esprits forts, ces spadassins de la pensée. Pourtant, il y eut un froid dans les veines quand le bossu prononça ce mot « revenant ». Il riait en disant cela, le petit homme noir; mais sa gaieté donnait le frisson. Il y eut un froid, malgré le flot ruisselant des lumières, malgré le bruit joyeux du jardin, malgré la molle harmonie que l'orchestre envoyait de loin.

— Hé! hé! fit le bossu, qui croit aux revenants?... Personne, à midi, dans la rue... tout le monde, à minuit, au fond de l'alcôve solitaire, quand la veilleuse s'est éteinte par hasard. Il y a une fleur qui s'ouvre au regard des étoiles... la conscience est une belle-de-nuit... Rassurez-vous, messieurs, je ne suis pas un revenant.

— Vous plaît-il de vous expliquer, oui ou non, beau masque? prononça M. de Rohan-Chabot qui se leva.

Le cercle s'était fait autour du petit homme noir. Peyrolles se cachait au second rang, mais il écoutait de toutes ses oreilles.

— Monsieur le duc, répondit le bossu, nous ne sommes pas plus beaux l'un que l'autre : trêve de compliments... Hé! hé! ceci, voyez-vous, est une affaire de l'autre monde. Un mort qui soulève la pierre de sa tombe après vingt années, monsieur le duc.

Il s'interrompit pour grommeler en ricanant :

— Est-ce qu'on se souvient ici, à la cour, des gens morts depuis vingt années?

— Mais que veut-il dire? s'écria Chaverny.

— Je ne vous parle pas, monsieur le marquis, répliqua le petit homme; ce fut l'année de votre naissance, vous êtes trop jeune; je parle à ceux qui ont des cheveux gris.

Et changeant tout à coup de ton, il ajouta :

— C'était un galant seigneur... c'était un noble prince...

jeune, brave, opulent, heureux, bien aimé... visage d'archange, taille de héros... Il avait tout... tout ce que Dieu donne à ses favoris en ce monde...

— Où les plus belles choses, interrompit Chaverny, ont le pire destin.

Le petit homme lui toucha du doigt l'épaule, et lui dit doucement :

— Souvenez-vous, monsieur le marquis, que les paroles mentent parfois, et qu'il y a des fêtes sans lendemain...

Chaverny devint pâle. Le bossu l'écarta de la main, et vint tout auprès de la table.

— Je parle à ceux qui ont des cheveux gris, répéta le bossu. A vous, monsieur de la Hunaudaye, qui seriez couché maintenant en Flandre sous six pieds de terre, s'il n'eût fendu le crâne du miquelet qui vous tenait sous son genou.

Le vieux baron resta bouche béante, et si profondément ému, que la parole lui manqua

— A vous, monsieur de Marillac, dont la fille prit le voile pour l'amour de lui... à vous, monsieur le duc de Rohan-Chabot, qui fîtes créneler, à cause de lui, le logis de mademoiselle Feron, votre maîtresse... à vous, monsieur le duc de la Ferté, qui perdîtes un soir contre lui votre château de Senneterre... à vous, monsieur de La Vauguyon, dont l'épaule ne peut avoir oublié ce bon coup d'épée...

— Nevers ! s'écrièrent vingt voix à la fois ; Philippe de Nevers !

Le bossu se découvrit et prononça lentement :

— Philippe de Lorraine, duc de Nevers, assassiné sous les murs du château de Caylus-Tarrides, le 24 novembre 1697 !

— Assassiné lâchement et par derrière, à ce qu'on dit, murmura M. de La Vauguyon.

— Dans un guet-apens, ajouta La Ferté.

— On accusa, si je ne me trompe, dit M. de Rohan-Chabot, M. le marquis de Caylus-Tarrides, père de madame la princesse de Gonzague.

Parmi les jeunes gens :

— Mon père m'a parlé de cela plus d'une fois, dit Navailles.

— Mon père était l'ami du feu duc de Nevers, fit Chaverny.

Peyrolles écoutait et se faisait petit.

Le bossu reprit d'une voix basse et profonde :

— Assassiné lâchement... par derrière... dans un guet-apens... tout cela est vrai... mais le coupable n'avait pas nom Caylus-Tarrides.

— Comment s'appelait-il donc? demanda-t-on de toutes parts.

La fantaisie du petit homme noir n'était point de répondre. Il poursuivit, d'un ton railleur et léger sous lequel perçait l'amertume :

— Cela fit du bruit, messieurs. . ah! peste! cela fit grand bruit... On ne parla que de cela pendant toute une semaine... La semaine d'après, on en parla un peu moins... Au bout du mois, ceux qui prononçaient encore le nom de Nevers avaient l'air de revenir de Pontoise...

— Son Altesse royale, interrompit ici M. de Rohan, fit l'impossible...

— Oui, oui, je sais... Son Altesse royale était un des trois Philippe... Son Altesse royale voulut venger son meilleur ami... Mais le moyen? Ce château de Caylus est au bout du monde... La nuit du 24 novembre garda son secret. Il va sans dire que M. le prince de Gonzague... N'y a-t-il point ici, s'interrompit le petit homme noir, un digne serviteur de M. de Gonzague qui a nom M. de Peyrolles?

Oriol et Nocé se rangèrent pour découvrir le factotum un peu décontenancé.

— J'allais ajouter, reprit le bossu : il va sans dire que M. le prince de Gonzague, qui était également un des trois Philippe, dut remuer ciel et terre pour venger son ami... Mais tout fut inutile. Nul indice... nulle preuve !... Bon gré, malgré, il fallut s'en remettre au temps, c'est-à-dire à Dieu, du soin de trouver le coupable.

Peyrolles n'avait plus qu'une pensée : s'esquiver pour aller prévenir Gonzague. Il restait pour savoir jusqu'où le bossu pousserait l'audace dans sa trahison. Peyrolles, en voyant revenir sur l'eau le souvenir du 24 novembre, éprouvait un peu la sensation d'un homme qu'on étrangle. Le bossu avait raison : la cour n'a point de mémoire; les morts de vingt années sont vingt fois oubliés. Mais il y avait ici une circonstance tout exceptionnelle : le mort faisait partie d'une sorte de trinité dont deux membres étaient vivants et tout-puissants : Philippe d'Orléans et Philippe de Gonzague. Le fait certain, c'est que vous eussiez dit, à voir l'intérêt éveillé sur toutes les physionomies, qu'il était question d'un meurtre commis hier. Si l'intention du bossu avait été de ressusciter l'émotion de ce drame mystérieux et lointain, il avait succès complet.

— Eh ! eh ! fit-il en jetant à la ronde un coup d'œil rapide et perçant; eh ! eh !... s'en remettre au ciel, c'est le pis-aller... Je sais cependant des gens sages qui ne dédaignent point cette suprême ressource... Eh ! eh !... franchement, messieurs, on pourrait choisir plus mal... le ciel a des yeux encore meilleurs que ceux de la police... le ciel est patient... il a le temps... Il tarde parfois... des jours se passent, des mois, des années... mais quand l'heure est venue...

Il s'arrêta. Sa voix vibrait sourdement. L'impression produite par lui était si vive et si forte, que chacun la subissait, comme si la menace implicite, voilée sous sa parole aiguë, eût été dirigée contre tout le monde à la fois. Il n'y avait là qu'un coupable, un subalterne, un instrument :

Peyrolles. Tous les autres frémissaient. L'armée des affidés de Gonzague, entièrement composée de gens trop jeunes pour pouvoir même être soupçonnés, s'agitait sous le poids de je ne sais quelle oppression pénible. Sentaient-ils déjà que chaque jour écoulé rivait de plus près la chaîne mystérieuse qui les attachait au maître? Devinaient-ils que l'épée de Damoclès allait pendre, soutenue par un fil, sur la tête de Gonzague lui-même? On ne sait. Ces instincts ne se raisonnent point. Ils avaient peur.

— Quand l'heure est venue, reprit le bossu, et toujours elle vient, que ce soit tôt ou tard... un homme... un messager du tombeau... un fantôme sort de terre, parce que Dieu le veut. Cet homme accomplit, malgré lui parfois, la mission fatale... S'il est fort, il frappe... s'il est faible, si son bras est comme le mien et ne peut pas porter le poids du glaive, il se glisse, il rampe, il va... jusqu'à ce qu'il arrive à mettre son humble bouche au niveau de l'oreille des puissants... et, tout bas ou tout haut, à l'heure dite, le vengeur étonné entend tomber des nuages le nom révélé du meurtrier...

Il y eut un grand et solennel silence.

— Quel nom? demanda M. de Rohan-Chabot.

— Le connaissons-nous? firent Chaverny et Navailles.

Le bossu semblait subir l'excitation de sa propre parole. Ce fut d'une voix saccadée qu'il poursuivit :

— Si vous le connaissez... qu'importe! qu'êtes-vous?... que pouvez-vous?... Le nom de l'assassin vous épouvanterait comme un coup de tonnerre... Mais là-haut, sur la première marche du trône, un homme est assis... Tout à l'heure, la voix est tombée des nuages... « Altesse! l'assassin est là!... » et le vengeur a tressailli... « Altesse! dans cette foule dorée est l'assassin!... » et le vengeur a ouvert les yeux, regardant la foule qui passait sous ses fenêtres... « Altesse! hier à votre table, à votre table demain, l'assassin s'asseyait, l'assassin s'asseoira!... » et le

vengeur repassait dans sa mémoire la liste de ses convives... « Altesse! chaque jour, le matin et le soir, l'assassin vous tend sa main sanglante!... » et le vengeur s'est levé en disant : « Par le Dieu vivant! justice sera faite! »

On vit une chose étrange : tous ceux qui étaient là, les plus grands et les plus nobles, se jetèrent des regards de défiance.

— Voilà pourquoi, messieurs, ajouta le bossu d'un ton leste et tranchant, le régent de France est soucieux ce soir... et voilà pourquoi la garde du palais est doublée.

Il salua et fit mine de sortir.

— Ce nom! s'écria Chaverny.

— Ce fameux nom! appuya Oriol.

— Ne voyez-vous pas, voulut dire Peyrolles, que l'impudent bouffon s'est moqué de vous?

Le bossu s'était arrêté au seuil de la tente. Il mit le binocle à l'œil et regarda son auditoire. Puis il revint sur ses pas, en riant de son petit rire sec comme un cri de crécelle :

— La! la! fit-il, voilà que vous n'osez plus vous approcher les uns des autres; chacun croit que son voisin est le meurtrier. Touchant effet de la mutuelle estime! Messieurs, les temps sont bien changés, la mode n'y est plus. De nos jours, on ne se tue plus guère avec ces armes brutales de l'ancien régime : le pistolet ou l'épée. Nos âmes sont dans nos portefeuilles; pour tuer un homme, il suffit de vider sa poche. Eh! eh! eh! Dieu merci! les assassins sont rares à la cour du régent!... Ne vous écartez pas ainsi les uns des autres, l'assassin n'est pas là. Eh! eh! eh! s'interrompit-il tournant le dos aux vieux seigneurs pour s'adresser seulement à la bande de Gonzague, vous voici maintenant avec des mines d'une aune!... Avez-vous donc des remords? Voulez-vous que je vous égaye un peu?... Tenez! voici M. de Peyrolles qui se

sauve; il perd beaucoup... Savez-vous où se rend M. de Peyrolles ?

Celui-ci disparaissait déjà derrière les massifs de fleurs, dans la direction du palais.

Chaverny toucha le bras du bossu.

— Le régent sait-il le nom ? demanda-t-il.

— Eh! monsieur le marquis, répliqua le petit homme noir, nous n'en sommes plus là... nous rions! Mon fantôme est de bonne humeur; il a bien vu que le tragique n'est point ici de mode; il passe à la comédie... Et comme il sait tout, ce diable de fantôme, les choses du présent comme celles du passé... il est venu dans la fête... eh! eh! eh! ici, vous comprenez bien, et il attend Son Altesse royale pour lui montrer au doigt...

Son doigt tendu piquait dans le vide.

— Au doigt, vous entendez! les mains habiles après les mains sanglantes... La petite pièce suit toujours la grande; il faut se délasser en riant du poison ou du poignard. Au doigt, messieurs, au doigt, les adroits gentilshommes qui font sauter la coupe à cette vaste table de lansquenet où M. Law a l'honneur de tenir la banque!

Il se découvrit dévotement au nom de Law, et poursuivit :

— Au doigt, les pipeurs de dés, les chevaliers de l'agio, les danseurs de la rue Quincampoix, au doigt!... M. le régent est bon prince, et le préjugé ne l'étouffe point. Mais il ne sait pas tout, et s'il savait tout, il aurait grande honte...

Un mouvement s'éleva parmi les joueurs.

M. de Rohan dit :

— Ceci est la vérité.

— Bravo! applaudirent le baron de la Hunaudaye et le baron de Barbanchois.

— N'est-ce pas, messieurs? reprit le bossu; la vérité, cela se dit toujours en riant... Ces jeunes gens ont bonne

envie de me jeter dehors, mais ils se retiennent par respect pour votre âge. Je m'en rapporte à MM. de Chaverny, Oriol, Taranne et autres... belle jeunesse où la noblesse un peu déchue se mêle à la roture mal savonnée, comme les fils de diverses couleurs dans le tricot... poivre et sel!... Pour Dieu ! ne vous fâchez pas, mes illustres maîtres, nous sommes au bal masqué, et je ne suis qu'un pauvre bossu... Demain vous me jetterez un écu pour acheter mon dos transformé en pupitre... Vous haussez les épaules? A la bonne heure! je ne mérite, en conscience, que votre dédain...

Chaverny prit le bras de Navailles.

— Que faire à ce drôle?... grommela-t-il; allons-nous-en!

Les vieux seigneurs riaient de bon cœur. Nos joueurs s'éloignèrent l'un après l'autre.

— Et, après avoir montré au doigt, reprit le bossu qui se tourna vers Rohan-Chabot et ses vénérables compagnons, les fabricants de fausses nouvelles, les réaliseurs, les escamoteurs de la hausse, les jongleurs de la baisse... toute l'armée des saltimbanques qui bivaque à l'hôtel de Gonzague, je montrerai encore à M. le régent... au doigt, messieurs, au doigt, les ambitions déçues, les rancunes envenimées... Au doigt... ceux dont l'égoïsme ou l'orgueil ne peut s'habituer au silence, les cabaleurs inquiets, les écervelés en cheveux blancs qui voudraient ressusciter la Fronde, les suivants de madame du Maine, les habitués de l'hôtel de Cellamare! Au doigt... les conspirateurs ridicules ou odieux qui vont entraîner la France dans je ne sais quelle guerre extravagante, pour reconquérir des places perdues ou des honneurs regrettés... les calomniateurs de ce qui est, les polichinelles qui s'intitulent eux-mêmes les débris du grand siècle, les Gérontes!

Le bossu n'avait plus d'auditeurs. Les deux derniers,

Barbanchois et la Hunaudaye, s'éloignaient clopin-clopant, savoir : le baron de la Hunaudaye goutteux de la jambe droite, le baron de Barbanchois podagre de la jambe gauche. Le petit homme noir eut un rire silencieux.

— Au doigt! au doigt!... murmura-t-il sourdement.

Puis il tira de sa poche un parchemin scellé aux armes de la couronne, et s'assit pour le lire à la table de jeu restée vide. Le parchemin commençait par ces mots : « Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, etc... » Au bas était la signature de Louis, duc d'Orléans, régent, avec les contre-seings du secrétaire d'État Leblanc et de M. de Machault, lieutenant de police.

— Voilà qui est parfait ! dit le petit homme après l'avoir parcouru; pour la première fois depuis vingt ans nous pouvons lever la tête, regarder les gens en face, et jeter notre nom à la tête de ceux qui nous poursuivent... Je promets bien que nous en userons!

V

LES DOMINOS ROSES

Entre le protocole et les signatures, le parchemin scellé aux armes de France contenait un sauf-conduit fort en règle, accordé par le gouvernement au chevalier Henri de Lagardère, ancien chevau-léger du feu roi. Cet acte, conçu dans la forme la plus large adoptée récemment pour les agents diplomatiques non publiquement accrédités, donnait au chevalier de Lagardère licence d'aller et de venir partout dans le royaume sous la garantie de l'autorité, et de quitter le territoire français en toute sécurité, tôt ou tard, et quoi qu'il advînt.

— Quoi qu'il advienne! répéta plusieurs fois le bossu M. le régent peut avoir des travers, mais il est honnête homme et tient à sa parole. Quoi qu'il advienne!... Avec ceci, Lagardère a carte blanche. Nous allons lui faire faire son entrée, et Dieu veuille qu'il manœuvre comme il faut!

Il consulta sa montre et se leva.

La tente indienne avait deux entrées. A quelques pas de la seconde issue se trouvait un petit sentier qui con-

duisait, à travers les massifs, à la loge rustique de maître Le Bréant, concierge et gardien du jardin. On avait profité de la loge comme de tout le reste pour les décors. La façade, enjolivée, recevait la lumière d'un réflecteur placé dans le feuillage d'un grand tilleul et terminant de ce côté le paysage. D'ordinaire, le soir, c'était un endroit isolé, très-couvert et très-sombre, spécialement surveillé par MM. les gardes françaises.

Comme le bossu sortait de la tente, il vit en avant du massif l'armée entière de Gonzague, qui s'était reformée là après sa déroute. On causait de lui précisément. Oriol, Taranne, Nocé, Navailles et autres riaient du mieux qu'ils pouvaient, mais Chaverny était pensif.

Le bossu n'avait pas de temps à perdre apparemment, car il alla droit à eux. Il mit le binocle à l'œil, et fit mine d'admirer le décor comme au moment de son entrée.

— Il n'y a que M. le régent pour faire ainsi les choses! grommela-t-il. Charmant! charmant!

Nos joueurs s'écartèrent pour le laisser passer. Il fit mine de les reconnaître tout à coup.

— Ah! ah! s'écria-t-il, les autres sont partis aussi. Au doigt! eh! eh! eh! au doigt! la liberté du bal masqué. Messieurs, je suis bien votre serviteur!

Personne n'était resté sur sa route, excepté Chaverny. Le bossu lui ôta son chapeau et voulut suivre son chemin. Chaverny l'arrêta. Cela fit rire le bataillon sacré de Gonzague.

— Chaverny veut sa bonne aventure, dit Oriol.

— Chaverny a trouvé son maître, ajouta Navailles.

— Un plus caustique et un plus bavard que lui.

Chaverny disait au petit homme noir:

— Un mot, s'il vous plaît, monsieur?

— Tous les mots que vous voudrez, marquis.

— Ces paroles que vous avez prononcées: « Il y a des

fêtes qui n'ont point de lendemain, » s'appliquent-elles à moi personnellement?

— Personnellement à vous.

— Veuillez me les traduire, monsieur.

— Marquis, je n'ai pas le temps.

— Si je vous y contraignais...

— Marquis, je vous en défie!... M. de Chaverny tuant en combat singulier Ésope II dit Jonas, locataire de la niche du chien de M. de Gonzague, ce serait mettre le comble à votre renommée!

Chaverny fit néanmoins un mouvement pour lui barrer le passage. Il avança la main pour cela. Le bossu la lui prit et la serra entre les siennes.

— Marquis, prononça-t-il à voix basse, vous valez mieux que vos actes. Dans mes courses en ce beau pays d'Espagne, où tous les deux nous avons voyagé, je vis une fois un fait assez bizarre... un noble genet de guerre conquis par des marchands juifs et parqué parmi les mulets de charge... c'était à Oviédo. Quand je repassai par là, le genet était mort à la peine... Marquis, vous n'êtes point à votre place : vous mourrez jeune, parce que vous aurez trop de peine à devenir un coquin!

Il salua et passa. On ne le vit bientôt plus derrière les arbustes. Chaverny était resté immobile, la tête penchée sur sa poitrine.

— Enfin le voilà parti! s'écria Oriol.

— C'est le diable en personne que ce petit homme! fit Navailles.

— Voyez donc comme ce pauvre Chaverny est soucieux!

— Mais quel jeu joue donc ce bossu d'enfer?

— Chaverny, que t'a-t-il dit?

— Chaverny, conte-nous cela!

Ils l'entouraient. Chaverny les regarda d'un air absorbé; et, sans savoir s'il parlait, il murmura :

— Il y a des fêtes qui n'ont point de lendemain !

La musique se taisait dans les salons. C'était entre deux menuets. La foule n'en était que plus compacte dans le jardin, où nombre d'intrigues mignonnes se nouaient.

M. de Gonzague, las de faire antichambre, s'était rendu dans les salons. Sa bonne grâce et l'éclat de sa parole lui donnaient grande faveur auprès des dames, qui disaient volontiers que Philippe de Gonzague, pauvre et de menue noblesse, eût encore fait un cavalier accompli. Vous jugez que son titre de prince, dont la légitimité était à peine contestée par quelques voix timides, et ses millions, que nul ne pouvait mettre en doute, ne gâtaient point l'affaire.

Bien qu'il vécût dans l'intimité du régent, il n'affectait point ces manières débraillées qui étaient alors si fort à la mode. Sa parole était courtoise et réservée, ses façons dignes. Le diable cependant n'y perdait rien.

Madame la duchesse d'Orléans le tenait en haute estime, et ce bon abbé de Fleury, précepteur du jeune roi, devant qui personne ne trouvait grâce, n'était pas éloigné de le regarder comme un saint.

Ce qui s'était passé aujourd'hui même à l'hôtel de Gonzague avait été raconté amplement et diversement par les gazetiers de la cour. Ces dames trouvaient en général que la conduite de Gonzague à l'égard de sa femme dépassait les bornes de l'héroïsme. C'était un apôtre que cet homme, et un martyr ! Vingt années de souffrance patiente ! vingt années de douceur inépuisable en face d'un infatigable dédain ! L'histoire ancienne a consigné des faits bien moins beaux que celui-là.

Les princesses savaient déjà le magnifique mouvement d'éloquence que M. de Gonzague avait eu devant le conseil de famille. La mère du régent, qui était bonhomme, lui donna franchement sa grosse main bavaroise ; la du-

chesse d'Orléans le fit complimenter; la belle petite abbesse de Chelles lui promit ses prières, et la duchesse de Berri lui dit qu'il était un niais sublime.

Quant à cette pauvre princesse de Gonzague, on aurait voulu la lapider pour avoir fait le malheur d'un si digne homme. C'est en Italie, vous le savez bien, que Molière trouva cet admirable nom de Tartufe!

Gonzague, au milieu de sa gloire, aperçut tout à coup dans l'embrasure d'une porte la figure longue de son Peyrolles. D'ordinaire, la physionomie de ce fidèle serviteur ne suait point une gaieté folle, mais aujourd'hui c'était comme un vivant signal de détresse. Il était blême, il avait l'air effaré; il essuyait avec son mouchoir la sueur de ses tempes. Gonzague l'appela. Peyrolles traversa le salon gauchement, et vint à l'ordre. Il prononça quelques mots à l'oreille de son maître. Celui-ci se leva vivement, et, avec une présence d'esprit qui n'appartient qu'à ces superbes coquins d'outre-monts :

— Madame la princesse de Gonzague, dit-il, vient d'entrer dans le bal?... Je vais courir à sa rencontre.

Peyrolles lui-même fut étonné.

— Où la trouverai-je? lui demanda Gonzague.

Peyrolles n'en savait rien assurément. Il s'inclina, et prit les devants.

— Il y a des hommes qui sont aussi par trop bons! dit la mère du régent avec un juron joli qu'elle avait apporté de Bavière.

Les princesses regardaient d'un œil attendri la retraite précipitée de Gonzague! Le pauvre homme!

— Que me veux-tu? demanda-t-il à Peyrolles dès qu'ils furent seuls.

— Le bossu est ici dans le bal, répondit le factotum.

— Parbleu! je le sais bien, puisque c'est moi qui lui ai donné sa carte.

— Vous n'avez pas eu de renseignements sur ce bossu

— Où veux-tu que j'en aie pris ?

— Je me défie de lui.

— Défie-toi si tu veux... Est-ce tout ?

— Il a entretenu le régent, ce soir, pendant plus d'une demi-heure...

— Le régent ? répéta Gonzague d'un air étonné.

Mais il se remit tout de suite et ajouta :

— C'est que sans doute il avait beaucoup de choses à lui dire.

— Beaucoup de choses, en effet, riposta Peyrolles, et je vous en fais juge.

Ici, le factotum raconta la scène qui venait d'avoir lieu sous la tente indienne. Quand il eut fini, Gonzague se prit à rire avec pitié.

— Ces bossus ont tous de l'esprit ! dit-il négligemment, mais un esprit bizarre et difforme comme leurs corps ; ils posent, ils jouent sans cesse d'inutiles comédies. Celui qui brûla le temple d'Éphèse pour faire parler de lui devait avoir une bosse.

— Voilà tout ce que vous en donnez ! s'écria Peyrolles.

— A moins, poursuivit Gonzague qui réfléchissait, à moins que ce bossu ne veuille se faire acheter très-cher.

— Il nous trahit, monseigneur ! dit Peyrolles avec énergie.

Gonzague le regarda en souriant et par-dessus l'épaule.

— Mon pauvre garçon, murmura-t-il, nous aurons grand'peine à faire quelque chose de toi. Tu n'as pas encore deviné que ce bossu fait du zèle dans nos intérêts ?

— Non... j'avoue, monseigneur, que je n'ai pas deviné cela.

— Je n'aime pas le zèle, poursuivit Gonzague ; le bossu

sera tancé vertement. Mais il n'en est pas moins sûr et certain qu'il nous donne une excellente idée.

— Si monseigneur daignait m'expliquer...

Ils étaient sous la charmille qui occupait l'emplacement actuel de la rue Montpensier. Gonzague prit familièrement le bras de son factotum.

— Avant tout, répliqua-t-il, dis-moi ce qui s'est passé rue du Chantre.

— Vos ordres ont été ponctuellement exécutés, répondit Peyrolles; je ne suis entré au palais qu'après avoir vu de mes yeux la litière qui se dirigeait vers Saint-Magloire.

— Et dona Cruz?... mademoiselle de Nevers?...

— Dona Cruz doit être ici.

— Tu la chercheras... Ces dames l'attendent... j'ai tout préparé... elle va avoir un prodigieux succès... Maintenant, revenons au bossu... Qu'a-t-il dit au régent?

— Voilà ce que nous ne savons pas.

— Moi, je le sais... ou du moins je le devine... Il a dit au régent : « L'assassin de Nevers existe... »

— Chut! fit involontairement M. de Peyrolles qui tressaillit violemment de la tête aux pieds.

— Il a bien fait, poursuivit Gonzague sans s'émouvoir. L'assassin de Nevers existe. Quel intérêt ai-je à le cacher, moi le mari de la veuve de Nevers, moi le juge naturel, moi le légitime vengeur? L'assassin de Nevers existe! Je voudrais que la cour tout entière fût là pour m'entendre.

Peyrolles suait à grosses gouttes.

— Et puisqu'il existe, continua Gonzague, palsambleu! nous le trouverons.

Il s'arrêta pour regarder son factotum en face. Celui-ci tremblait et des tics nerveux agitaient sa face.

— As-tu compris? fit Gonzague.

— Je comprends que c'est jouer avec le feu, monseigneur.

— Voilà l'idée du bossu, reprit le prince en baissant la voix tout à coup; elle est bonne, sur ma parole! Seulement, pourquoi l'a-t-il eue, et de quel droit se mêle-t-il d'être plus avisé que nous?... Nous éclaircirons cela... Ceux qui ont tant d'esprit sont voués à une mort précoce.

Peyrolles releva la tête vivement. On cessait enfin de lui parler hébreu.

— Est-ce pour cette nuit? murmura-t-il.

Gonzague et Peyrolles arrivaient à l'arcade centrale de la charmille par où l'on apercevait la longue échappée des bosquets illuminés et la statue du dieu Mississipi, autour de laquelle le jet d'eau envoyait ses gerbes irisées. Une femme en sévère toilette de cour, recouverte d'un vaste domino noir et masquée, venait à eux par l'autre bout de la charmille. Elle était au bras d'un vieillard à cheveux blancs.

Au moment de passer l'arcade, Gonzague repoussa Peyrolles et le contraignit à s'effacer dans l'ombre.

La femme masquée et le vieillard franchirent l'arcade.

— L'as-tu reconnue? demanda Gonzague.

— Non, répondit le factotum.

— Mon cher président, disait en ce moment la femme masquée, veuillez ne pas m'accompagner plus loin.

— Madame la princesse aura-t-elle encore besoin de mes services cette nuit? demanda le vieillard.

— Dans une heure, vous me retrouverez à cette place.

— C'est le président de Lamoignon! murmura Peyrolles.

Le président salua sa compagne et se perdit dans une allée latérale.

Gonzague dit :

— Madame la princesse m'a tout l'air de n'avoir pas encore trouvé ce qu'elle cherche... Ne la perdons pas de vue.

La femme masquée, qui était en effet madame la princesse de Gonzague, rabattit le capuchon de son domino sur son visage et se dirigea vers le bassin.

La foule entrait en fièvre de nouveau. On annonçait l'arrivée du régent et de ce bon M. Law, la seconde personne du royaume. Le petit roi ne comptait pas encore.

— Monseigneur ne m'a pas fait l'honneur de me répondre, insista cependant Peyrolles. Ce bossu, sera-ce pour cette nuit?

— Ah çà, il te fait donc bien peur, ce bossu?

— Si vous l'aviez entendu comme moi...

— Parler de tombeaux qui s'ouvrent... de fantômes... de justice céleste?... Je connais tout cela... Je veux causer avec ce bossu... Non, ce ne sera pas pour cette nuit... Cette nuit, nous suivons la route qu'il nous a indiquée... Entends-moi bien et tâche de comprendre : Cette nuit, s'il tient la promesse qu'il nous a faite... et il la tiendra, j'en réponds... nous tiendrons, nous, la promesse qu'il a faite au régent en notre nom... Un homme va venir dans cette fête... ce terrible ennemi de toute ma vie... celui qui vous fait tous trembler comme des femmes.

— Lagardère !... murmura Peyrolles.

— A celui-là, sous les lustres allumés, en présence de cette foule vaguement émue déjà et qui attend je ne sais quel grand drame avant la fin de la nuit, à celui-là nous arracherons son masque et nous dirons : Voici l'assassin de Nevers!...

— As-tu vu? demanda Navailles.

— Sur mon honneur! on dirait madame la princesse, répondit Gironne.

— Seule dans cette foule, dit Choisy, sans cavalier ni page!

— Elle cherche quelqu'un.

— Corbleu! la belle fille! s'écria Chaverny tout à coup réveillé de sa mélancolie.

— Où cela? ce domino rose? C'est Vénus en personne, pour le coup!

— C'est mademoiselle de Clermont qui me cherche, de Nocé.

— Le fat! s'écria Chaverny. Ne vois-tu pas que c'est la maréchale de Tessé qui est en quête de moi, tandis que son vaillant époux court après le czar?

— Cinquante louis pour mademoiselle de Clermont!

— Cent pour la maréchale!

— Allons lui demander si elle est la maréchale ou mademoiselle de Clermont.

Les deux fous s'élancèrent à la fois. Ils s'aperçurent seulement alors que la belle inconnue était suivie à distance par deux gaillards à rapière d'une aune et demie, qui s'en allaient le poing sur la hanche et le nez au vent sous leur masque.

— Peste! firent-ils ensemble, ce n'est ni mademoiselle de Clermont ni la maréchale; c'est une aventure.

Ils étaient tous rassemblés non loin du bassin. Une visite faite aux dressoirs chargés de liqueurs et de pâtisseries les avait remis en bonne humeur.

Oriol, le nouveau gentilhomme, brûlait d'envie de faire quelque action d'éclat pour gagner ses éperons.

— Messieurs, dit-il en se haussant sur ses pointes, ne serait-ce point plutôt mademoiselle Nivelle?

On lui faisait cette niche de ne jamais répondre quand il parlait de mademoiselle Nivelle. Depuis six mois, il avait

bien dépensé pour elle cinquante mille écus. Sans les méchantes plaisanteries dont l'amour accable les gros petits financiers, ils seraient aussi trop heureux en ce monde.

La belle inconnue avait l'air fort dépaysée au milieu de cette cohue. Son regard interrogeait tous les groupes. Le masque était impuissant à déguiser son embarras. Les deux grands gaillards allaient côte à côte, à dix ou douze pas derrière elle.

— Marchons droit, frère Passepoil!

— Cocardasse, mon noble ami, marchons droit!

— Capédédiou! il ne s'agissait pas de plaisanter. Ce diable de bossu leur avait parlé au nom de Lagardère. Quelque chose leur disait que l'œil d'un surveillant sévère était sur eux. Ils étaient graves et roides comme des soldats en faction. Pour pouvoir circuler dans le bal en exécution des ordres du bossu, ils avaient été reprendre leurs pourpoints neufs et délivrer par la même occasion dame Françoise et Berrichon son petit-fils.

Il y avait bien une heure que la pauvre Aurore, perdue dans cette foule, cherchait en vain Henri, son ami. Elle croisa madame la princesse de Gonzague et fut sur le point de l'aborder, car les regards de tous ces écervelés la brûlaient, et la peur la prenait. Mais que dire pour obtenir la protection d'une de ces grandes dames, qui dans cette fête étaient chez elles? Aurore n'osa pas. D'ailleurs, elle avait hâte d'atteindre ce rond-point de Diane qui était le lieu du rendez-vous.

— Messieurs, dit Chaverny, ce n'est ni mademoiselle de Clermont, ni la maréchale, ni Nivelle, ni personne que nous connaissions... C'est une beauté merveilleuse et toute neuve. Une petite bourgeoise n'aurait point ce port de reine; une provinciale donnerait son âme au démon qu'elle n'atteindrait point à cette grâce enchanteresse; une dame de la cour n'aurait garde d'éprouver ce charmant embarras... Je fais une proposition.

— Voyons ta proposition, marquis ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et le cercle des fous se resserra autour de Chaverny.

— Elle cherche quelqu'un, n'est-ce pas ? reprit celui-ci.

— On peut l'affirmer, répondit Nocé.

— Sans trop s'avancer, ajouta Navailles.

Et tous les autres :

— Oui, oui, elle cherche quelqu'un.

— Eh bien ! messieurs, reprit Chaverny, ce quelqu'un-là est un heureux coquin !

— Accordé... Mais ce n'est pas une proposition.

— Il est injuste, reprit le petit marquis, qu'un pareil trésor soit accaparé par un quidam qui ne fait point partie de notre vénérable confrérie.

— Injuste ! répondit-on, inique ! criant ! abusif !

— Je propose donc, conclut Chaverny, que la belle enfant ne trouve point celui qu'elle cherche.

— Bravo ! cria-t-on de toutes parts.

— Voici pour le coup Chaverny ressuscité.

— *Item*, poursuivit le petit marquis, je propose qu'à la place du quidam la belle enfant trouve l'un de nous.

— Bravo encore ! bravissimo ! vive Chaverny.

On faillit le porter en triomphe.

— Mais, fit Navailles, lequel d'entre nous trouvera-t-elle ?

— Moi ! moi ! moi ! s'écria tout le monde à la fois, Oriol lui-même, le nouveau chevalier, sans respect pour les droits de mademoiselle Nivelle.

Chaverny réclama le silence d'un geste magistral.

— Messieurs, dit-il, ces débats sont prématurés. Quand nous aurons conquis la belle fille sur ses gardiens, nous jouerons loyalement aux dés, au pharaon, au doigt mouillé ou à la courte paille, à qui aura l'honneur de lui tenir compagnie.

Un avis si sage devait avoir l'approbation générale.

— A l'assaut donc! s'écria Navailles.

— Un instant, messieurs! dit Chaverny; je réclame l'honneur de diriger l'expédition.

— Accordé! accordé! A l'assaut!

Chaverny regarda tout autour de lui.

— La question, reprit-il, est de ne pas faire de bruit. Le jardin est plein de gardes françaises, et il serait pénible de se faire mettre à la porte avant le souper... Il faut user de stratagème... Ceux d'entre vous qui ont de bons yeux n'avisent-ils point à l'horizon quelque domino rose?

— Mademoiselle Nivelle en a un, glissa Oriol.

— En voici deux, trois, quatre! fit-on dans le cercle.

— J'entends un domino rose de connaissance.

— Par ici!... mademoiselle Desbois!... s'écria Navailles.

— Par là... Cidalise! fit Taranne.

— Il ne nous en faut qu'un... Je choisis Cidalise, qui est à peu près de la même taille que notre belle enfant... Qu'on m'apporte Cidalise!

Cidalise était au bras d'un vieux domino, duc et pair pour le moins, et moisi comme quatre. On apporta Cidalise à Chaverny.

— Amour, lui dit le petit marquis, Oriol, qui est gentilhomme à présent, te promet cent pistoles si tu nous sers adroitement... Il s'agit de détourner deux chiens hargneux qui sont là-bas, et c'est toi qui vas leur donner le change.

— Et va-t-on rire un petit peu? demanda Cidalise.

— A se tenir les côtes, répondit Chaverny.

VI

LA FILLE DU MISSISSIPI

Oriol ne protesta point contre la promesse de cent pistoles, parce qu'on avait dit qu'il était gentilhomme. Cidalise ne demandait que plaies et bosses, la bonne fille. Elle dit :

— Du moment qu'on va rire un petit peu, j'en suis !

Son éducation ne fut pas longue à faire. L'instant d'après, elle se glissait de groupe en groupe et atteignait son poste, qui était entre nos deux maîtres d'armes et Aurore. En même temps, une escouade détachée par le général Chaverny escarmouchait contre Cocardasse et Passepoil; une autre escouade manœuvrait pour couper Aurore.

Cocardasse reçut le premier un coup de coude. Il jura un terrible « capédébiou ! » et mit la main à sa rapière; mais Passepoil lui dit à l'oreille :

— Marchons droit !

Cocardasse rongea son frein. Une franche bourrade fit chanceler Passepoil.

— Marchons droit! — lui dit Cocardasse, qui vit ses yeux s'allumer.

Ainsi les rudes pénitents de la Trappe s'abordent et se séparent avec le stoïque « Frère, il faut mourir! »

— As pas pur!

Un lourd talon se posa sur le cou de pied du Gascon, tandis que le Normand trébuchait une seconde fois parce qu'on lui avait mis un fourreau d'épée entre les jambes.

— Marchons droit!

Taranne, encouragé, vint donner en plein contre Passepoil et l'appela maladroit; Gironne heurta rudement Cocardasse, et pour surcroît le traita de bélître.

— Marchons droit! marchons droit!

Mais les oreilles de nos deux braves étaient rouges comme du sang.

— Ma caillou, murmura Cocardasse à la quatrième offense et en regardant piteusement Passepoil, je crois que je vais me fâcher.

Passepoil soufflait comme un phoque; il ne répondit point; mais, quand Taranne revint à la charge, ce financier imprudent reçut un colossal soufflet. Cocardasse poussa un soupir de soulagement profond. Ce n'était pas lui qui avait commencé. Du même coup de poing, il envoya Gironne et l'innocent Oriol rouler dans la poussière.

Il y eut bagarre. Ce ne fut qu'un instant; mais la seconde escouade, conduite par Chaverny en personne, avait eu le temps d'entourer et de détourner Aurore. Cocardasse et Passepoil, ayant mis en fuite les assaillants, regardèrent au-devant d'eux. Ils virent toujours le domino rose à la même place. C'était Cidalise qui gagnait ses cents pistoles.

Cocardasse et Passepoil, heureux d'avoir fait impuné-

ment le coup de poing, se mirent à surveiller Cidalise en répéta avec triomphe :

— Marchons droit !

Pendant cela, Aurore, désorientée, et ne voyant plus ses deux protecteurs, était obligée de suivre les mouvements de ceux qui l'entouraient. Ceux-ci faisaient semblant de céder à la foule et se dirigeaient insensiblement vers le bosquet situé entre la pièce d'eau et le rond-point de Diane. C'était au centre de ce bosquet que s'élevait la loge de maître Le Bréant.

Les petites allées percées dans les massifs allaient en tournant, selon la mode anglaise qui commençait à s'introduire. La foule suivait les grandes avenues, et laissait ces sentiers à peu près déserts. Auprès de la loge de maître Le Bréant surtout, il y avait un berceau en charmille qui était presque une solitude. Ce fut là qu'on entraîna la pauvre Aurore.

Chaverny porta la main à son masque. Elle poussa un grand cri, car elle l'avait reconnu pour le jeune homme de Madrid.

Au cri poussé par Aurore, la porte de la loge s'ouvrit. Un homme de haute taille, masqué, entièrement caché par un ample domino noir, parut sur le seuil. Il avait à la main une épée nue.

— Ne vous effrayez pas, charmante demoiselle, dit le petit marquis; ces messseurs et moi, nous sommes unanimement vos soumis admirateurs.

Ce disant, il essaya de passer son bras autour de la taille d'Aurore, qui cria au secours. Elle ne cria qu'une fois, parce qu'Albret, qui s'était glissé derrière ella, lui mit un mouchoir de soie sur la bouche. Mais une fois suffit. Le domino noir mit l'épée dans la main gauche. De la droite, il saisit Chaverny par la nuque et l'envoya tomber à dix pas de là. Albret eut le même sort.

Dix rapières furent tirées. Le domino, reprenant la

sienne de la main droite, désarma de deux coups de fouet Gironne et Nocé, qui étaient en avant. Oriol, voyant cela, ne fit ni une ni deux. Gagnant tout d'un coup ses éperons, ce gentilhomme nouveau prit la fuite en criant : « A l'aide ! » Montaubert et Choisy chargèrent : Montaubert tomba à genoux, d'un fendant qu'il eut sur l'oreille; Choisy, moins heureux, eut une balafre en plein visage.

Les gardes françaises arrivaient, cependant, au bruit. Nos ccureurs d'aventures, tous plus ou moins malmenés, se dispersèrent comme une volée d'étourneaux. Les gardes françaises ne trouvèrent plus personne sous le berceau, car le domino noir et la jeune fille avaient aussi disparu comme par enchantement.

Ils entendirent seulement le bruit de la porte de maître Le Bréant qui se refermait.

— Tubleu ! dit Chaverny en retrouvant Navailles dans la foule, quelle bourrade ! Je veux joindre ce gaillard-là, ne fût-ce que pour lui faire compliment de son poignet !

Gironne et Nocé arrivaient la tête basse. Choisy était dans un coin, avec son mouchoir sanglant sur la joue; Montaubert cachait son oreille écrasée du mieux qu'il pouvait. Cinq ou six autres avaient aussi des horions plus ou moins apparents à dissimuler. Oriol seul était intact, le brave petit ventre !

Ils se regardèrent tous d'un air penaud. L'expédition avait mal réussi, et chacun parmi eux se demandait quel pouvait être ce rude jouteur. Ils savaient les salles d'armes de Paris sur le bout du doigt. Les salles d'armes de Paris ne faisaient point florès comme à la fin du siècle précédent. On n'avait plus le temps. Personne, parmi les virtuoses de la rapière, n'était capable de mettre en désarroi huit ou dix porteurs de brette, et encore sans trop de gêne, en vérité. Le domino noir n'avait eu garde de

s'embarrasser dans les longs plis de son vêtement. C'est à peine s'il s'était fendu deux ou trois fois, bien posément. Un maître poignet, il n'y avait pas à dire non.

C'était un étranger. Dans les salles d'armes, personne, y compris les prévôts et les maîtres, n'était de cette merveilleuse force.

Tout à l'heure on avait parlé de ce duc de Nevers tué à la fleur de l'âge. Voilà un homme dont le souvenir était resté dans toutes les académies, un tireur vite comme la pensée, pied d'acier, œil de lynx! Mais il était mort, et certes chacun ici pouvait témoigner que le domino noir n'était pas un fantôme.

Il y avait un homme du temps de Nevers, un homme plus fort que Nevers lui-même, un chevau-léger du roi qui avait nom Henri de Lagardère. Mais qu'importait le nom du terrible ferrailleur? La chose certaine, c'est que nos roués n'avaient pas de chance cette nuit. Le bossu les avait battus avec la langue, le domino noir avec l'épée. Ils avaient deux revanches à prendre.

— Le ballet! le ballet!

— Son Altesse royale!... les princesses!... par ici! par ici!

— M. Law! par ici! M. Law, avec milord Stairs, ambassadeur de la reine Anne!

— Ne poussez pas, que diable!... Place pour tout le monde!

— Maladroit! insolent! butor!...

Et le reste, le plaisir des cohues: des côtes enfoncées, des pieds broyés, des femmes étouffées!

Du fond de la foule, on entendait des cris aigus. Les petites femmes aiment de passion à se noyer dans la foule. Elles ne voient rien absolument, elles souffrent le martyre, mais elles ne peuvent résister à l'attrait de ce supplice.

— M. Law! tenez, voici M. Law qui monte à l'estrade du régent!

— Celle-ci, en domino gris de perle, est madame de Carabère.

— Celle-là, en domino puce, est madame la duchesse de Chalaris.

— Comme M. Law est rouge! Il aura bien dîné!

— Comme Son Altesse royale est pâle... Il aura eu de mauvaises nouvelles d'Espagne!

— Silence! la paix! Le ballet! le ballet!

L'orchestre, assis autour du bassin, frappa son premier accord, le fameux *premier coup d'archet* dont on parlait encore en province, voilà quinze ou vingt ans.

L'estrade s'élevait du côté du palais, auquel elle tournait le dos. C'était comme un coteau fleuri de femmes. Du côté opposé, un rideau de fond monta lentement par un mécanisme invisible. Il représentait naturellement un paysage de la Louisiane, des forêts vierges lançant jusqu'au ciel leurs arbres géants, autour desquels les lianes s'entortillaient comme des boas; des prairies à perte de vue, des montagnes bleues, et cet immense fleuve d'or, le Mississipi, père des eaux.

Sur ses bords, on voyait de riants aspects, et partout ce vert tendre que les peintres du XVIIIe siècle affectionnaient particulièrement. Des bocages enchanteurs, rappelant le paradis terrestre, se succédaient, coupés par des cavernes tapissées de mousse, où Calypso eût été bien pour attendre le jeune et froid Télémaque. Mai point de nymphes mythologiques: la couleur locale essayait de naître. De jeunes filles indiennes erraient sous ces beaux ombrages, avec leurs écharpes pailletées et les plumes brillantes de leur couronne. De jeunes mères suspendaient gracieusement le berceau du nouveau-né aux branches des sassafras balancés par la brise. Des guer-

riers tiraient de l'arc ou lançaient la hache; des vieillards fumaient le calumet autour du feu du conseil.

En même temps que le rideau du fond, diverses pièces de décors ou *fermes*, comme on dit en langage de machinique, sortirent de terre, de sorte que la statue du Mississipi, placée au centre du bassin, se trouva comme encadrée dans un splendide paysage. On applaudit du haut en bas de l'estrade, on applaudit d'un bout à l'autre du jardin.

Oriol était fou. Il venait de voir entrer en scène mademoiselle Nivelle, qui remplissait le principal rôle dans le ballet, le rôle de la fille de Mississipi.

Le hasard l'avait placé entre M. le baron de Barbanchois et M. de la Hunaudaye.

— Hein! fit-il en leur donnant à chacun un coup de coude, comment trouvez-vous ça?

Les deux barons, tous deux hauts sur jambes comme des hérons, abaissèrent jusqu'à lui leurs regards dédaigneux.

— Est-ce stylé? poursuivit le gros petit traitant, est-ce dessiné? est-ce léger? est-ce brillant? est-ce doré? La jupe seule me coûte cent trente pistoles... les ailes vont à trente-deux louis... la ceintnre vaut cinq cents écus... le diadème une action entière!... Bravo, adorée! bravo!

Les deux barons se regardèrent par-dessus sa tête.

— Une si belle créature! dit le baron de Barbanchois.

— Prendre ses nippes à pareille enseigne! continua le baron de la Hunaudaye.

Et tous deux, se regardant tristement par-dessus la tête poudrée du gros petit traitant, ajoutèrent à l'unisson :

— Où allons-nous, monsieur le baron? où allons-nous?

Un tonnerre d'applaudissements répondit au premier bravo lancé par Oriol. La Nivelle était ravissante, et le pas qu'elle dansa au bord de l'eau, parmi les nénufars et la folle avoine, fut trouvé délicieux.

Sur l'honneur, ce M. Law était un bien brave homme d'avoir inventé un pays où l'on dansait si bien que cela! La foule se retournait pour lui envoyer tous ses sourires; la foule était amoureuse de lui; la foule ne se sentait pas de joie.

Il y avait pourtant là deux âmes en peine qui ne prenaient point part à l'allégresse générale. Cocardasse et Passepoil avaient suivi religieusement, pendant dix minutes environ, mademoiselle Cidalise et son domino rose; puis le domino rose de mademoiselle Cidalise avait tout à coup disparu, comme si la terre se fût ouverte pour l'engloutir. C'était derrière le bassin, à l'entrée d'une sorte de tente en feuilles de papier gaufré représentant des feuilles de palmier. Quand Cocardasse et Passepoil y voulurent entrer, deux gardes françaises leur croisèrent la baïonnette sous le menton. La tente servait de loge à ces dames du corps du ballet.

— Capédédiou! mes camarades..., voulut dire Cocardasse.

— Au large! lui fut-il répondu.

— Mon brave ami..., fit à son tour Passepoil.

— Au large!

Ils se regardèrent d'un air piteux. Pour le coup, leur affaire était bonne: ils avaient laissé envoler l'oiseau confié à leurs soins; tout était perdu!

Cocardasse tendit la main à Passepoil.

— Eh donc! mon bon, dit-il avec une profonde mélancolie, nous avons fait ce que nous avons pu.

— La chance n'y est pas, voilà tout, riposta le Normand.

— As pas pur ! c'est fini de nous !... Mangeons bien, buvons bien tant que nous sommes ici... et puis, ma foi ! *va à Dios !* comme ils disent là-bas.

Frère Passepoil poussa un gros soupir.

— Je le prierai seulement, dit-il, de me dépêcher par un bon coup dans la poitrine... Ça doit lui être égal.

— Pourquoi un coup dans la poitrine ? demanda le Gascon.

Passepoil avait les larmes aux yeux ; cela ne l'embellissait point. Cocardasse dut s'avouer à cet instant suprême qu'il n'avait jamais vu d'homme plus laid que *sa caillou.*

Voici pourtant ce que répondit Passepoil en baissant modestement ses paupières sans cils :

— Je désire, mon noble ami, mourir d'un coup dans la poitrine, parce que, ayant été habitué généralement à plaire aux dames, il me répugnerait de penser qu'une ou plusieurs personnes de ce sexe à qui j'ai voué ma vie pussent me voir défiguré après ma mort.

— Pécaïre ! grommela Cocardasse.

Mais il n'eut pas la force de rire.

Ils se mirent tous les deux à tourner autour du bassin. Ils ressemblaient à deux somnambules marchant sans entendre et sans voir.

C'était quelque chose de bien curieux que le ballet intitulé *la Fille du Mississipi.* Depuis que le ballet était inventé, on n'avait rien vu de pareil.

La fille du Mississipi, sous les jolis traits de la Nivelle, après avoir papillonné parmi les roseaux, les nénufars et la folle avoine, appelait gracieusement ses compagnes, qui étaient probablement des nièces du Mississipi, et qui accouraient tenant à la main des guirlandes de fleurs. Toutes ces dames sauvages, parmi lesquelles étaient Cidalise, mademoiselle Desbois, Duplant, la Fleury et les autres célébrités sautantes de l'époque, dansaient un pas d'en

semble, à la satisfaction universelle. Cela signifiait qu'elles étaient heureuses et libres sur ces bords fleuris. Tout à coup d'affreux Indiens, nullement vêtus et coiffés de cornes, s'élancèrent hors des roseaux. Nous ne savons quel degré de parenté ils avaient avec le Mississipi, mais ils avaient bien mauvaise mine.

Gambadant, gesticulant, exécutant des pas épouvantables, ces sauvages s'approchèrent des jeunes filles et se mirent en devoir de les immoler avec leurs haches, afin d'en faire leur nourriture. Bourreaux et victimes, pour bien expliquer cette situation, dansèrent un menuet qui fut bissé. Mais, au moment où ces pauvres filles allaient être dévorées, les violons se turent et une fanfare de clairons éclata au lointain.

Une troupe de marins français se précipita sur la plage, en dansant vigoureusement une gigue nouvelle. Les sauvages, toujours dansant, se mirent à leur montrer le poing, et les demoiselles dansèrent de plus belle en levant leurs mains vers le ciel. Bataille dansante. Pendant la bataille, le chef des Français et celui des sauvages eurent un combat singulier, qui était un pas de deux. Victoire des Français, figurée par une bourrée; déroute des sauvages, par une courante, puis par des guirlandes représentant sans équivoque l'avénement de la civilisation dans ces contrées farouches.

Mais le plus joli, c'était le final. Tout ce qui précède n'est rien auprès du final. Le final prouvait tout uniment que l'auteur du livret était un homme de génie. Voici quel était le final :

La fille du Mississipi, dansant avec un imperturbable acharnement, jetait sa guirlande et prenait une coupe de carton. Elle montait en dansant le sentier abrupte qui conduisait à la statue du dieu son père. Arrivée là, elle se tenait sur la pointe d'un seul pied et emplissait sa coupe de l'eau du fleuve. Pirouette. Après quoi la fille du Mis-

sissipi, à l'aide de l'eau magique qu'elle avait puisée, aspergeait les Français qui dansaient au bas. Miracle! ce n'était pas de l'eau qui tombait de cette coupe, c'était une pluie de pièces d'or. Fi de ceux qui ne saisiraient pas l'allusion délicate et bien sentie! Danse frénétique au bord du fleuve en ramassant les pièces d'or; bal général des nièces du Mississipi, des matelots et même des sauvages, qui, revenus à des sentiments meilleurs, jetaient leurs cornes dans le fleuve.

Cela eut un succès extravagant. Lorsque le corps de ballet disparut dans les roseaux, trois ou quatre mille voix émues crièrent : Vive M. Law!

Mais ce n'était pas fini; il y eut une cantate. Et qui chanta la cantate? Devinez? Ce fut la statue du fleuve. La statue était le signor Angelini, première haute-contre de l'Opéra.

Certes, il y a bien des gens pour dire que les cantates sont des poëmes fatigants, et que les confiseurs suffisent pour occuper les bardes échevelés qui riment ces sortes d'absurdités. Mais nous ne sommes pas du tout de cet avis. Une cantate sans défauts vaut seule une tragédie. C'est notre opinion; ayons-en le courage. La cantate était encore plus ingénieuse que le ballet, si c'est possible. Le génie de la France y venait dire, en parlant du bon M. Law :

Et le fils immortel de la Calédonie,
Aux rivages gaulois envoyé par les dieux,
Apporte l'opulence avecque l'harmonie...

Il y avait aussi une strophe pour le jeune roi et un couplet pour le régent. Tout le monde devait être content.

Quand le dieu eut fini sa cantate, on le releva de sa faction et le bal continua.

M. de Gonzague avait été obligé de prendre place sur

l'estrade pendant la représentation. Sa conscience lui faisait craindre un changement dans les manières du régent à son égard ; mais l'accueil de Son Altesse royale fut excellent. Évidemment, on ne l'avait point encore prévenue. Avant de monter à l'estrade, Gonzague avait chargé Peyrolles de ne point perdre de vue madame la princesse et de le faire avertir si quelqu'un d'inconnu s'approchait d'elle. Aucun message ne lui vint pendant la représentation. Tout marchait donc au mieux.

Après la représentation, Gonzague rejoignit son factotum sous la tente indienne du rond-point de Diane. Madame la princesse était là seule, assise à l'écart. Elle attendait.

Au moment où Gonzague allait se retirer, pour ne point effaroucher par sa présence le gibier qu'il voulait prendre au piége, la troupe folle de nos roués fit irruption dans la tente en riant aux éclats. Ils avaient oublié déjà leurs mésaventures et disaient pis que pendre du ballet et de la cantate. Chaverny imitait le grognement des sauvages ; Nocé chantait, avec des roulades impossibles :

Et le fils immortel de la Calédonie, etc.

— A-t-elle eu un succès ! criait le petit Oriol. Bis ! bis ! Le costume y est bien pour quelque chose !

— Et toi, par conséquent ! concluaient ces messieurs. Tressons des couronnes à Oriol !

— A ce fils immortel de la place Maubert !

La vue de Gonzague fit tomber tout ce bruit. Chacun prit attitude de courtisan, excepté Chaverny, et vint rendre ses devoirs.

— Enfin on vous trouve, monsieur mon cousin ! dit Navailles ; nous étions inquiets...

— Sans ce cher prince, point de fêtes ! s'écria Oriol.

— Ah çà, cousin! dit Chaverny sérieusement, sais-tu ce qui se passe?

— Il se passe bien des choses, répliqua Gonzague.

— En d'autres termes, reprit Chaverny, t'a-t-on fait rapport de ce qui a eu lieu ici même, tout à l'heure?

— J'en ai rendu compte à monseigneur, dit Peyrolles.

— A-t-il parlé de l'homme au sabre de marin? demanda Nocé.

— Nous rirons plus tard, dit Chaverny; la faveur du régent est mon dernier patrimoine, et je ne l'ai que de seconde main... Je tiens à ce que mon illustre cousin reste bien en cour... S'il pouvait aider le régent dans ses recherches...

— Nous sommes tous à la disposition du prince, dirent les roués.

— D'ailleurs, poursuivit Chaverny, cette affaire de Nevers, qui revient sur l'eau après tant d'années, m'intéresse comme le plus bizarre de tous les romans... Voyons, cousin, as-tu quelque soupçon?

— Non, répondit Gonzague.

— Rien qui te puisse mettre sur la voie?

— Si fait, interrompit le prince, comme si une idée le frappait; il y a un homme...

— Quel homme?

— Vous êtes trop jeunes... vous ne l'avez pas connu.

— Son nom?

— Cet homme-là, pensait tout haut Gonzague, pourrait bien dire quelle main a frappé mon pauvre Philippe de Nevers...

— Son nom? répétèrent plusieurs voix.

— Chevalier Henri de Lagardère.

— Il est ici! s'écria étourdiment Chaverny. Alors, c'est bien sûr notre domino noir!

— Qu'est cela? demanda Gonzague avec vivacité. Vous l'avez vu?

— Une sotte affaire... Nous ne connaissons ce Lagardère ni d'Ève ni d'Adam, cousin... mais si, par hasard, il était dans ce bal...

— S'il était dans ce bal, acheva le prince de Gonzague, je me chargerais bien de montrer à Son Altesse royale l'assassin de Philippe de Nevers.

— *J'y suis!* prononça derrière lui une voix mâle et grave.

— Cette voix fit tressaillir Gonzague si violemment, que Nocé fut obligé de le soutenir.

Au son de cette voix, madame de Gonzague se leva toute droite, puis resta immobile, la main sur son cœur qui battait à rompre sa poitrine.

VII

LA CHARMILLE

Le prince de Gonzague fut un instant avant de se retourner. Ses courtisans, à la vue de son trouble, restaient interdits et stupéfaits. Chaverny fronça le sourcil.

— Est-ce cet homme qui s'appelle Lagardère? demanda-t-il en posant la main sur la garde de son épée.

Gonzague se retourna enfin et jeta un regard vers l'homme qui avait prononcé ces mots : *J'y suis!* Cet homme se tenait debout, immobile et les bras croisés sur sa poitrine. Il avait le visage découvert.

Gonzague lui dit à voix basse :

— Oui, c'est lui!

La princesse écoutait et n'osait s'avancer. C'était cet homme-là qui tenait son destin dans sa main.

Lagardère avait un costume complet de cour en satin blanc brodé d'argent. C'était bien toujours le beau Lagardère; c'était le beau Lagardère plus que jamais. Sa taille, sans rien perdre de sa souplesse, avait pris de l'ampleur et de la majesté. L'intelligence virile, la noble volonté, brillaient sur son visage. Il y avait, pour tempérer le feu

de son regard, je ne sais quelle tristesse résignée et douce. La souffrance est bonne aux grandes âmes : c'était une âme grande et qui avait souffert. Mais c'était un corps de bronze. Comme le vent, la pluie, la neige et la tempête glissent sur le front dur des statues, le temps, la fatigue, la douleur, la joie, la passion, avaient glissé sur son front hautain sans y laisser de trace.

Il était beau, il était jeune; cette nuance d'or bruni que le soleil des Espagnes avait mise à ses joues allait bien à ses cheveux blonds. C'est là l'opposition héroïque : molle chevelure faisant cadre aux traits fièrement basanés d'un soldat. Il y avait là des costumes aussi riches, aussi brillants que celui de Lagardère; il n'y en avait point de porté pareillement. Lagardère avait l'air d'un roi.

Lagardère ne répondit même pas au geste fanfaron du petit marquis de Chaverny. Il jeta un coup d'œil rapide du côté de la princesse, comme pour lui dire : « Attendez-moi; » puis il saisit le bras droit de Gonzague et l'entraîna à l'écart.

Gonzague ne fit point de résistance.

Peyrolles dit à voix basse :

— Messieurs, tenez-vous prêts.

Il y eut des rapières dégainées. Madame de Gonzague vint se placer entre le groupe formé par son mari causant avec Lagardère et les roués.

Comme Lagardère ne parlait point, Gonzague lui demanda d'une voix altérée :

— Monsieur, que me voulez-vous?

— Ils étaient placés sous un lustre; leurs deux visages s'éclairaient également et vivement. Ils étaient tous deux pâles et leurs regards se choquaient. Au bout d'un instant, les yeux fatigués duprince de Gonzague battirent, puis se baissèrent. Il frappa du pied avec fureur, et tâcha de dégager son bras en disant une seconde fois :

— Monsieur, que me voulez-vous?

— C'était une main d'acier qui le retenait. Non-seulement il ne parvint pas à se dégager, mais on put voir quelque chose d'étrange. Lagardère, sans perdre sa contenance impassible, commença à lui serrer la main. Le poignet de Gonzague, broyé dans cet étau, se contracta.

— Vous me faites mal! murmura-t-il, tandis que la sueur découlait déjà de son front.

Henri garda le silence et serra plus fort. La douleur arracha un cri étouffé à Gonzague. Ses doigts crispés se détendirent malgré lui; les doigts de sa main droite. Alors Lagardère, toujours froid, toujours muet, lui arracha son gant.

— Souffrirons-nous cela, messieurs? s'écria Chaverny, qui fit un pas en avant, l'épée haute.

— Dites à vos hommes de se tenir en repos! ordonna Lagardère.

M. de Gonzague se tourna vers ses affidés, et dit :

— Messieurs, je vous prie, ne vous mêlez point de ceci.

Sa main était nue. Le doigt de Lagardère se posa sur une longue cicatrice qu'il avait à la naissance du poignet.

— C'est moi qui ai fait ceci!... murmura-t-il avec une émotion profonde.

— Oui, c'est vous! répliqua Gonzague, dont les dents, malgré lui, grinçaient; je m'en souviens! qu'avez-vous besoin de me le rappeler?

— C'est la première fois que nous nous voyons face à face, monsieur de Gonzague, répondit Henri lentement; ce ne sera pas la dernière... Je ne pouvais avoir que des soupçons; il me fallait une certitude... Vous êtes l'assassin de Nevers!

Gonzague eut un rire convulsif.

— Je suis le prince de Gonzague, prononça-t-il en relevant la tête; j'ai assez de millions pour acheter toute la justice qui reste sur la terre... et le régent ne voit que par

mes yeux... Vous n'avez qu'une ressource contre moi, l'épée. Dégaînez seulement, je vous en défie!

Il glissa un regard du côté de ses gardes du corps.

— Monsieur de Gonzague, repartit Lagardère, votre heure n'est pas sonnée. Je choisirai mon lieu et mon temps. Je vous ai dit une fois: « Si vous ne venez pas à Lagardère, Lagardère ira à vous. » Vous n'êtes pas venu, me voici! Dieu est juste et Philippe de Nevers va être vengé!

Il lâcha le poignet de Gonzague, qui recula aussitôt de plusieurs pas.

Lagardère en avait fini avec lui. Il se tourna du côté de la princesse et la salua avec respect.

— Madame, dit-il, je suis à vos ordres.

La princesse s'élança vers son mari, et lui dit à l'oreille :

— Si vous tentez quelque chose contre cet homme, monsieur, vous me trouverez sur votre chemin.

Puis elle revint à Lagardère et lui offrit sa main.

Gonzague était assez fort pour dissimuler la rage qui lui faisait bouillir le sang. Il dit en rejoignant ses affidés:

— Messieurs, celui-là veut vous prendre tout d'un coup votre fortune et votre avenir; mais celui-là est un fou, et le sort nous le livre. Suivez-moi!

Il marcha droit au perron, et se fit ouvrir la porte des appartements du régent.

Le souper venait d'être annoncé au palais et sous les riches tentes dressées dans les cours. Le jardin se faisait désert. Il n'y avait plus personne sous les massifs. A peine apercevait-on encore quelques retardataires dans les grandes allées. Parmi eux nous eussions reconnu M. le baron de Barbanchois et M. le baron de la Hunaudaye qui se hâtaient clopin-clopant, en répétant :

— Où allons-nous, monsieur le baron? où allons-nous?

— Souper, leur répondit mademoiselle Cidalise qui passait au bras d'un mousquetaire.

Lagardère et madame la princesse de Gonzague furent bientôt seuls dans la belle charmille qui longeait le revers de la rue de Richelieu.

— Monsieur, dit la princesse dont l'émotion faisait trembler la voix, je viens d'entendre votre nom. Après vingt années écoulées, votre voix a éveillé en moi un poignant souvenir. Ce fut vous... ce fut vous, j'en suis sûre, qui reçûtes ma fille dans vos bras au château de Caylus.

— Ce fut moi, répondit Lagardère.

— Pourquoi me trompâtes-vous en ce temps-là, monsieur?... Répondez avec franchise, je vous en supplie.

— Parce que la bonté de Dieu m'inspira, madame... Mais ceci est une longue histoire dont les détails vous seront rapportés plus tard... J'ai défendu votre époux, j'ai eu sa dernière parole, j'ai sauvé votre enfant... madame, vous en faut-il davantage pour croire en moi?

La princesse le regarda.

— Dieu a mis la loyauté sur votre front, murmura-t-elle; mais je ne sais rien, et j'ai été si souvent trompée.

Lagardère était froid, ce langage le fit presque hostile.

— J'ai les preuves de la naissance de votre fille, dit-il.

— Ces mots que vous avez prononcés... *J'y suis!*

— Je les ai appris, madame, non point de la bouche de votre mari... mais de la bouche des assassins...

— Vous les prononçâtes autrefois dans les fossés de Caylus.

— Et je donnai ainsi la vie une seconde fois à votre enfant, madame.

— Qui donc les a prononcés près de moi, ces mots, aujourd'hui même, dans les grands salons de l'hôtel de Gonzague?

— Mon envoyé... un autre moi-même.

La princesse semblait chercher ses paroles.

Certes, entre ce sauveur et cette mère, l'entretien n'aurait dû être qu'une longue et ardente effusion. Il s'en-

gageait comme une de ces luttes diplomatiques dont le dénouement doit être une rupture mortelle. Pourquoi? C'est qu'il y avait entre eux un trésor dont tous deux étaient également jaloux. C'est que le sauveur avait des droits, la mère aussi. C'est que la mère, pauvre femme brisée par la douleur, et femme fière que la solitude avait durcie, se défiait. Et que le sauveur, en face de cette femme qui ne montrait point son cœur, était pris également de terreurs et de défiance.

— Madame, reprit Lagardère froidement, avez-vous des doutes sur l'identité de votre fille?

— Non, répondit madame de Gonzague; quelque chose me dit que ma fille, ma pauvre fille, est réellement entre vos mains... Quel prix me demandez-vous pour cet immense bienfait? Ne craignez pas d'élever trop haut vos prétentions, monsieur; je vous donnerais la moitié de ma vie.

La mère se montrait, mais la recluse aussi. Elle blessait à son insu. Elle ne connaissait point le monde. Lagardère retint une réplique amère et s'inclina sans mot dire.

— Où est ma fille? demanda la princesse.

— Il faut d'abord, répondit Henri, que vous consentiez à m'écouter.

Je vous comprends, monsieur... Mais je vous ai dit déjà...

— Non, madame, interrompit Henri sévèrement, vous ne me cromprenez pas; et la crainte me vient que vous n'ayez pas ce qu'il faut pour me comprendre.

— Que voulez-vous dire?

— Votre fille n'est pas ici, madame.

— Elle est chez vous! s'écria la princesse avec un mouvement de hauteur.

Puis se reprenant :

— Cela est tout simple, dit-elle; vous avez veillé sur

ma fille depuis sa naissance... elle ne vous a jamais quitté...

— Jamais, madame.

— Il est donc naturel qu'elle soit chez vous... Sans doute, vous avez des serviteurs?

— Quand votre fille eut douze ans, madame, je pris dans ma maison une vieille et fidèle servante de votre premier mari... dame Françoise...

— Françoise Berrichon! s'écria la princesse avec vivacité.

Puis, prenant la main de Lagardère, elle ajouta :

— Monsieur, voilà qui est d'un gentilhomme, et je vous remercie!

Ces paroles serrèrent le cœur d'Henri comme une insulte. Madame de Gonzague était préoccupée trop puissamment pour s'en apercevoir.

— Conduisez-moi vers ma fille, dit-elle; je suis prête à vous suivre.

— Moi, je ne suis pas prêt, répliqua Lagardère.

La princesse dégagea son bras qui était sous le sien.

— Ah! fit-elle, reprise par toutes ses défiances à la fois, vous n'êtes pas prêt!...

Elle le regardait en face avec une sorte d'épouvante.

Lagardère ajouta :

— Madame, il y a autour de nous de grands périls.

— Autour de ma fille?... Je suis là... Je la défendrai.

— Vous?... fit Lagardère qui ne put empêcher sa voix d'éclater; vous, madame?

Son regard étincela.

— Ne vous êtes-vous point fait cette question, reprit-il en forçant ses yeux à se baisser, cette question si naturelle à une mère : Pourquoi cette homme a-t-il tardé si longtemps à me ramener ma fille?

— Si, Monsieur, je me la suis faite.

— Vous ne me l'avez point adressée, madame...

— Mon bonheur est entre vos mains, monsieur.

— Et vous avez peur de moi?

La princesse ne répondit point. Henri eut un sourire plein de tristesse.

— Si vous me l'eussiez adressée, cette question, dit-il avec une fermeté tempérée par une nuance de compassion, je vous aurais répondu franchement... autant que me l'eussent permis le respect et la courtoisie.

— Je vous l'adresse, répondez-moi... en mettant de côté, si vous le voulez, la courtoisie et le respect.

— Madame, dit Lagardère, si j'ai tardé pendant de si longues années à vous ramener votre enfant, c'est qu'au fond de mon exil une nouvelle m'arriva... une nouvelle étrange à laquelle je ne voulus point croire d'abord... une incroyable en effet... la veuve de Nevers avait changé de nom, la veuve de Nevers s'appelait la princesse de Gonzague!

Celle-ci baissa la tête et le rouge lui vint au visage.

— La veuve de Nevers! répéta Henri. Madame, quand j'eus pris mes informations, quand je sus à n'en pouvoir douter que la nouvelle était vraie, je me dis : La fille de Nevers aura-t-elle pour asile l'hôtel de Gonzague?

— Monsieur!.. voulut dire la princesse.

— Vous ignorez bien des choses, madame, interrompit Henri. Vous ignorez pourquoi la nouvelle de votre mariage révolta ma conscience comme s'il se fût agi d'un sacrilége... vous ignorez pourquoi la présence à l'hôtel de Gonzague de la fille de celui qui fut mon ami pendant une heure, et qui m'appela son frère à son dernier soupir, me semblerait un outrage à la tombe, un blasphème odieux et impie...

— Et ne me l'apprendrez-vous point, monsieur? demanda la princesse dont la prunelle s'alluma vaguement.

— Non, madame... Ce premier et dernier entretien sera

court... il n'y sera traité que des choses indispensables... Je vois d'avance avec chagrin, mais avec résignation, que nous ne sommes point faits pour nous entendre, dit Lagardère à la princesse de Gonzague... Quand j'appris cette nouvelle, je me fis encore une autre question... Connaissant mieux que vous la puissance des ennemis de votre fille, je me demandai : Comment pourra-t-elle défendre son enfant, celle qui n'a pas su se défendre elle-même?

La princesse se couvrit le visage de ses mains.

— Monsieur, monsieur, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, vous me brisez le cœur!

— A Dieu ne plaise que telle fût mon intention, madame!

— Vous ne savez pas quel homme était mon père... vous ne savez pas les tortures de mon isolement... la contrainte employée... les menaces...

Lagardère s'inclina profondément.

— Madame, dit-il d'un ton de sincère respect, je sais de quel saint amour vous chérissiez M. le duc de Nevers... Le hasard qui mit entre mes mains le berceau de votre fille me fit entrer malgré moi dans les secrets d'une belle âme... Vous l'aimez ardemment, profondément, je le sais... Cela me donne raison, madame... car vous êtes une noble femme... car vous étiez une épouse fidèle et courageuse... Et cependant vous avez cédé à la violence...

— Pour faire constater mon premier mariage et la naissance de ma fille.

La loi française n'admet pas ce moyen tardif... Les vraies preuves de votre mariage et de la naissance d'Aurore, c'est moi qui les ai.

— Vous me les donnerez! s'écria la princesse.

— Oui, madame. Vous avez, disais-je, malgré votre fermeté, malgré les souvenirs si récents d'un bonheur

perdu, cédé à la violence. Eh bien! la violence employée contre la mère ne pouvait-elle pas, ne peut-elle pas être renouvelée vis-à-vis de la fille? N'avais-je pas, n'ai-je pas encore le droit de préférer ma protection à toute autre, moi qui n'ai jamais plié devant la force, moi qui tout jeune avais l'épée pour jouet, moi qui dis à la violence: Sois la bienvenue, tu es mon élément!

La princesse fut quelques secondes avant de répondre. Elle le regardait avec un véritable effroi.

— Est-ce que j'ai deviné?... prononça-t-elle enfin à voix basse; est-ce que vous allez me refuser ma fille?

— Non, madame, je ne vous refuserai point votre fille... J'ai fait quatre cents lieues et j'ai risqué ma tête, rien que pour vous la ramener... Mais j'ai ma tâche tracée... Voilà dix-huit ans que je défends votre fille... sa vie m'appartient dix fois, car je l'ai dix fois sauvée.

— Monsieur, monsieur, s'écria la pauvre mère, sais-je s'il faut vous adorer ou vous haïr? Mon cœur s'élance vers vous et vous le repoussez... Vous avez sauvé la vie de mon enfant, vous l'avez défendue!

— Et je la défendrai encore, madame, interrompit froidement Henri.

— Même contre sa mère! dit la princesse qui se redressa.

— Peut-être, fit Henri; cela dépend.

Un éclair de ressentiment jaillit des yeux de madame de Gonzague.

— Vous jouez avec ma détresse! murmura-t-elle. Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

— Je suis venu pour m'expliquer, madame, et j'ai hâte que l'explication soit achevée. Veuillez donc me prêter attention. Je ne sais pas comment vous me jugez; je crois que vous me jugez mal. Ainsi peut-on, dans certains cas, esquiver par la colère les corvées de la reconnaissance. Avec moi, madame, on n'esquive rien. Ma ligne

est tracée d'avance, je la suis; tant pis pour les obstacles. Il faut compter avec moi de plus d'une manière. J'ai mes droits de tuteur.

— De tuteur! s'écria la princesse.

— Quel autre nom donner à l'homme qui, pour accomplir la prière d'un mourant, brise sa propre vie et se donne tout entier à autrui? C'est trop peu, n'est-ce pas, madame, que ce titre de tuteur? C'est pour cela que vous avez protesté... ou bien votre trouble vous aveugle, et vous n'avez pas senti que mon serment accompli avec religion et dix-huit années de protection incessante m'ont fait une autorité qui est l'égale de la vôtre.

— Oh!... protesta encore madame de Gonzague, l'égale!

— Qui est supérieure à la vôtre! acheva Lagardère en élevant la voix; car l'autorité solennellement déléguée par le père mourant suffit pour compenser votre autorité de mère... et j'ai de plus l'autorité payée au prix d'un tiers de mon existence... Ceci, madame, ne me donne qu'un droit : veiller avec plus de soin, avec plus de tendresse, avec plus de sollicitude sur l'orpheline. Je prétends user de ce droit vis-à-vis de sa mère elle-même.

— Avez-vous donc méfiance de moi? murmura la princesse.

— Vous avez dit ce matin, madame... j'étais là, caché dans la foule, je l'ai entendu... vous avez dit : « Ma fille n'eût-elle oublié qu'un seul instant la fierté de sa race, je voilerais mon visage et je dirais : Nevers est mort tout entier! »

— Dois-je craindre?... voulut interrompre la princesse en fronçant le sourcil.

— Vous ne devez rien craindre, madame! La fille de Nevers est restée, sous ma garde, pure comme les anges du ciel.

— Eh bien! monsieur, en ce cas...

— Eh bien! madame, si vous ne devez rien craindre, moi, je dois avoir peur.

La princesse se mordit la lèvre. On pouvait voir qu'elle ne contiendrait pas longtemps désormais sa colère. Lagardère reprit :

— J'arrivais confiant, heureux, plein d'espérance... Cette parole m'a glacé le cœur, madame. Sans cette parole, votre fille serait déjà dans vos bras. Quoi! s'interrompit-il avec une chaleur nouvelle, cette pensée est venue la première de toutes! Avant même d'avoir vu votre fille, votre unique enfant, l'orgueil parlait déjà plus haut en vous que l'amour! la grande dame me montrait son écusson quand je cherchais le cœur de la mère! Je vous le dis, j'ai peur; parce que je ne suis pas femme, moi, madame, mais parce que je comprends autrement l'amour des mères, parce que si l'on me disait : « Votre fille est là; votre fille, l'enfant unique de l'homme que vous avez adoré, elle va mettre son front dans votre sein, vos larmes de joie vont se confondre... » si l'on me disait cela, madame, il me semble que je n'aurais qu'une pensée, une seule, qui me rendrait ivre et folle... embrasser, embrasser mon enfant!...

La princesse pleurait, mais son orgueil ne voulait point laisser voir ses larmes.

— Vous ne me connaissez pas, dit-elle, et vous me jugez!...

— Sur un mot, oui, madame, je vous juge... S'il s'agissait de moi, j'attendrais... s'il s'agit d'elle, je n'ai pas le temps d'attendre... Dans cette maison où vous n'êtes pas la maîtresse, quel sera le sort de cet enfant? Quelles garanties me donnez-vous contre votre second mari et contre vous-même?... Parlez : ce sont des questions que je vous adresse... Quelle vie nouvelle avez-vous préparée? quel bonheur autre en échange du bonheur qu'elle va perdre?... Elle sera grande, n'est-ce pas?... elle sera

riche ?... elle aura plus d'honneurs, si elle a moins de joie, plus d'orgueil, si moins de tranquille vertu ?... Madame, ce n'est pas cela que nous venons chercher. Nous donnerions toutes les grandeurs du monde, toutes les richesses, tous les honneurs, pour une parole venant de l'âme, et nous attendons encore cette parole... Où est-il, votre amour ? je ne le vois pas. Votre fierté frémit, votre cœur se tait. J'ai peur, entendez-vous, j'ai peur non plus de M. de Gonzague, mais de vous... de vous, sa mère !... Le danger est là, je le devine, je le sens ; et si je ne sais pas défendre la fille de Nevers contre ce danger, comme je l'ai défendue contre tous les autres, je n'ai rien fait, je suis parjure au mort !

Il s'arrêta pour attendre une réponse ; la princesse garda le silence.

— Madame, reprit-il en faisant effort pour se calmer, pardonnez-moi ; mon devoir m'oblige... mon devoir m'ordonne de faire, avant tout, mes conditions... Je veux qu'Aurore soit heureuse. Je veux qu'elle soit libre... et, plutôt que de la voir esclave...

— Achevez, monsieur ! dit la princesse d'un ton qui laissait percer la provocation.

Lagardère cessa de marcher.

— Non, madame, répondit-il, je n'achèverai pas... par respect pour vous-même... Vous m'avez suffisamment compris.

Madame de Gonzague eut un sourire amer, et, se redressant tout à coup pour le regarder en face, elle jeta ces mots à Henri stupéfait :

— Mademoiselle de Nevers est la plus riche héritière de France... Quant on croit tenir cette proie, on peut bien se débattre... Je vous ai compris, monsieur, beaucoup mieux que vous ne le pensez.

VIII

AUTRE TÊTE A TÊTE

Ils étaient au bout de la charmille qui rejoignait l'aile de Mansard. La nuit était fort avancée. Le bruit joyeux des verres qui se choquaient augmentait à chaque instant; mais les illuminations pâlissaient, et l'ivresse même, dont la rauque voix commençait à se faire entendre, annonçait la fin de la fête.

Du reste, le jardin était de plus en plus désert. Rien ne semblait devoir troubler l'entretien de Lagardère et de madame la princesse de Gonzague.

Rien n'annonçait non plus qu'ils dussent tomber d'accord. La fierté révoltée d'Aurore de Caylus venait de porter un coup terrible, et dans ce premier moment elle s'en applaudissait. Lagardère avait la tête baissée.

— Si vous m'avez vue froide, monsieur, reprit la princesse avec plus de hauteur encore, si vous n'avez point entendu sortir de ma poitrine ce cri d'allégresse dont vous avez parlé avec tant d'emphase, c'est que j'avais tout deviné ! Je savais que la bataille n'était point finie, et qu'il n'était pas temps de chanter encore victoire... Dès

que je vous ai vu, j'ai eu le frisson dans les veines. Vous êtes beau, vous êtes jeune, vous n'avez point de famille ; votre patrimoine, ce sont vos aventures... l'idée vous devait venir de faire ainsi fortune tout d'un coup..

— Madame! s'écria Lagardère qui mit la main sur son cœur, celui qui est là-haut me voit et me venge de vos outrages!

— Osez donc dire, repartit violemment la princesse de Gonzague, que vous n'avez pas fait ce rêve insensé?...

Il y eut un long silence. La princesse défiait Henri du regard. Celui-ci changea par deux fois de couleur. Puis il reprit d'une voix profonde et grave.

— Je ne suis qu'un pauvre gentilhomme. Suis-je un gentilhomme? Je n'ai point de nom; mon nom me vient des murailles ruinées où j'abritais mes nuits d'enfant abandonné... Hier, j'étais un proscrit... Et pourtant vous avez dit vrai, madame : j'ai fait ce rêve, non point un rêve insensé... j'ai fait un rêve radieux et divin. Ce que je vous avoue aujourd'hui, madame, était hier encore un mystère pour moi ; je m'ignorais moi-même...

La princesse sourit avec ironie.

— Je vous le jure, madame, continua Lagardère, sur mon honneur et sur mon amour!

— Il prononça ce dernier mot avec force. La princesse lui jeta un regard de haine.

— Hier encore, poursuivit-il, Dieu m'est témoin que je n'avais qu'une seule pensée, rendre à la veuve de Nevers le dépôt sacré qui m'était confié... Je dis la vérité, madame, et peu m'importe d'être cru, car je suis le maître de la situation et le souverain juge de la destinée de votre fille... Dans ces jours de fatigue et de lutte, avais-je eu le loisir d'interroger mon âme?... J'étais heureux de mes seuls efforts, et mon dévouement avait son prix en lui-même... Quand je suis parti de Madrid pour venir vers vous, je n'ai ressenti aucune tristesse... Il me sem-

blait que la mère d'Aurore devait ouvrir ses bras à ma vue et me serrer, tout poudreux encore du voyage, sur son cœur ivre de joie!... Mais, le long de la route, à mesure que l'heure de la séparation approchait, j'ai senti en moi comme une plaie qui s'ouvrait, qui grandissait et qui s'envenimait... Ma bouche essayait encore de prononcer ce mot : Ma fille... ma bouche mentait : Aurore n'est plus ma fille! Je la regardais et j'avais des larmes dans les yeux... Elle me souriait, madame... hélas! pauvre sainte, à son insu et malgré elle, autrement qu'on ne sourit à son père.

La princesse agita son éventail et murmura entre ses dents serrées :

— Votre rôle est de me dire qu'elle vous aime.

— Si je ne l'espérais pas, repartit Lagardère avec feu, je voudrais mourir à l'instant même!

Madame de Gonzague se laissa choir sur un des bancs qui bordaient la charmille. Sa poitrine agitée se soulevait par soubresauts. En ce moment, ses oreilles se fermaient d'elles-mêmes à la persuasion. Il n'y avait en elle que courroux et rancune. Lagardère était le ravisseur de sa fille!

Sa colère était d'autant plus grande qu'elle n'osait point l'exprimer. Ces mendiants à escopette, il faut prendre garde de les blesser, alors même qu'on leur jette sa bourse. Ce Lagardère, cet aventurier, semblait ne vouloir point faire marché à prix d'or.

Elle demanda :

— Aurore sait-elle le nom de sa famille?

— Elle se croit une pauvre fille abandonnée et par moi recueillie, répliqua Henri sans hésiter.

Et comme la princesse relevait involontairement la tête.

— Cela vous donne espoir, madame, s'interrompit-il;

vous respirez plus à l'aise. Quand elle saura quelle distance nous sépare tous les deux...

— Le saura-t-elle seulement? fit madame de Gonzague avec défiance.

— Elle le saura, madame... Si je la veux libre de vôtre côté, pensez-vous que ce soit pour l'enchaîner du mien? Dites-moi, la main sur votre conscience : « Par la mémoire de Nevers, ma fille vivra près de moi en toute liberté et sureté, » dites-moi cela et je vous la rends!

La princesse était loin de s'attendre à cette conclusion, et cependant elle ne fut point désarmée. Elle crut à quelque stratagème nouveau. Elle voulut opposer la ruse à la ruse. Sa fille était au pouvoir de cet homme. Ce qu'il fallait, c'était ravoir sa fille.

— J'attends! dit Lagardère, voyant qu'elle hésitait.

La princesse lui tendit la main tout à coup. Il fit un geste de surprise.

— Prenez, dit-elle, et pardonnez à une pauvre femme qui n'a jamais eu autour d'elle que des ennemis et des pervers... Si je me suis trompée, monsieur de Lagardère, je vous ferai réparation à deux genoux...

— Madame...

— Je l'avoue, je vous dois beaucoup. Ce n'était pas ainsi que nous devions nous revoir, monsieur de Lagardère. Peut-être avez-vous eu tort de me parler comme vous l'avez fait; peut-être, de mon côté, ai-je montré trop d'orgueil. J'aurais dû vous dire tout de suite que les paroles prononcées par moi devant le conseil de famille étaient à l'adresse de M. de Gonzague et provoquées par l'aspect même de cette jeune fille qu'on me donnait pour Mademoiselle de Nevers. Je me suis irritée trop vite; mais la souffrance aigrit, vous le savez bien; et moi j'ai tant souffert!...

Lagardère se tenait debout et incliné devant elle, dans une respectueuse attitude.

— Et puis, — poursuivit-elle avec un mélancolique sourire, car toute femme est comédienne supérieurement, — je suis jalouse de vous, ne le devinez-vous point ? Cela porte à la colère... Je suis jalouse de vous qui m'avez tout pris : sa tendresse, ses petits cris d'enfant, ses premières larmes et son premier sourire... Oh ! oui, je suis jalouse !... Dix-huit ans de sa chère vie que j'ai perdus !... et vous me disputez ce qui me reste... Tenez... voulez-vous me pardonner ?

— Je suis heureux... bienheureux de vous entendre parler ainsi, madame.

— M'avez-vous donc cru un cœur de marbre ?... Que je la voie seulement !... Je suis votre obligée, monsieur de Lagardère, je suis votre amie... je m'engage à ne jamais l'oublier.

— Je ne suis rien, madame... il ne s'agit pas de moi...

— Ma fille ! s'écria la princesse en se levant, rendez-moi ma fille !... Je promets tout, sur mon honneur et sur le nom de Nevers !

Une nuance de tristesse plus sombre couvrit le visage de Lagardère.

— Vous avez promis, madame, dit-il ; votre fille est à vous. Je ne vous demande désormais que le temps de l'avertir et de la préparer. C'est une âme tendre, qu'une émotion trop forte pourrait briser.

— Vous faut-il longtemps pour préparer ma fille ?

— Je vous demande une heure.

— Elle est donc bien près d'ici ?

— Elle est en lieu sûr, madame.

— Et ne puis-je du moins savoir ?...

— Ma retraite ? A quoi bon ? Dans une heure, ce ne sera plus celle d'Aurore de Nevers.

— Faites donc à votre volonté, dit la princesse... Au

revoir, monsieur de Lagardère. Nous nous séparons amis ?

— Je n'ai jamais cessé d'être le vôtre, madame.

— Moi, je sens que je vous aimerai... Au revoir... et espérez...

Lagardère se précipita sur sa main qu'il baisa avec effusion.

— Je suis à vous, madame, dit-il ; corps et âme à vous !

— Où vous retrouverai-je ? demanda-t-elle.

— Au rond-point de Diane, dans une heure.

Elle s'éloigna. Dès qu'elle eut franchi la charmille, son sourire tomba. Elle se prit à courir au travers du jardin.

— J'aurai ma fille ! s'écria-t-elle, folle qu'elle était ; je l'aurai ! Jamais, jamais elle ne reverra cet homme !

Elle se dirigea vers le pavillon du régent.

Lagardère aussi était fou, fou de joie, de reconnaissance et de tendresse.

— Espérez !... se disait-il. J'ai bien entendu ; elle a dit : Espérez !... Oh ! comme je me trompais sur cette femme, sur cette sainte... Elle a dit : Espérez !... Est-ce que je lui demandais tant que cela ? Moi qui lui marchandais son bonheur, moi qui me défiais d'elle, moi qui croyais qu'elle n'aimait pas assez sa fille... ! Oh ! comme je vais la chérir !... et quelle joie quand je vais mettre sa fille dans ses bras !

Il redescendit la charmille pour gagner la pièce d'eau, qui n'avait plus d'illuminations et autour de laquelle la solitude régnait. Malgré sa fièvre d'allégresse, il ne négligea point de prendre ses précautions pour n'être point suivi. Deux ou trois fois il s'engagea dans des allées détournées, puis, revenant sur ses pas en courant, il gagna tout d'un trait la loge de maître Le Bréant, au milieu des arbres.

Avant d'entrer, il s'arrêta et jeta son regard perçant à la ronde. Personne ne l'avait suivi. Tous les massifs voisins étaient déserts. Il crut entendre seulement un bruit de pas vers la tente indienne, qui était tout près de là. Les pas s'éloignaient rapidement. Le moment était propice. Lagardère introduisit la clef dans la serrure de la loge, ouvrit la porte et entra.

Il ne vit point d'abord mademoiselle de Nevers. Il l'appela et n'eut pas de réponse. Mais bientôt, à la lueur d'une girandole voisine qui éclairait l'intérieur de la loge, il aperçut Aurore penchée à une fenêtre et qui semblait écouter. Il l'appela. Aurore quitta aussitôt la fenêtre et s'élança vers lui.

— Quelle est donc cette femme? s'écria-t-elle.

— Quelle femme? demanda Lagardère étonné.

— Celle qui était tout à l'heure avec vous.

— Comment savez-vous cela, Aurore?...

— Cette femme est votre ennemie, Henri, n'est-ce pas?... votre ennemie mortelle?

Lagardère se prit à sourire.

— Pourquoi pensez-vous qu'elle soit mon ennemie, Aurore? demanda-t-il.

— Vous souriez, Henri? Je me suis trompée; tant mieux!... laissons cela, et dites-moi bien vite pourquoi je suis restée prisonnière au milieu de cette fête? Aviez-vous honte de moi? N'étais-je pas assez belle?

La coquette entr'ouvrait son domino, dont le capuchon retombait déjà sur ses épaules, montrant à découvert son délicieux visage.

— Pas assez belle! s'écria Lagardère; vous, Aurore!

C'était de l'admiration; mais, il faut bien l'avouer, c'était une admiration un peu distraite.

— Comme vous dites cela! murmura la jeune fille tristement. Henri, vous me cachez quelque chose... vous paraissez affligé... préoccupé... Hier, vous m'aviez pro-

mis que ce serait mon dernier jour d'ignorance... je ne sais rien pourtant de plus qu'hier.

Lagardère la regardait en face et semblait rêver.

— Mais je ne me plains pas, reprit-elle en souriant; vous voilà... je ne me souviens plus d'avoir si longtemps attendu... je suis heureuse... Vous allez enfin me montrer le bal...

— Le bal est achevé, dit Lagardère.

— C'est vrai... on n'entend plus ces joyeux accords qui venaient jusqu'ici railler la pauvre recluse... Voilà du temps déjà que je n'ai vu passer personne dans les sentiers voisins... excepté cette femme...

— Aurore, interrompit Lagardère avec gravité, je vous prie de me dire pourquoi vous avez pensé que cette femme était mon ennemie.

— Voilà que vous m'effrayez! s'écria la jeune fille. Est-ce que ce serait vrai?

— Répondez, Aurore... Était-elle seule quand elle a passé près d'ici?

— Non... Elle était avec un gentilhomme en riche et brillant costume... Il portait un cordon bleu passé en sautoir...

— Elle n'a point prononcé son nom?

— Elle a prononcé le vôtre. C'est pour cela que l'idée m'est venue de vous demander si elle ne vous quittait point, par hasard.

— Répondez-moi, Aurore, avez-vous entendu ce que cette femme disait en passant sous la fenêtre du pavillon?

— Quelques paroles seulement. Elle était en colère, et ressemblait à une folle. « Monseigneur, » disait-elle...

— Monseigneur! répéta Lagardère.

— « Si Votre Altesse royale ne vient pas à mon secours... »

— Mais c'était le régent! fit Lagardère qui tressaillit.

Aurore frappa ses belles petites mains l'une contre l'autre avec une joie d'enfant.

— Le régent! s'écria-t-elle, j'ai vu le régent!

— « Si Votre Altesse Royale ne vient pas à mon secours... » reprit Lagardère. Après?...

— Après? je n'ai plus bien entendu.

— Est-ce après qu'elle a prononcé mon nom?

— C'est auparavant... J'étais à la fenêtre... j'ai cru entendre... mais c'est que je crois reconnaître partout votre nom, Henri... Elle était bien loin encore... En se rapprochant, elle disait : « La force! il n'y a que la force pour réduire cette indomptable volonté! »

— Ah! fit Lagardère, qui laissa tomber ses bras le long de son corps, elle a dit cela?

— Oui... elle a dit cela.

— Tu l'as entendu?...

— Oui... Mais comme vous êtes pâle, Henri!... comme votre regard brûle?

Henri était pâle, en effet, et son regard brûlait.

On lui eût mis la pointe d'un poignard dans le cœur qu'il n'aurait pas souffert davantage.

Le rouge lui vint au front tout à coup.

— La violence! fit-il en contenant sa voix, qui voulait éclater; la violence après la ruse!... Égoïsme profond! perversité du cœur!... Rendre le bien pour le mal, cela est d'un saint ou d'un ange! Mal pour mal, bien pour bien, voilà l'équité humaine... mais rendre le mal pour le bien, par le nom du Christ! cela est odieux et infâme... Cette pensée-là ne peut venir que de l'enfer! Elle me trompait!... Je comprends tout... on va essayer de m'accabler sous le nombre... on va nous séparer...

— Nous séparer! répéta Aurore, bondissant sur place à ce mot comme une jeune lionne; qui?... cette misérable femme?

— Aurore, dit Lagardère qui posa la main sur son épaule, il ne faut rien dire contre cette femme.

L'expression de ses traits était en ce moment si étrange, que la jeune fille recula d'épouvante.

— Au nom du ciel! s'écria-t-elle, qu'y a-t-il ?

Elle revint vers Henri, qui avait mis sa tête entre ses mains, et voulut lui jeter les bras autour du cou. Il la repoussa avec une sorte d'effroi.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! dit-il ; cela est horrible ! Il y a une malédiction autour de nous et une malédiction sur nous!

Les larmes vinrent aux yeux d'Aurore.

— Vous ne m'aimez plus, Henri ! balbutia-t-elle.

Il la regarda encore. Il avait l'air d'un fou. Il se tordait les bras, et un éclat de rire douloureux souleva sa poitrine.

— Ah! fit-il, chancelant comme un homme ivre, car son intelligence et sa force fléchissaient à la fois, — je ne sais pas... sur l'honneur! je ne sais plus. Qu'y a-t-il dans mon cœur? La nuit... le vide!... Mon amour... mon devoir... lequel des deux, conscience ?

Il se laissa choir sur un siège, murmurant de ce ton plaintif des innocents privés de raison :

— Conscience, conscience, lequel des deux ? mon devoir ou mon amour ? ma mort ou ma vie ? Elle a des droits, cette femme ? Et moi, moi, n'en ai-je pas aussi ?

Aurore n'entendait point ces paroles, qui tombaient inarticulées de la bouche de son ami. Mais elle voyait sa détresse, et son cœur se brisait.

— Henri ! Henri! dit-elle en s'agenouillant devant lui.

— Ils ne s'achètent pas, ces droits sacrés, reprenait Lagardère, en qui l'affaissement succédait à la fièvre ; ils ne s'achètent pas, même au prix de la vie. J'ai donné ma vie, c'est vrai. Que me doit-on pour cela ? Rien!

— Au nom de Dieu! Henri, mon Henri, calmez-vous, expliquez-vous!

— Rien!... Et l'ai-je fait pour qu'on me doive quelque chose? Que vaut mon dévouement? Folie! folie!

Aurore lui tenait les deux mains.

— Folie! reprit-il avec révolte. J'ai bâti sur le sable, un souffle de vent a renversé le frêle édifice de mon espoir; mon rêve n'est plus!

Il ne sentait point la douce pression des doigts d'Aurore, il ne sentait point les larmes brûlantes qui roulaient sur sa main.

— Je suis venu ici, fit-il en s'essuyant le front, pourquoi? Avait-on besoin de moi ici!... Que suis-je?... Cette femme n'a-t-elle pas eu raison!... J'ai parlé haut... j'ai parlé comme un insensé... Qui me dit que vous seriez heureuse?... s'interrompit-il en relevant sur Aurore son regard égaré. Vous pleurez?...

— Je pleure de vous voir ainsi, Henri, balbutia la pauvre enfant.

— Plus tard, si je vous voyais pleurer, je mourrais...

— Pourquoi me verriez-vous pleurer?

— Le sais-je?... Aurore, Aurore, sait-on jamais le cœur des femmes!... Sais-je seulement, moi, si vous m'aimez?...

— Si je vous aime!... s'écria la jeune fille avec une ardente expansion.

Henri la contemplait avidement.

— Vous me demandez si je vous aime, répéta Aurore, vous, Henri?

Lagardère lui mit sa main sur la bouche. Elle la baisa. Il la retira comme si la flamme l'eût touchée.

— Pardonnez-moi, reprit-il, je suis bouleversé... Et pourtant il faut bien que je sache... Vous ne vous connaissez pas vous-même, Aurore... il faut que je sache!... Écoutez bien... réfléchissez bien... nous jouons ici le bon-

heur ou le malheur de toute notre vie... Répondez, je vous en supplie, avec votre conscience, avec votre cœur...

— Je vous répondrai comme à mon père, dit Aurore.

Il devint livide et ferma les yeux.

— Pas ce nom-là! balbutia-t-il d'une voix si faible qu'Aurore eut peine à l'entendre, jamais ce nom-là!... Mon Dieu! reprit-il après un silence et en relevant ses yeux humides, c'est le seul que je lui aie appris!... Qui voit-elle en moi, sinon son père?

— Oh! Henri!... voulut dire Aurore, que sa rougeur subite faisait plus charmante.

— Quand j'étais enfant, pensa tout haut Lagardère, les hommes de trente ans me semblaient des vieillards.

Sa voix était tremblante et douce lorsqu'il poursuivit :

— Quel âge croyez-vous que j'aie, Aurore?

— Que m'importe votre âge, Henri!

— Je veux connaître votre pensée... Quel âge?

Il était en vérité comme un coupable qui attend son arrêt.

L'amour, cette terrible et puissante passion, a d'étranges enfantillages. Aurore baissa les yeux, son sein battit.

Pour la première fois, Lagardère vit sa pudeur éveillée, et la porte du ciel sembla s'ouvrir pour lui.

— Je ne sais pas votre âge, Henri, dit-elle ; mais ce nom que je vous donnais tout à l'heure, ce nom de père, ai-je pu jamais le prononcer sans sourire!

— Pourquoi non, ma fille? Je pourrais être votre père.

— Moi je ne pourrais pas être votre fille, Henri!

L'ambroisie qui enivrait les dieux immortels était vinaigre et fiel auprès des enchantements de cette voix. Et pourtant Lagardère reprit, voulant boire son bonheur jusqu'à la dernière goutte :

— J'étais plus âgé que vous ne l'êtes maintenant quand vous vîntes au monde, Aurore... J'étais un homme déjà.

— C'est vrai, répondit-elle, puisque vous avez pu tenir mon berceau d'une main, votre épée de l'autre...

— Aurore, mon enfant bien-aimée, ne me regardez pas au travers de votre reconnaissance... voyez-moi tel que je suis...

Elle appuya ses deux belles mains tremblantes sur ses épaules et se prit à le contempler longuement.

— Je ne sais rien au monde, prononça-t-elle ensuite, le sourire aux lèvres et les paupières demi-voilées, rien de meilleur, rien de plus noble, rien de si beau que vous!

IX

OU FINIT LA FÊTE

C'était vrai, surtout en ce moment où le bonheur mettait au front de Lagardère sa rayonnante couronne. Lagardère était jeune comme Aurore elle-même, beau comme elle était belle.

Et si vous l'aviez vue, la vierge amoureuse, cachant l'ardeur pudique de son re gard derrière la frange soyeuse de ses longs cils baissés, le sein palpitant, le sourire ému aux lèvres! si vous l'aviez vue! L'amour chaste et grand, la sainte tendrese qui doit mettre deux existences en une seule, marier étroitement deux âmes; l'amour, ce cantique sublime que Dieu dans sa bonté laisse entendre à la terre, l'enivrante manne qu'apporte la rosée du ciel; l'amour qui sait embellir la laideur elle-même; l'amour qui met à la beauté une auréole divine, l'amour était là, couronnant ce doux visage de jeune fille.

Lagardère presssa contre son cœur sa fiancée frémissante. Il y eut un long silence. Leurs lèvres ne se touchèrent point.

— Merci! merci! murmura-t-il.

Leurs yeux se parlaient.

— Dis-moi, reprit Lagardère, dis-moi, Aurore, avec moi, as-tu toujours été heureuse?

— Oui, bien heureuse! répondit la jeune fille.

— Et pourtant, Aurore, aujourd'hui, tu as pleuré.

— Vous savez cela, Henri?

— Je sais tout ce qui te regarde. Pourquoi pleurais-tu?

— Pourquoi pleurent les jeunes filles? dit Aurore voulant éluder la question.

— Tu n'es pas comme les autres, toi, quand tu pleures... Je t'en prie, pourquoi pleurais-tu?

— De votre absence, Henri... Je vous vois bien rarement, et aussi de cette pensée...

Elle hésita. Son regard se détourna.

— Quelle pensée? demanda Lagardère.

— Je suis une folle, Henri, balbutia la jeune fille toute confuse; la pensée qu'il y a des femmes bien belles dans ce Paris... que toutes les femmes doivent avoir envie de vous plaire, et que peut-être...

— Peut-être...? répéta Lagardère acharné à sa coupe de nectar.

— Que peut-être vous en aimez une autre que moi...

Elle cacha son front rougissant dans le sein de Lagardère.

— Dieu me donnerait-il donc cette félicité? murmura celui-ci en extase; faut-il croire...?

— Il faut croire que je t'aime! dit Aurore étouffant sur la poitrine de son amant le son de sa propre voix qui l'effrayait.

— Tu m'aimes... toi, Aurore!... Sens-tu mon cœur battre? Oh! s'il est vrai?... Mais le sais-tu bien toi-même, Aurore, fille chérie!... Connais-tu ton cœur?

— Il parle, je l'écoute.

— Hier, tu étais un enfant...

— Aujourd'hui, je suis une femme. Henri, Henri, je t'aime!

Lagardère appuya ses deux mains contre sa poitrine.

— Et toi? reprit Aurore.

Il ne put que balbutier, la voix tremblante, les paupières humides :

— Oh! je suis heureux!... je suis heureux!

Puis un nuage vint encore à son front. Voyant ce nuage, la mutine frappa du pied et dit :

— Qu'est-ce encore?

— Si jamais tu avais des regrets?... prononça tout bas Henri, qui baisa ses cheveux.

— Quels regrets puis-je avoir, si tu restes près de moi?

— Écoute... J'ai voulu soulever pour toi, cette nuit, un coin du rideau qui te cachait les splendeurs du monde.. Tu as entrevu la cour, le luxe, la lumière... tu as entendu les voix de la fête... Que penses-tu de la cour?

— La cour est belle, répondit Aurore; mais je n'ai pas tout vu, n'est-ce pas?

— Te sens-tu faite pour cette vie?... Ton regard brille... tu aimerais le monde?

— Avec toi, oui.

— Et sans moi?

— Rien sans toi!

Lagardère pressa ses mains réunies contre ses lèvres.

— As-tu vu, reprit-il encore pourtant, ces femmes qui passaient souriantes?...

— Elles semblaient heureuses, interrompit Aurore, et bien belles.

— Elles sont heureuses, en effet, ces femmes... elles ont des châteaux et des hôtels...

— Quand tu es dans notre maison, Henri, je l'aime mieux qu'un palais.

— Elles ont des amis...

— Ne t'ai-je pas?

— Elles ont une famille...

— Ma famille, c'est toi.

Aurore faisait toutes ces réponses sans hésiter, avec son franc sourire aux lèvres. C'était son cœur qui parlait. Mais Lagardère voulait l'épreuve complète. Il fit appel à tout son courage et reprit après un silence :

— Elles ont une mère.

Aurore pâlit. Elle n'avait plus de sourire. Une larme perla entre ses paupières demi-closes. Lagardère lâcha ses mains, qui se joignirent sur sa poitrine.

— Une mère! répéta-t-elle les yeux au ciel; je suis souvent en compagnie de ma mère. Après vous, Henri, c'est à ma mère que je pense le plus souvent.

Ses beaux yeux semblaient prier ardemment.

— Si je l'avais, ma mère, ici, avec vous, Henri poursuivit-elle; si je l'entendais vous appeler : Mon fils... oh! que seraient de plus les joies du paradis? Mais, se reprit-elle après une courte pause, s'il me fallait choisir entre ma mère et vous...

Son sein agité tressaillait; son charmant visage exprimait une mélancolie profonde. Lagardère attendait, anxieux, haletant.

— C'est mal peut-être ce que je vais dire, prononça-t-elle avec effort; je le dis parce que je le pense : S'il me fallait choisir entre ma mère et vous...

Elle n'acheva pas, mais elle tomba brisée entre les bras d'Henri et s'écria, la voix pleine de sanglots :

— Je t'aime! oh! je t'aime, je t'aime!

Lagardère se redressa. D'une main, il la soutenait faible contre sa poitrine; de l'autre, il semblait prendre le ciel à témoin.

— Dieu qui nous vois, s'écria-t-il avec exaltation, Dieu qui nous entends et qui nous juges, tu me la donnes; je la prends, et je jure qu'elle sera heureuse!

Aurore entr'ouvrit les yeux et montra ses dents blanches en un pâle sourire.

— Merci! merci! poursuivit Lagardère en haussant son front jusqu'à ses lèvres; tiens! regarde le bonheur que tu fais : je ris, je pleure... je suis ivre et fou!... Oh! te voilà donc à moi, Aurore, toute à moi! Mais que disais-je tout à l'heure? s'interrompit-il. Ne crois pas ce que j'ai dit, Aurore. Je suis jeune... Oh! j'ai menti! je sens déborder en moi la jeunesse, la force, la vie. Allons-nous être heureux! heureux longtemps!... Cela est certain, adorée, ceux de mon âge sont plus vieux que moi... Sais-tu pourquoi? Je vais te le dire... Les autres font ce que je faisais avant d'avoir rencontré ton berceau sur mon chemin... les autres aiment, les autres boivent, les autres jouent... que sais-je!... les autres, quand ils sont riches comme je l'étais, riches d'ardeur, riches de téméraire courage, les autres s'en vont prodiguant follement le trésor de leur jeunesse. Tu es venue, Aurore! je me suis fait avare aussitôt. Un instinct providentiel m'a dit d'arrêter court ces largesses de cœur. J'ai thésaurisé, pour te garder toute mon âme. J'ai renfermé la fougue de mes belles années dans un coffre-fort. Je n'ai plus rien aimé, rien désiré. Ma passion, sommeillant comme la Belle au bois dormant, s'éveille, naïve et robuste; mon cœur n'a que vingt ans!... Tu m'écoutes, tu souris, tu me crois fou... Je suis fou d'allégresse, c'est vrai, mais je parle sagement. Qu'ai-je fait durant toutes ces années? Je les ai passées toutes, toutes, à te regarder grandir et fleurir... je les ai passées à guetter l'éveil de ton âme... je les ai passées à chercher ma joie dans ton sourire!... Par le nom de Dieu! tu avais raison, j'ai l'âge d'être heureux, l'âge de t'aimer! Tu es à moi!... Nous serons tout l'un pour l'autre!... Tu as encore raison : hors de nous deux, rien en ce monde!... Nous irons en quelque retraite ignorée, loin d'ici, bien loin!... Notre vie, je vais te la dire :

l'amour à pleine coupe; l'amour, toujours l'amour!... Mais parle donc, Aurore, parle donc!

Elle écoutait avec ravissement.

— L'amour! répéta-t-elle comme un songe heureux, toujours l'amour!...

— As pas pur! disait Cocardasse qui tenait par les pieds M. le baron de Barbanchois; voici un ancien qui pèse son poids, ma caillou!

Passepoil tenait la tête du même baron de Barbanchois, homme mécontent que les orgies de la régence dégoûtaient profondément, mais qui était ivre, pour le présent, comme trois ou quatre czars faisant leur tour de France.

Cocardasse et Passepoil avaient été chargés par M. le baron de la Hunaudaye, moyennant petite finance, de reporter en son logis M. le baron de Barbanchois. Ils traversaient le jardin désert et assombri.

— Eh donc! fit le Gascon à une centaine de pas de la tente où l'on avait soupé, si nous nous reposions, mon bon?

— J'obtempère, répondit Passepoil; le vieux est lourd et le payement léger.

Ils déposèrent sur le gazon M. le baron de Barbanchois, qui, à moitié réveillé par la fraîcheur de la nuit, se prit à répéter son refrain favori :

— Où allons-nous? où allons-nous?

— Pécaïre! lui répondit Cocardasse, je n'en sais rien, ou le diable m'emporte!

— Est-il curieux, ce vieil ivrogne? ajouta Passepoil.

Ils s'assirent tous les deux sur un banc. Passepoil tira sa pipe de sa poche et se mit à la bourrer tranquillement.

— Si c'est notre dernier souper, dit-il, il était bon.

— Il était bon, répondit Cocardasse en battant le briquet. Capédédiou! j'ai mangé une volaille et demie...

— Ah ! fit Passepoil, c'est la petite qui était devant moi... avec ses cheveux blonds poudrés et son pied qui aurait tenu dans le creux de ma main !...

— Fameuse ! s'écria Cocardasse ; sandiéou ! et les fonds d'artichaut qui étaient autour !

— Et sa taille ! à prendre avec dix doigts... l'as-tu remarquée ?

— J'aime mieux la mienne ! dit gravement Cocardasse.

— Par exemple ! se récria Passepoil ; rousse et louche, la tienne !

Il parlait de la voisine de Cocardasse. Celui-ci le saisit par la nuque et le fit lever.

— Ma caillou, dit-il, je ne souffrirai pas que tu insultes mon souper... Fais des excuses, capédédiou ! sinon je te fends sans pitié.

Ils avaient bu tous deux, pour se consoler de leurs peines, deux fois plus que cet austère baron de Barbanchois. Passepoil, las de la tyrannie de son noble ami, ne voulut pas faire d'excuses. On dégaina, on se donna d'énormes horions en pure perte ; puis on se prit aux cheveux, et l'on finit par tomber sur le corps de M. le baron de Barbanchois, qui s'éveilla de nouveau pour chanter :

— Où allons-nous, bon Dieu ? où allons-nous ?

— Eh donc ! j'avais oublié le vieux, dit Cocardasse.

— Emportons-le, ajouta Passepoil.

Mais, avant de reprendre leur fardeau, ils s'embrassèrent avec effusion, en versant des larmes abondantes.

Ce serait ne point les connaître que de penser qu'ils avaient oublié d'emplir leurs gourdes au buffet. Ils avalèrent chacun une bonne rasade, remirent leurs brettes au fourreau, et rechargèrent M. le baron de Barbanchois. Celui-ci rêvait qu'il assistait à la fête de Vaux-le-Vi-

comte, donnée par M. le surintendant Fouquet au jeune roi Louis XIV, et qu'il glissait sous la table après souper. «Autre temps, autres mœurs,» dit le proverbe menteur.

— Et tu ne l'as pas revue? demanda Cocardasse.

— Qui ça? celle qui était devant moi?

— Eh! non, la petite au domino rose.

— Pas l'ombre. J'ai fureté dans toutes les tentes.

— As pas pur! moi, je suis entré jusque dans le palais, et je te promets qu'on me regardait, ma caillou. Il y avait des dominos roses en veux-tu, en voilà! mais ce n'était pas le nôtre. J'ai voulu parler à l'un d'eux, qui m'a donné une croquignole sur le bout du nez en m'appelant défunt Croquemitaine. «Pécaïre! ai-je répondu, mon illustre ami le régent reçoit ici une société un peu bien mêlée!»

— Et lui, demanda Passepoil, l'as-tu rencontré?

Cocardasse baissa le ton.

— Non, répondit-il; mais j'ai entendu parler de lui. Le régent n'a pas soupé. Il est resté enfermé plus d'une heure avec le Gonzague. Toute la sequelle que nous avons vue à l'hôtel ce matin piaule et menace. Sandieou! s'ils ont seulement la moitié autant de courage que de ramage, notre pauvre petit Parisien n'a qu'à bien se tenir!

— J'ai bien peur, soupira frère Passepoil, qu'ils ne nous débarrassent de lui.

Cocardasse, qui était en avant, s'arrêta, ce qui arracha une plainte à M. le baron de Barbanchois.

— Mon bon, fit-il, sois sûr que lou couquin se tirera de là; il en a vu bien d'autres.

— Tant va la cruche à l'eau..., murmura Passepoil.

Il n'acheva pas son proverbe. Un bruit de pas se faisait

du côté de la pièce d'eau. Nos deux braves se jetèrent dans un fourré, par pure habitude. Leur premier mouvement était toujours de se cacher.

Les pas approchaient. C'était une troupe d'hommes armés, en tête de laquelle marchait ce grand spadassin de Bonnivet, écuyer de madame de Berri. A mesure que cette patrouille passait dans une allée, les lumières s'éteignaient. Cocardasse et Passepoil entendirent bientôt ce qui se disait dans la troupe.

— Il est dans le jardin! affirmait un sergent aux gardes; j'ai interrogé tous les piquets et les grand'gardes des portes; son costume était facile à reconnaître; on ne l'a point vu sortir.

— Vingt dieux! répéta un soldat, celui-là n'aura pas volé son affaire! Je l'ai vu secouer M. de Gonzague comme un pommier dont on veut avoir les pommes.

— Ce bon garçon doit être un pays, murmura Passepoil, attendri par cette métaphore normande.

— Attention, enfants, ordonna Bonnivet; vous savez que c'est un dangereux compagnon!...

Ils s'éloignèrent.

Une autre patrouille cheminait du côté du palais, une autre vers la charmille qui bordait les maisons de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Partout les lumières s'éteignaient sur leur passage. On eût dit que, dans cette frivole demeure du plaisir, quelque sinistre exécution se préparait.

— Ma caillou, dit Cocardasse, c'est à lui qu'ils en veulent.

— Ça me paraît clair, répondit Passepoil.

— J'avais entendu dire déjà au palais que lou couquin avait rudement malmené M. de Gonzague... C'est lui qu'ils cherchent.

— Et pour le trouver, ils éteignent les lumières ?...

— Non, pas pour le trouver, pour avoir raison de lui.

— Ma foi ! dit Passepoil, il sont quarante ou cinquante contre un... s'ils le manquent, cette fois...

— Mon bon, interrompit le Gascon, ils le manqueront. Lou petit couquin a le diable dans le corps... Si tu m'en crois, nous allons le chercher, nous aussi, et lui faire cadeau de nos personnes.

Passepoil était prudent. Il ne put retenir une grimace, et dit :

— Ce n'est pas le moment.

— As pas pur ! Veux-tu discuter contre moi ? s'écria le bouillant Cocardasse ; c'est le moment ou jamais. Eh donc ! s'il n avait pas besoin de nous, il nous recevrait avec la botte de Nevers ! Nous sommes en faute,

— C'est vrai, dit Passepoil, nous sommes en faute !... Mais du diable si ce n'est pas une mauvaise affaire !

Il résulta de là que M. le baron de Barbanchois ne coucha point dans son lit.

Ce gentilhomme fut déposé proprement par terre, et continua son sommeil. La suite de cette histoire dira où et comment il se réveilla.

Cocardasse et Passepoil se mirent en quête.

La nuit était noire. Il ne restait plus guère de lampions allumés dans le jardin, sauf aux abords des tentes indiennes.

On vit s'éclairer les fenêtres au premier étage du pavillon du régent.

Une croisée s'ouvrit.

Le régent lui-même parut au balcon, et dit à ses serviteurs invisibles :

— Messieurs, sur vos têtes, qu'on le prenne vivant !

— Merci-Dieu ! grommela Bonnivet, dont l'escouade

était au rond-point de Diane, si le gueux a entendu cela, il va nous tailler des croupières !

Nous sommes bien forcés d'avouer que les patrouilles n'allaient point à ce jeu de bon cœur. M. de Lagardère avait une si terrible réputation de diable à quatre, que volontiers chaque soldat eût fait son testament. Bonnivet, le bretteur, eût mieux aimé se battre avec deux douzaines de cadets de province, des grives, comme on les appelait alors dans les tripots et sur le terrain, partout où on les dévorait, que d'affronter pareille besogne.

Lagardère et Aurore venaient de orendre la résolution de fuir.

Lagardère ne se doutait pas de ce qui se passait dans le jardin. Il espérait pouvoir passer, avec sa compagne, par la porte dont maître Le Bréant était le gardien. Il avait remis son domino noir, et le visage d'Aurore se cachait de nouveau sous son masque. Ils quittèrent la loge.

Deux hommes étaient agenouillés sur le seuil en dehors.

— Nous avons fait ce que nous avons pu, monsieur le chevalier, dirent ensemble Cocardasse et Passepoil, qui avaient achevé de vider leurs gourdes pour se donner du cœur ; pardonnez-nous !

— Eh donc ! ajouta Cocardasse, c'était un feu follet que ce domino rose !

— Doux Jésus ! s'écria Passepoil, le voici !

Cocardasse se frotta les yeux.

— Debout ! ordonna Lagardère.

Puis, apercevant tout à coup les mousquets des gardes françaises au bout de l'allée :

— Que veut dire ceci ? ajouta-t-il.

— Cela veut dire que vous êtes bloqué, mon pauvre enfant ! répondit Passepoil.

C'était au fond de sa gourde qu'il avait puisé cette liberté de langage. Lagardère ne demanda pas même d'ex-

plication. Il avait tout deviné. La fête était finie, voilà ce qui faisait son effroi. Les heures avaient passé pour lui comme des minutes; il n'avait point mesuré le temps; il s'était attardé. Le tumulte seul de la fête aurait pû favoriser sa fuite.

— Êtes-vous avec moi solidement et franchement ? demanda-t-il.

— A la vie, à la mort! répondirent les deux braves la main sur le cœur.

Et ils ne mentaient point. La vue de ce diable de petit Parisien venait en aide au fond de la gourde et achevait de les enivrer. Aurore tremblait pour Lagardère, et ne songeait point à elle-même.

— A-t-on relevé les gardes des portes ? interrogea Henri.

— On les a renforcées, répondit Cocardasse; il faut jouer serré, sandiéou!

Lagardère se prit à réfléchir; puis il continua tout à coup:

— Connaissez-vous par hasard maître Le Bréant, concierge de la cour aux Ris ?

— Comme notre poche, répondirent à la fois Cocardasse et Passepoil.

— Alors il ne vous ouvrira point sa porte! dit Lagardère avec un geste de dépit.

Nos deux braves approuvèrent du bonnet cette conclusion éminemment logique. Ceux-là seulement qui ne les connaissaient pas pouvaient leur ouvrir la porte.

Un bruit vague se faisait cependant derrière le feuillage, aux alentours. On eût dit que des gens s'approchaient de tous côtés avec précaution. Lagardère et ses compagnons ne pouvaient rien voir. L'endroit où ils étaient avait plus de lumières que les allées voisines

Quant aux massifs, c'étaient partout désormais ténèbres profondes.

— Écoutez, dit Lagardère, il faut risquer le tout pour le tout. Ne vous occupez point de moi, je sais comment me tirer d'affaire; j'ai là un déguisement qui pourra tromper les yeux de mes ennemis... Emmenez cette jeune fille. Vous entrerez avec elle sous le vestibule du régent... vous tournerez à gauche... la porte de M. Le Bréant est au bout du premier corridor... vous passerez masqués et vous direz: « De la part de celui qui est au jardin, dans votre loge... » Il vous ouvrira la porte de la rue, et vous irez m'attendre derrière l'oratoire du Louvre.

— Entendu! fit Cocardasse.

— Un mot encore... Êtes-vous hommes à vous faire tuer plutôt que de livrer cette jeune fille?

— As pas pur! nous casserons tout ce qui nous barrera le passage, promit le Gascon.

— Gare aux mouches! ajouta Passepoil avec une fierté qu'on ne lui connaissait point.

Et tous deux en même temps:

— Cette fois-ci, vous serez content de nous!

Lagardère baisa la main d'Aurore et lui dit:

— Courage! c'est ici notre dernière épreuve.

Elle partit, escortée par nos deux braves. Il fallait traverser le rond-point de Diane.

— Ohé! fit un soldat, en voici une qui a été du temps avant de trouver sa route!

— Mes mignons, dit Cocardasse, c'est une dame du corps de ballet.

Il écarta de la main sans façon ceux qui étaient devant lui, et ajouta effrontément:

— Son Altesse royale nous attend !

Les soldats se prirent à rire et donnèrent passage.

Mais, dans l'ombre d'un massif d'orangers en caisse qui flanquait l'angle du pavillon, il y avait deux hommes qui semblaient à l'affût. Gonzague et son factotum, M. de Peyrolles. Ils étaient là pour Lagardère, qu'on s'attendait à voir paraître d'instant en instant. Gonzague dit quelques mots à l'oreille de Peyrolles. Celui-ci s'aboucha avec une demi-douzaine de coquins à longues épées embusqués derrière le massif. Tous s'élancèrent sur les pas de nos deux braves, qui venaient de monter le perron escortant toujours le domino rose.

M. Le Bréant ouvrit la porte de la cour aux Ris, comme Lagardère s'y était attendu. Seulement, il l'ouvrit deux fois, la première pour Aurore et son escorte, la seconde pour M. de Peyrolles et ses compagnons.

Lagardère, lui, s'était glissé jusqu'au bout du sentier pour voir si sa fiancée atteindrait le pavillon sans encombre. Quand il voulut regagner la loge, la route était barrée : un piquet de gardes françaises fermait l'avenue.

— Holà ! monsieur le chevalier, cria le chef avec un peu d'altération dans la voix, ne faites point de résistance, je vous prie, vous êtes cerné de tous côtés.

C'était l'exacte vérité. Dans tous les massifs voisins, la crosse des mousquets sonna contre le sol.

— Que veut-on de moi ? demanda Lagardère, qui ne tira même pas l'épée.

Le vaillant Bonnivet, qui s'était avancé à pas de loup par derrière, le saisit à bras le corps. Lagardère n'essaya point de se dégager, et demanda pour la deuxième fois :

— Que veut-on de moi ?

— Pardieu ! mon camarade, répondit le marquis de Bonnivet, vous allez bien le voir !

Puis il ajouta :

— En avant, messieurs!... au palais!... J'espère que vous me rendrez témoignage : j'ai fait à moi tout seul cette importante capture.

Ils étaient bien une soixantaine. On entoura Henri, et on le porta plutôt qu'on ne le conduisit dans les appartements de Philippe d'Orléans. Puis on ferma la porte du vestibule et il n'y eut plus dans le jardin âme qui vive, excepté ce bon M. de Barbanchois, ronflant comme un juste sur le gazon mouillé.

X

GUET-APENS

Ce que l'on appelait le grand cabinet, ou mieux le premier cabinet du régent, était une salle assez vaste où il avait coutume de recevoir les ministres et le conseil de régence. Il y avait une table ronde couverte d'un tapis de lampas, un fauteuil pour Philippe d'Orléans, un fauteuil pour le duc de Bourbon, des chaises pour les autres membres titulaires du conseil, et des pliants pour les secrétaires d'État. Au-dessus de la principale porte était l'écusson de France avec le lambel d'Orléans. Les affaires du royaume se réglaient là chaque jour, un peu à la diable, après le dîner. Le régent dînait tard, l'Opéra commençait de bonne heure, on n'avait vraiment pas le temps.

Quand Lagardère entra, il y avait là beaucoup de monde; cela ressemblait à un tribunal. MM. de Lamoignon, de Tresmes et de Machault se tenaient à côté du régent, qui était assis. Les ducs de Saint-Simon, de Luxembourg et d'Harcourt étaient auprès de la cheminée. Il y

vait des gardes aux portes, et Bonnivet, le triomphateur, essuyait la sueur de son front devant une glace.

— Nous avons eu du mal, disait-il à demi-voix, mais enfin nous le tenons ! Ah ! le diable d'homme !

— A-t-il fait beaucoup de résistance? demanda Machault, le lieutenant de police.

— Si je n'avais pas été là, répondit Bonnivet, Dieu sait ce qui serait arrivé!

Dans les embrasures pleines, vous eussiez reconnu le vieux Villeroy, le cardinal de Bissy, Voyer-d'Argenson, Leblanc, etc. Quelques-uns des affidés de Gonzague avaient pu se faire jour : Navailles, Choisy, Nocé, Gironne et le gros Oriol, masqué entièrement par son confrère Taranne. Chaverny causait avec M. de Brissac, qui dormait debout pour avoir passé trois nuits à boire. Douze ou quinze hommes, armés jusqu'aux dents, se tenaient derrière Lagardère. Il n'y avait là qu'une seule femme : madame la princesse de Gonzague, qui était assise à la droite du régent.

— Monsieur, dit celui-ci brusquement dès qu'il aperçut Lagardère, nous n'avions pas mis dans nos conditions que vous viendriez troubler notre fête et insulter dans notre propre maison un des plus grands seigneurs du royaume! Vous êtes accusé aussi d'avoir tiré l'épée dans l'enceinte du Palais-Royal. C'est nous faire repentir trop vite de notre clémence à votre égard.

Depuis son arrestation, le visage de Lagardère était de marbre. Il répondit d'un ton froid et respectueux :

— Monseigneur, je n'ai pas crainte qu'on répète ce qui s'est dit entre M. de Gonzague et moi... Quant à la seconde accusation, j'ai tiré l'épée, c'est vrai; mais ce fut pour défendre une dame... Parmi ceux qui sont ici, plusieurs pourraient me donner leur témoignage.

Il y en avait là une demi-douzaine. Chaverny seul répondit :

— Monsieur, vous avez dit vrai.

Henri le regarda avec étonnement, et vit que ses compagnons le gourmandaient. Mais le régent, qui était bien las et qui voulait dormir, ne pouvait point s'arrêter longtemps à ces bagatelles.

— Monsieur, reprit-il, on vous eût pardonné tout cela; mais, prenez garde, il est une chose qu'on ne vous pardonnera point. Vous avez promis à madame de Gonzague que vous lui rendriez sa fille. Est-ce vrai?

— Oui, monseigneur, je l'ai promis.

— Vous m'avez envoyé un messager qui m'a fait en votre nom la même promesse. Le reconnaissez-vous?

— Oui, monseigneur.

— Vous devinez, je le pense, que vous êtes devant un tribunal. Les cours ordinaires ne peuvent connaître du fait qu'on vous reproche. Mais, sur ma foi! monsieur, je vous jure qu'il sera fait justice de vous si vous le méritez. Où est mademoiselle de Nevers?

— Je l'ignore, répondit Lagardère.

— Il ment! s'écria impétueusement la princesse

— Non, madame... J'ai promis au-dessus de mon pouvoir, voilà tout.

Il y eut dans l'assemblée un murmure désapprobateur. Henri reprit en élevant la voix et en promenant son regard à la ronde :

— Je ne connais pas mademoiselle de Nevers.

— C'est de l'impudence! dit M. le duc de Tresmes, gouverneur de Paris.

Tout ce qui appartenait à Gonzague répéta :

— C'est de l'impudence!

M. de Machault, nourri des saines traditions de la police, conseilla incontinent d'appliquer à cet insolent la question extraordinaire. Pourquoi chercher midi à quatorze heures?

Le régent regarda sévèrement Lagardère.

— Monsieur, fit-il, réfléchissez bien à ce que vous dites.

— Monseigneur, la réflexion n'ajoute rien à la vérité et n'en retranche rien : j'ai dit la vérité.

— Souffrirez-vous cela, monseigneur? dit la princesse qui avait peine à se contenir... Sur mon honneur, sur mon salut, il ment!... Il sait où est ma fillle, puisqu'il me l'a dit lui-même tout à l'heure, à dix pas d'ici, dans le jardin...

— Répondez! ordonna le régent.

— Alors, comme maintenant, répliqua Lagardère, j'ai dit la vérité... alors j'espérais encore accomplir ma promesse.

— Et maintenant? balbutia la princesse hors d'elle-même.

— Maintenant, je ne l'espère plus.

Madame de Gonzague retomba épuisée sur son siége.

La partie grave de l'assistance, les ministres, les magistrats, les ducs, regardaient avec curiosité cet étrange personnage dont tant de fois le nom avait frappé leurs oreilles au temps de leur jeunesse : le beau Lagardère! Lagardère le spadassin! Cette figure intelligente et calme n'allait point à un vulgaire traîneur d'épée.

Certains, dont le regard était plus perçant, essayaient de voir ce qu'il y avait derrière cette apparente tranquillité. C'était comme une résolution triste et profondément réfléchie. Les gens de Gonzague se sentaient trop petits en ce lieu pour faire beaucoup de bruit. Ils étaient entrés là grâce au nom de leur patron, partie intéressée dans le débat; mais leur patron ne venait pas.

Le régent reprit :

— Et c'est sur de vagues espoirs que vous avez écrit au régent de France? Quand vous me faisiez dire : « La fille de votre ami vous sera rendue... »

— J'espérais qu'il en serait ainsi.

— Vous espériez !

— L'homme est sujet à se tromper.

Le régent consulta du regard Tresmes et Machault, qui semblaient être ses conseils.

— Mais, monseigneur, s'écria la princesse, qui se tordait les bras, ne voyez-vous pas qu'il me vole mon enfant!... Il l'a, j'en fais serment ! Il la tient cachée ? C'es à lui que j'ai remis ma fille la nuit du meurtre, je m'en souviens! je le sais! je le jure!

— Vous entendez, monsieur ? dit le régent.

Un imperceptible mouvement agita les tempes de Lagardère. Sous ses cheveux perlèrent des gouttes de sueur. Mais il répondit sans démentir son calme :

— Madame la princesse se trompe.

— Oh! fit-elle avec folie, et ne pouvoir confondre cet homme!

— Il ne faudrait qu'un témoin, commença le régent.

Il s'interrompit parce qu'Henri s'était redressé de son haut, provoquant du regard Gonzague, qui venait de se montrer à la porte principale. L'entrée de Gonzague fit une courte sensation. Il salua de loin la princesse sa femme et Philippe d'Orléans. Il resta près de la porte.

Son regard croisa celui d'Henri, qui prononça d'un accent de défi :

— Que le témoin se montre donc, et que le témoin ose me reconnaître !

Les yeux de Gonzague battirent comme s'il eût essayé en vain de soutenir le regard de l'accusé. Chacun vit bien cela. Mais Gonzague parvint à sourire, et l'on se dit :

— Il a pitié !

Un silence profond régnait cependant dans la salle. Un léger mouvement se fit du côté de la porte. Gonzague se rapprocha du seuil, et la jaune figure de Peyrolles sortit de l'ombre.

— Elle est à nous, dit-il à voix basse.

— Et les papiers?

— Et les papiers.

Le rouge vint aux joues de Gonzague, tant il éprouvait de joie.

— Par la mort de Dieu! s'écria-t-il, avais-je raison de te dire que ce bossu valait son pesant d'or?

— Ma foi! répondit le factotum, j'avoue que je l'avais mal jugé.. Il nous a donné un fier coup d'épaule!

— Personne ne répond, vous le voyez bien, monseigneur, disait cependant Lagardère. Puisque vous êtes juge, soyez équitable. Qu'y a-t-il devant vous en ce moment? Un pauvre gentilhomme trompé comme vous-même dans son espoir. J'ai cru pouvoir compter sur un sentiment qui d'ordinaire est le plus pur et le plus ardent de tous; j'ai promis avec la témérité d'un homme qui souhaite sa récompense...

Il s'arrêta et reprit avec effort :

— Car je pensais avoir droit à une récompense.

Ses yeux se rebaissèrent malgré lui et sa voix s'embarrassa dans sa gorge.

— Qu'y a-t-il en cette homme-là? demanda le vieux Villeroy à Voyer-d'Argenson.

Le vice-chancelier répondit :

— Cet homme-là est un grand cœur ou le plus lâche de tous les coquins.

Lagardère fit sur lui-même un suprême effort et poursuivit :

— Le sort s'est joué de moi, monseigneur; voilà tout mon crime... Ce que je pensais tenir m'a échappé... Je me punis moi-même, et je retourne en exil.

— Voilà qui est commode! dit Navailles.

Machault parlait bas au régent.

— Je me mets à vos genoux, monseigneur!... commença la princesse.

— Laissez, madame! interrompit Philippe d'Orléans.

Son geste impérieux réclama le silence, et chacun se tut dans la salle. Il reprit en s'adressant à Lagardère :

— Monsieur, vous êtes gentilhomme, du moins vous le dites... Ce que vous avez fait est indigne d'un gentilhomme... Ayez pour châtiment votre propre honte... Votre épée, monsieur!

Lagardère essuya son front baigné de sueur. Au moment où il détacha le ceinturon de son épée, une larme roula sur sa joue.

— Sang-Dieu! grommela Chaverny, qui avait la fièvre et ne savait pourquoi, j'aimerais mieux qu'on le tuât.

Au moment où Lagardère rendait son épée au marquis de Bonnivet, Chaverny détourna les yeux.

— Nous ne sommes plus au temps, reprit le régent, où l'on brisait les éperons des chevaliers convaincus de félonie... mais la noblesse existe, Dieu merci! et la dégradation de noblesse est la peine la plus cruelle que puisse subir un soldat... Monsieur, vous n'avez plus le droit de porter une épée! Écartez-vous, messieurs, et donnez-lui passage... Cet homme n'est plus digne de respirer le même air que vous.

Un instant, on eût dit que Lagardère allait ébranler les colonnes de cette salle, et, comme Samson, ensevelir ces Philistins sous ses décombres. Son puissant visage exprima d'abord un courroux si terrible, que ses voisins s'écartèrent bien plus par frayeur que par obéissance à l'ordre du régent. Mais l'angoisse succéda vite à la colère, et l'angoisse fit place à cette froideur résolue qu'il montrait depuis le commencement de la séance.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant, j'accepte le jugement de Votre Altesse royale, et je n'en appellerai point.

Une lointaine solitude et l'amour d'Aurore, voilà le tableau qui passait devant ses yeux. Cela ne valait-il pas le

martyre? Il se dirigea vers la porte au milieu du silence général. Le régent avait dit tout bas à la princesse :

— Ne craignez rien, on le suivra.

Vers le milieu de la salle, Lagardère trouva au-devant de lui M. le prince de Gonzague, qui venait de quitter Peyrolles.

— Altesse, dit Gonzague en s'adressant au duc d'Orléans, je barre le passage à cet homme.

Chaverny était dans une agitation extraordinaire. Il semblait qu'il eût envie de se jeter sur Gonzague.

— Ah! fit-il, si Lagardère avait encore son épée...

Taranne poussa le coude d'Oriol.

— Le petit marquis devient fou, murmura-t-il.

—Pourquoi barrez-vous le passage à cet homme? demanda le régent.

— Parce que votre religion a été trompée, monseigneur, répondit Gonzague. La dégradation de noblesse n'est point le châtiment qui convient aux assassins!

Il y eut un grand mouvement dans toute la salle et le régent se leva.

— Celui-là est un assassin! acheva Gonzague, qui mit son épée nue sur l'épaule de Lagardère.

Et nous pouvons vous affirmer qu'il tenait ferme la poignée.

Mais Lagardère n'essaya pas de le désarmer.

Au milieu du tumulte général, car les partisans de Gonzague poussaient des cris et faisaient mine de charger, Lagardère eut un convulsif éclat de rire. Il écarta seulement l'épée et saisit le poignet de Gonzague en le serrant si violemment que l'arme tomba. Il amena Gonzague ou plutôt il le traîna jusqu'à la table, et, montrant sa main que la douleur tenait ouverte, il dit :

— Ma marque!... ma marque!

Le regard du régent était sombre. Toutes les respirations suspendues s'arrêtaient.

— Gonzague est perdu! murmura Chaverny.

Gonzague eut une magnifique audace.

— Altesse, dit-il, voilà dix-huit ans que j'attendais cela! Philippe, notre frère, va être vengé... Cette blessure, je l'ai reçue en défendant la vie de Nevers.

La main de Lagardère lâcha prise, et son bras retomba le long de son flanc. Il resta un instant atterré, tandis qu'un grand cri s'élevait dans la salle :

— L'assassin de Nevers! l'assassin de Nevers!

Et Navailles, et Nocé, et Choisy, et tous les autres ajoutaient :

— Ce diable de bossu nous l'avait bien dit!

La princesse avait mis ses mains au-devant de son visage avec horreur. Elle ne bougeait plus. Elle était évanouie. Lagardère sembla s'éveiller quand les archers, Bonnivet à leur tête, l'entourèrent sur un signe du régent.

— Infâme! gronda-t-il comme un lion qui rugit, infâme! infâme!

Puis, rejetant à dix pas Bonnivet, qui avait voulu lui mettre la main au collet :

— Hors de là! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, et meure qui me touche!

Il se tourna vers Philippe d'Orléans, et ajouta :

— Monseigneur, je suis sacré... j'ai sauf-conduit de Votre Altesse royale.

Ce disant, il tira de la poche de son pourpoint un parchemin qu'il déplia.

— Libre, quoi qu'il advienne! lut-il à haute voix; vous l'avez écrit... vous l'avez signé.

— Surprise!... voulut dire Gonzague.

— Du moment qu'il y a tromperie... ajoutèrent MM. de Tresmes et de Machault.

Le régent leur imposa silence d'un geste.

— Voulez-vous donner raison à ceux qui disent que Phi-

lippe d'Orléans a plus d'une parole? s'écria-t-il. C'est écrit, c'est signé... cet homme est libre... Il a quarante-huit heures pour passer la frontière.

Lagardère ne bougea pas.

— Vous m'avez entendu, monsieur, fit le régent avec dureté, sortez!

Lagardère se prit à déchirer lentement le parchemin, dont il jeta les morceaux aux pieds du régent.

— Monseigneur, dit-il, vous ne me connaissez pas; je vous rends votre parole. De cette liberté que vous m'offrez et qui m'est due, je ne prends, moi, que vingt-quatre heures; c'est tout ce qu'il me faut pour démasquer un scélérat et faire triompher une juste cause. Assez d'humiliations comme cela! je relève la tête, et, sur l'honneur de mon nom, entendez-vous, messieurs, sur mon honneur à moi, Henri de Lagardère, qui vaut votre honneur à vous, je me charge de le prouver!... Sur mon honneur, je promets et je jure que demain, à pareille heure, madame de Gonzague aura sa fille et Nevers sa vengeance, ou que je serai prisonnier de Votre Altesse royale! Vous pouvez convoquer les juges.

Il salua le régent et écarta de la main ceux qui l'entouraient en disant :

— Faites place, je prends mon droit!

Gonzague l'avait précédé. Gonzague avait disparu.

— Faites place, messieurs, répéta Philippe d'Orléans. Vous, monsieur, demain, à pareille heure, vous comparaîtrez devant vos juges... et, sur Dieu! justice sera faite.

Les affidés de Gonzague se glissèrent vers la porte; leur rôle était fini en ce lieu. Le régent resta un instant pensif, puis il dit en essuyant son front contre sa main :

— Messieurs, voici une affaire étrange!

— Un effronté coquin! murmura le lieutenant de police Machault.

— Ou bien un preux des anciens jours, pensa tout haut le régent : nous verrons cela demain !

Lagardère descendit seul et sans armes le grand escalier du pavillon. Sous le vestibule, il trouva réunis Peyrolles, Taranne, Montaubert, Gironne, tous ceux qui, parmi les affidés de Gonzague, avaient jeté leur bonnet pardessus les moulins. Trois estafiers gardaient l'entrée du corridor qui menait chez maître Le Bréant. Gonzague était debout au milieu du vestibule, l'épée nue à la main. La grande porte qui donnait sur le jardin avait été ouverte. Tout ceci respirait une méchante odeur de guetapens. Lagardère n'y fit pas attention seulement. Il avait les défauts de sa vaillance : il se croyait invulnérable. Il marcha droit à M. de Gonzague, qui croisa l'épée devant lui.

— Ne soyons pas si pressé, monsieur de Lagardère, dit-il, nous avons à causer. Toutes les issues sont fermées, et personne ne nous écoute, sauf ces amis dévoués, ces autres nous-mêmes ; nous pouvons, par la sambleu ! parler à cœur ouvert !

Il riait d'un rire sarcastique et méchant. Lagardère s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Le régent vous ouvre les portes, reprit Gonzague ; mais, moi, je vous les ferme. J'étais l'ami de Nevers comme le régent, et j'ai bien aussi le droit de venger sa mort. Ne m'appelez pas infâme ! s'interrompit-il, c'est peine perdue : nous savons que les perdants injurient toujours au jeu... Monsieur de Lagardère, voulez-vous que je vous dise une chose qui va mettre votre conscience bien à l'aise ? Vous croyez avoir fait un mensonge, un gros mensonge, en disant qu'Aurore n'était pas en votre pouvoir ?

La figure d'Henri s'altéra.

— Eh bien, reprit Gonzague jouissant cruellement de son triomphe, vous n'avez commis qu'une toute petite inexactitude, une nuance, un rien ! Si vous aviez mis *plus*

au lieu de *pas*, si vous aviez dit : « Aurore n'est *plus* en mon pouvoir... »

— Si je croyais... commença Lagardère, qui ferma les poings. Mais tu mens, se reprit-il, je te connais!

— Si vous aviez dit cela, acheva paisiblement Gonzague, c'eût été l'exacte et pure vérité.

— Lagardère plia les jarrets comme pour fondre sur lui; mais Gonzague pointa l'épée entre ses deux yeux, et murmura :

— Attention, vous autres!

Puis il reprit, raillant toujours :

— Mon Dieu! oui, nous avons gagné une assez jolie partie. Aurore est en notre pouvoir...

— Aurore! s'écria Lagardère d'une voix étranglée.

— Aurore... et certaines pièces...

Il tomba lourdement à la renverse. D'un bond, Lagardère, passant par-dessus son corps, s'était élancé dans le jardin. Gonzague se releva en souriant.

— Pas d'issue? demanda-t-il à Peyrolles, qui était sur le seuil en dehors.

— Pas d'issue.

— Et combien sont-ils là?

— Cinq, répondit Peyrolles, qui prêta l'oreille.

— C'est bien, c'est assez; il n'a pas son épée.

Ils sortirent tous deux pour écouter de plus près. Sous le vestibule, les affidés, pâles et la sueur au front, prêtaient aussi l'oreille. Ils avaient fait du chemin depuis la veille! L'or seul avait sali leurs mains jusque-là; Gonzague les voulait habituer à l'odeur du sang. La pente était glissante; ils descendaient. Gonzague et Peyrolles s'arrêtèrent au bas du perron.

— Comme ils tardent! murmura Gonzague.

— Le temps semble long, fit Peyrolles; ils sont là-bas, derrière la tente.

Le jardin était noir comme un four. On n'entendait que

le vent d'automne fouettant tristement les toiles de tenture.

— Où avez-vous pris la jeune fille? demanda Gonzague, comme s'il eût voulu causer pour tromper son impatience.

— Rue du Chantre, à la porte même de sa maison.

— A-t-elle été bien défendue?

— Deux rudes lames, mais qui ont pris la fuite quand nous leur avons dit que Lagardère était sur le carreau.

— Vous n'avez pas vu leurs visages?

— Non... ils ont pu garder leurs masques jusqu'au bout.

— Et les papiers, où étaient-ils?

Peyrolles n'eut pas le temps de répondre : un cri d'agonie se fit entendre derrière la tente indienne, du côté de la loge de maître Le Bréant. Les cheveux de Gonzague se dressèrent sur son crâne.

— C'est peut-être l'un des nôtres, murmura Peyrolles tout tremblant.

— Non, dit le prince, j'ai reconnu sa voix.

Au même instant, cinq ombres noires débouchèrent du rond-point de Diane.

— Qui est le chef? demanda Gonzague.

— Gendry, répondit le factotum.

Gendry était un grand gaillard bien bâti, qui avait été caporal aux gardes.

— C'est fait, dit-il. Un brancard et deux hommes : nous allons l'enlever.

On entendait cela dans le vestibule. Nos joueurs de lansquenet, nos roués de petite espèce n'avaient pas une goutte de sang dans les veines. Les dents d'Oriol claquaient à se briser.

— Oriol! appela Gonzague; Montaubert!

Ils vinrent tous deux.

— C'est vous qui porterez le brancard, leur dit Gonzague.

Et comme ils hésitaient :

— Nous avons tous tué, puisque le meurtre profite à tous.

Il fallait se hâter avant que le régent renvoyât son monde. Bien qu'on eût l'habitude de sortir par la grande porte, qui était tout à l'autre bout de la galerie, sur la cour des Fontaines, quelque habitué du palais pouvait avoir l'idée de prendre par la cour aux Ris pour se retirer.

Oriol, le cœur défaillant, Montaubert, indigné, prirent le brancard, Gendry les précéda dans le fourré.

— Tiens! tiens! dit ce dernier en arrivant derrière la tente indienne, le coquin était pourtant bien mort!

Oriol et Montaubert furent sur le point de s'enfuir. Montaubert était une manière de gentilhomme capable de bien des peccadilles, mais qui n'avait jamais conçu la pensée d'un crime. Oriol, poltron paisible et bon enfant, avait horreur du sang. Ils étaient là pourtant tous deux, et les autres attendaient : Taranne, Albret, Choisy, Gironne. Gonzague croyait s'assurer ainsi leur discrétion. Ils s'étaient donnés à lui ; ils n'existaient que par lui. Reculer, c'était tout perdre et affronter en outre la vengeance d'un homme à qui rien ne résistait.

Si on leur eût dit au début : « Vous en arriverez là, » personne parmi eux peut-être n'eût fait le premier pas. Mais le premier pas était fait, le second aussi. Plus d'un bourgeois et plus d'un gentilhomme prouvèrent en ce temps que la cloison est mince qui sépare l'immoralité du crime. Ils ne pouvaient plus reculer : voilà l'excuse banale et terrible. Gonzague l'avait dit : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » Le mal, c'est qu'ils n'étaient plus dans cette situation de l'honnêteté commune où l'on a plus peur de

sa conscience que d'un homme. Le vice tue la conscience. Assurément ils eussent reculé devant le meurtre commis de leur propre main ; mais ils se trouvaient sans force morale pour protester hautement contre le crime commis par un autre.

Gauthier Gendry reprit :

— Il aura été mourir un peu plus loin.

Il tâta le sol autour de lui, et se prit à chercher, rampant sur les pieds et sur les mains. Il fit ainsi le tour de la loge, dont la porte était fermée. A quelques vingt-cinq pas de là, il s'arrêta en disant :

— Le voici !

Oriol et Montaubert le rejoignirent avec leur brancard.

— A tout prendre, dit Montaubert, le coup est porté. Nous ne faisons point de mal.

Oriol avait la langue paralysée. Ils aidèrent Gendry à mettre sur le brancard un cadavre qui était étendu sur la terre au beau milieu d'un massif.

— Il est encore tout chaud, dit l'ancien caporal aux gardes. Allez !

Oriol et Montaubert allèrent. Ils arrivèrent au pavillon avec leur fardeau. Le gros des affidés de Gonzague eut alors permission de sortir.

Quelque chose les avait bien effrayés. En repassant devant la loge rustique de maître Le Bréant, ils avaient entendu un bruit de feuilles sèches. Ils eussent juré que des pas courts et précipités les avaient suivis depuis lors. En effet, le bossu était derrière leurs talons quand ils montèrent le perron. Le bossu était extrêmement pâle et semblait avoir peine à se soutenir ; mais il riait son rire aigu et strident. Sans Gonzague, on lui eût fait un mauvais parti. Il dit à Gonzague, qui ne prit point garde à l'altération de sa voix :

— Eh bien, eh bien, est-il venu?

Il montrait d'un doigt convulsif le cadavre sur lequel Gendry venait de jeter un manteau. Gonzague lui frappa sur l'épaule. Le bossu chancela et fut prêt à tomber.

— Il est ivre! dit-on.

Et tout le monde entra dans le corridor. Maître Le Bréant n'eut garde d'insister pour connaître le nom du gentilhomme qu'on emportait ainsi à bras parce qu'il avait trop soupé. Au Palais-Royal, on était tolérant et discret.

Il était quatre heures du matin. Les réverbères fumaient et n'éclairaient plus. La foule des roués se dispersa en tous sens. M. de Gonzague regagna son hôtel avec Peyrolles. Oriol, Montaubert et Gendry avaient mission de porter le cadavre à la Seine. Ils prirent la rue Pierre-Lescot. Arrivés là, nos deux roués sentirent que le cœur leur manquait. Moyennant une pistole chacun, l'ancien caporal aux gardes leur permit de déposer le corps sur un tas de débris. Il reprit son manteau, on porta le brancard un peu plus loin, et l'on s'alla coucher. Voilà pourquoi, le lendemain matin, M. le baron de Barbanchois, innocent assurément de tout ce qui précède, s'éveilla au milieu du ruisseau de la rue Pierre-Lescot, dans un état qu'il est inutile de décrire. C'était lui le cadavre qu'Oriol et Montaubert avaient porté sur leur brancard.

M. le baron ne se vanta point de cette aventure; mais sa haine contre la régence augmenta. Du temps du feu roi, il avait roulé vingt fois sous la table et jamais rien de pareil ne lui était arrivé. En allant retrouver madame la baronne, sans doute fort inquiète à son sujet, il se disait:

— Quelles mœurs! jouer des tours semblables à un homme de ma qualité!... Je vous le demande, où allons-nous?

Le bossu sortit le dernier, par la petite porte de maître Le Bréant. Il fut longtemps à traverser la cour aux Ris,

qui cependant n'était point large. De l'entrée de la cour des Fontaines à la rue Saint-Honoré, il fut obligé de s'asseoir plusieurs fois sur les bornes qui étaient le long des maisons. Quand il se relevait, sa poitrine rendait comme un gémissement. On s'était trompé sous le vestibule : le bossu n'était pas ivre. Si M. de Gonzague n'eût pas eu tant d'autres sujets de préoccupation, il aurait bien vu que cette nuit le ricanement du bossu n'était pas de bon aloi.

Du coin du palais au logis de M. de Lagardère, dans la rue du Chantre, il n'y avait que dix pas. Le bossu fut dix minutes à faire ces dix pas. Il n'en pouvait plus. Ce fut en rampant sur les pieds et sur les mains qu'il monta l'escalier conduisant à la chambre de maître Louis. En passant, il avait vu la porte de la rue forcée et grande ouverte. La porte de l'appartement de maître Louis était grande ouverte et forcée aussi. Le bossu entra dans la première pièce. La porte de la deuxième chambre, celle où personne ne pénétrait jamais, avait été jetée en dedans. Le bossu s'appuya au chambranle ; sa gorge râlait. Il essaya d'appeler Françoise et Jean-Marie ; mais sa voix ne sortit point. Il tomba sur ses genoux et se reprit à ramper ainsi jusqu'au coffre qui contenait naguère ce paquet scellé de trois grands sceaux dont nous avons donné plusieurs fois la description. Le coffre avait été brisé à coups de hache ; le paquet avait disparu. Le bossu s'étendit sur le sol comme un pauvre patient qui reçoit le coup de grâce.

Cinq heures de nuit sonnèrent à l'oratoire du Louvre. Les premières lueurs du crépuscule parurent. Lentement, bien lentement, le bossu se releva sur ses mains. Il parvint à déboutonner son vêtement de laine noire, et en retira un pourpoint de satin blanc horriblement souillé de sang. On eût dit que ce brillant pourpoint, chiffonné à pleines mains, avait servi à tamponner une large plaie. Gémissant et rendant des plaintes faibles, le bossu se traîna jusqu'à un bahut, où il trouva du linge et de l'eau. C'était

de quoi laver au moins cette blessure qui avait ensanglanté le pourpoint.

Le pourpoint était celui de Lagardère, mais la blessure saignait à l'épaule du bossu.

Il la pansa de son mieux et but une gorgée d'eau.

Puis il s'accroupit, éprouvant un peu de soulagement.

— Rien!... murmura-t-il; seul!... Ils m'ont tout pris... mes armes et mon cœur!

Sa tête lourde tomba entre ses mains. Quand il se redressa, ce fut pour dire :

— Soyez avec moi, mon Dieu! J'ai vingt-quatre heures pour recommencer ma tâche de dix-huit années!

CINQUIÈME PARTIE

— LE CONTRAT DE MARIAGE —

I

ENCORE LA MAISON D'OR

On avait travaillé toute la nuit à l'hôtel de Gonzague, Les cases étaient faites. Dès le matin, chaque marchand était venu meubler ses quatre pieds carrés. La grand'salle elle-même avait ses loges toutes neuves, et l'on y respirait l'âcre odeur du sapin raboté. Dans les jardins, l'installation était complète aussi. Rien n'y restait des magnificences passées. Quelques arbres déshonorés se montraient encore çà et là, quelques sculptures aux carrefours des cinq ou six rues de cabanes qu'on avait percées sur l'emplacement des parterres.

Au centre d'une petite place située non loin de l'ancienne niche de Médor et tout en face du perron de l'hôtel, on voyait, sur son piédestal de marbre, une statue mutilée de la Pudeur. Le hasard a de ces moqueries. Qui sait si l'emplacement de notre Bourse actuelle ne servira pas, dans les siècles à venir, à quelque monument candide?

Et tout cela était plein dès l'aube. Les courtiers ne manquaient point. L'art en enfance était déjà de l'art. On s'agitait, on se démenait, on vendait, on achetait, on mentait, on volait : on faisait des affaires.

Les fenêtres de madame la princesse de Gonzague qui donnaient sur le jardin étaient fermées de leurs contrevents épais. Celles du prince, au contraire, n'avaient que leurs rideaux de lampas brochés d'or. Il ne faisait jour ni chez le prince ni chez la princesse. M. de Peyrolles, qui avait son logement dans les combles, était encore au lit, mais il ne dormait point. Il venait de compter son gain de la veille et de l'ajouter au contenu d'une cassette de taille très-respectable qui était à son chevet. Il était riche, ce fidèle M. de Peyrolles; il était avare, ou plutôt avide, car, s'il aimait l'argent passionnément, c'était pour les bonnes choses que l'argent procure.

Nous n'en sommes plus à dire qu'il n'avait aucune espèce de préjugé. Il prenait de toutes mains, et comptait bien être un fort grand seigneur sur ses vieux jours. C'était le Dubois de Gonzague. Le Dubois du régent voulait être cardinal. Nous ne savons quelle était précisément l'ambition de ce discret M. de Peyrolles ; mais les Anglais avaient inventé déjà ce titre : *milord Million*. Peyrolles voulait être tout simplement monseigneur Million

Gendry était en train de lui faire son rapport. Gendry lui racontait comme quoi ces deux pauvres conscrits, Oriol et Montaubert, avaient porté le cadavre de Lagardère jusqu'à l'arche Marion, où ils l'avaient précipité dans le fleuve. Peyrolles bénéficiait de moitié sur le payement des coquins employés par son maître. Il solda Gendry et le congédia; mais celui-ci dit avant de partir :

— Les bons vivants deviennent rares. Vous avez là sous votre croisée un ancien soldat de ma compagnie qui pourrait donner à l'occasion un honnête coup de main.

— Tu l'appelles?

— La Baleine. Il est fort et stupide comme un bœuf.

— Engage-le, répondit Peyrolles; ceci par prudence, car j'espère bien que nous en avons fini avec toutes ces violences.

— Moi, dit Gendry, j'espère bien le contraire. Je vais engager La Baleine.

Il descendit au jardin, où La Baleine était dans l'exercice de ses fonctions, essayant en vain de lutter contre la vogue croissante de son heureux rival Ésope II dit Jonas.

Peyrolles se leva et se rendit chez son maître. Il apprit avec étonnement que d'autres l'avaient devancé. Le prince de Gonzague donnait, en effet, audience à nos deux amis Cocardasse junior et frère Passepoil ; tous deux en belle tenue, malgré l'heure matinale, brossés de frais, et ayant fait déjà leur tour à l'office.

— Mes drôles, commença M. de Peyrolles dès qu'il les aperçut, qu'avez-vous fait hier pendant la fête?

Passepoil haussa les épaules et Cocardasse tourna le dos.

— Autant il y a pour nous d'honneur et de bonheur, dit le Gascon éloquent, à servir un illustre patron tel que vous, monseigneur, autant il est pénible d'avoir affaire à monsieur... Pas vrai, ma caillou?

— Mon ami, répondit Passepoil, a lu dans mon cœur.

— Vous m'avez entendu, fit Gonzague, qui avait l'air exténué; il faut que vous ayez des nouvelles ce matin même... des nouvelles certaines... des preuves palpables... Je veux savoir s'il est vivant ou mort.

Cocardasse et Passepoil saluèrent de cette ample et belle façon qui faisait d'eux les coupe-jarrets les plus distingués de l'Europe. Ils passèrent roides devant M. de Peyrolles et sortirent.

— M'est-il permis de vous demander, monseigneur, dit

Peyrolles déjà tout blême, de qui vous parliez ainsi : vivant ou mort ?

— Je parlais du chevalier de Lagardère, répliqua Gonzague, qui remit sa tête fatiguée sur l'oreiller.

— Mais, fit Peyrolles stupéfait, pourquoi ce doute ?... Je viens de payer Gendry...

— Gendry est un méchant coquin... et, toi, tu te fais vieillot, mons Peyrolles ! nous sommes mal servis. Pendant que tu dormais, j'ai déjà travaillé ce matin... J'ai vu Oriol et j'ai vu Montaubert. Pourquoi nos hommes ne les ont-ils pas accompagnés jusqu'à la Seine ?

— La besogne était achevée... Monseigneur a eu lui-même cette pensée de forcer deux de ses amis...

— Amis !... répéta Gonzague avec un dédain si profond, que Peyrolles resta bouche close. J'ai bien fait, reprit le prince, et tu as raison ; ce sont mes amis... Tudieu ! il faut qu'ils le croient !... ce sont mes amis... De qui userait-on sans mesure, sinon de ses amis ?... Je veux les mater, devines-tu cela ?... je veux les lier à triple nœud... les enchaîner. Si M. de Horn avait eu seulement une centaine de bavards derrière lui, le régent se fût bouché les oreilles... Le régent aime avant tout son repos... Ce n'est pas que je craigne le sort fâcheux du comte de Horn...

Il s'interrompit, voyant que le regard de Peyrolles était fixé sur lui avidement.

— Vive Dieu ! dit-il avec un rire un peu contraint, en voici un qui a déjà la chair de poule !

— Est-ce que vous en êtes à redouter quelque chose de M. le régent ? demanda Peyrolles.

— Écoute, fit Gonzague qui se souleva sur le coude, je te jure devant Dieu que, si je tombe, tu seras pendu !

Peyrolles recula de trois pas. Les yeux lui sortaient de la tête. Gonzague, pour le coup, éclata de rire franchement.

— Roi des trembleurs ! s'écria-t-il. De ma vie, je n'ai été si bien en cour... mais on ne sait pas ce qui peut arriver... En cas d'attaque, je veux être gardé... Je veux qu'il y ait autour de moi, non pas des amis... il n'y a plus d'amis... mais des esclaves; non pas des esclaves achetés, mais des esclaves enchaînés... des êtres vivant de mon souffle pour ainsi dire, et sachant bien qu'ils mourraient de ma mort.

— Pour ce qui est de moi, balbutia Peyrolles, monseigneur n'avait pas besoin...

— C'est juste... toi, je te tiens depuis longtemps... mais les autres?... Sais-tu qu'il y a de beaux noms dans cette bande? Sais-tu qu'une clientèle semblable est un bouclier?... Navailles est du sang ducal, Montaubert est allié aux Molé de Champlâtreux, des seigneurs de robe dont la voix sonne comme le bourdon de Notre-Dame ! Choisy est le cousin de Mortemart, Nocé est l'allié des Lauzun, Gironne tient à Cellamare, Chaverny aux princes de Soubise...

— Oh ! celui-là..., interrompit Peyrolles.

— Celui-là, dit Gonzague, sera lié comme les autres... il ne s'agit que de trouver une chaîne à sa fantaisie... Si nous n'en trouvions pas, se reprit-il d'un air sombre, ce serait tant pis pour lui !... Mais poursuivons notre revue : Taranne est protégé par M. Law en personne; Oriol, ce grotesque, est le propre neveu du secrétaire d'État Leblanc; Albret appelle M. de Fleury *mon cousin*. Il n'y a pas jusqu'à cet épais baron de Batz qui n'ait ses entrées chez la princesse palatine. Je n'ai pas pris mes gens à l'aveugle, sois sûr de cela. Vauxménil me donne la duchesse de Berri; j'ai l'abbesse de Chelles par le petit Saveuse. Par la sambleu ! je sais bien qu'ils me livreraient pour trente écus, tous tant qu'ils sont; mais les voici dans ma main depuis hier soir, et demain matin je les veux sous mes pieds.

Il rejeta sa couverture et sauta hors de son lit.

— Mes pantoufles! dit-il.

Peyrolles s'agenouilla aussitôt, et le chaussa de la meilleure grâce du monde. Cela fait, il aida Gonzague à passer sa robe de chambre. C'était une bête à toutes fins.

— Je te dis tout cela, mon ami Peyrolles, reprit Gonzague, car tu es mon ami, toi aussi.

— Oh! monseigneur! allez-vous me confondre avec?...

— Du tout! il n'y en a pas un qui l'ait mérité, interrompit le prince avec un sourire amer; mais je te tiens si parfaitement mon ami, Peyrolles, que je te puis parler comme à mon confesseur... On a besoin parfois de faire ses confidences : cela recorde... Nous disions donc qu'il nous les faut pieds et poings liés. La corde que je leur ai mise au cou ne fait encore qu'un tour; nous serrerons cela... Tu vas juger tout de suite combien la chose presse : nous avons été trahis cette nuit.

— Trahis! se récria Peyrolles, et par qui?

— Par Gendry, par Oriol et par Montaubert.

— Est-il possible!

— Tout est possible tant que la corde ne les étranglera pas.

— Et comment monseigneur sait-il...? demanda Peyrolles.

— Je ne sais rien, sinon que nos coquins n'ont pas fait leur devoir.

— Gendry vient de m'affirmer qu'il avait porté le corps à l'arche Marion.

— Gendry a menti. Je ne sais rien... j'avoue même que je renonce difficilement à l'espoir d'être débarrassé de ce démon de Lagardère...

— Et d'où vous viennent ces doutes?

Gonzague prit sous son oreiller un papier roulé et le déploya lentement.

— Je ne connais guère de gens qui voulussent se moquer de moi, murmura-t-il ; ce serait un jeu dangereux qu'une semblable espièglerie vis-à-vis du prince de Gonzague !...

Peyrolles attendait qu'il s'expliquât plus clairement.

— Et, d'un autre côté, poursuivit celui-ci, ce Gendry a du moins la main sûre... Nous avons entendu le cri d'agonie...

- Que vous dit-on là dedans, monseigneur ? demanda Peyrolles au comble de l'inquiétude.

Gonzague lui passa le papier déroulé, et Peyrolles lut avidement.

Le papier contenait une liste ainsi conçue :

Le capitaine Lorrain, — Naples.

Staupitz, — Nuremberg.

Pinto, — Turin.

El Matador, — Glascow.

Joël de Jugan, — Morlaix.

Faënza, — Paris.

Saldagne, — Id.

Peyrolles—...

Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, — ... »

Ces deux derniers noms étaient écrits à l'encre rouge ou au sang. Il n'y avait point de nom de ville à leur suite, parce que le vengeur ne savait pas encore en quel lieu il devait les punir.

Les sept premiers noms, écrits à l'encre noire, étaient marqués d'une croix rouge. Gonzague et Peyrolles ne pouvaient ignorer ce que signifiait cette marque. Peyrolles avait le papier entre les mains et tremblait comme la feuille.

— Quand avez-vous reçu cela ? balbutia-t-il.

— Ce matin... de bonne heure... mais pas avant que les portes fussent ouvertes, car j'entendais déjà le bruit infernal que font tous ces fous dedans et dehors.

Par le fait, c'était un assourdissant tapage. L'expérience n'avait pas appris encore à régler une bourse et à donner au tripot un joli air de décence. Tout le monde criait à la fois, et ce concert de voix tonnait comme le bruit d'une émeute. Mais Peyrolles songeait bien à cela!

— Comment l'avez-vous reçu? demanda-t-il encore.

Gonzague montra la fenêtre qui faisait face à son lit et dont un des carreaux était brisé. Peyrolles comprit et chercha des yeux sur le tapis, où il vit bientôt un caillou parmi les éclats de vitre.

— C'est cela qui m'a éveillé, dit Gonzague. J'ai lu, et l'idée m'est venue que Lagardère avait pu se sauver...

Peyrolles courba la tête.

— A moins, reprit Gonzague, que cet acte audacieux n'ait été exécuté par quelque affidé ignorant le sort de son maître.

— Espérons-le, murmura Peyrolles.

— En tout cas, j'ai mandé sur-le-champ Oriol et Montaubert... J'ai feint de tout ignorer... j'ai plaisanté, je les ai poussés... Ils m'ont avoué qu'ils avaient déposé le cadavre sur un monceau de débris dans la rue Pierre-Lescot.

Le poing fermé de Peyrolles frappa son genou.

— Il n'en faut pas davantage! s'écria-t-il; un blessé peut recouvrer la vie...

— Nous saurons dans peu le vrai de l'affaire... Cocardasse et Passepoil sont sortis pour cela.

— Est-ce que vous vous fiez à ces deux renégats, monseigneur?

— Je ne me fie à personne, ami Peyrolles, pas même à toi... Si je pouvais tout faire par moi-même, je ne me servirais de personne... Ils se sont enivrés cette nuit; ils ont eu tort; ils le savent... raison de plus pour qu'ils marchent droit... Je les ai fait venir, je leur ai ordonné de me trouver les deux braves qui ont défendu cette nuit

la jeune aventurière qui prend le nom d'Aurore de Nevers...

Il ne put s'empêcher de sourire en prononçant ces derniers mots. Peyrolles resta sérieux comme un croque-mort.

— Et de remuer ciel et terre, acheva Gonzague, pour savoir si notre bête noire nous a encore échappé.

Il sonna et dit au domestique qui entra :

— Qu'on prépare ma chaise! Toi, mon ami Peyrolles, reprit-il, tu vas monter chez madame la princesse afin de lui porter, comme d'habitude, l'assurance de mon respect profond. Tâche d'avoir de bons yeux. Tu me diras quelle physionomie a l'antichambre de madame la princesse, et de quel ton sa camériste t'aura répondu.

— Où retrouverai-je monseigneur?

— Je vais d'abord au pavillon. J'ai hâte de voir notre jeune aventurière de la rue Pierre-Lescot. Il paraît qu'elle et cette folle de dona Cruz font une paire d'amies. J'irai ensuite à l'hôtel de M. Law, qui me néglige; puis je me montrerai au Palais-Royal, où mon absence ne ferait pas bien. Qui sait quelles calomnies on pourrait répandre sur mon compte?

— Tout cela sera long...

— Tout cela sera court... J'ai besoin de voir nos amis... nos bons amis... Cette journée ne sera pas oisive, et je médite pour ce soir certain petit souper... Mais nous reparlerons de cela.

Il s'approcha de la fenêtre et ramassa le caillou qui était sur le tapis.

— Monseigneur, dit Peyrolles, avant de vous quitter, souffrez que je vous mette en garde contre ces deux chenapans.

— Cocardasse et Passepoil?... Je sais qu'ils t'ont fort maltraité, mon pauvre Peyrolles.

— Il ne s'agit pas de cela... Quelque chose me dit qu'ils trahissent... Et tenez, s'il fallait une preuve... ils étaient à l'affaire des fossés de Caylus, et cependant je ne les ai point vus sur la liste de mort...

Gonzague, qui considérait le caillou d'un air pensif, déplia vivement le papier qu'il avait repris.

— Cela est vrai, murmura-t-il; leurs noms manquent ici... Mais, si c'est Lagardère qui a dressé cette liste et si nos deux coquins étaient à Lagardère, il eût mis leurs noms les premiers pour dissimuler la tromperie.

— Ceci est trop subtil, monseigneur. Il ne faut rien négliger dans un combat à outrance. Depuis hier, vous pontez sur l'inconnu... Cette créature étrange, ce bossu, qui est entré comme malgré vous dans vos affaires...

— Tu m'y fais penser, interrompit Gonzague; il faut que celui-là me vide son sac jusqu'au fond.

Il regarda par la croisée. Le bossu était justement au-devant de sa niche et dardait un coup d'œil perçant vers les fenêtres de Gonzague. A la vue de ce dernier, le bossu baissa les yeux et salua respectueusement. Gonzague regarda encore son caillou.

— Nous saurons cela, murmura-t-il; nous saurons tout cela. J'ai idée que la journée vaudra la nuit. Va, mon ami Peyrolles; voici ma chaise, à bientôt!

Peyrolles obéit. M. de Gonzague monta dans sa chaise et se fit conduire au pavillon de dona Cruz.

En traversant les corridors pour se rendre chez madame de Gonzague, Peyrolles se disait :

— Je n'ai pas pour la France, ma belle patrie, une de ces tendresses idiotes comme j'en ai vu parfois... Avec de l'argent, on trouve des patries partout... Ma tirelire est à peu près pleine, et en vingt-quatre heures je puis faire ma main dans les coffres du prince... Le prince me paraît baisser... Si les choses ne vont pas mieux d'ici à demain, je boucle ma valise, et je vais chercher un air qui con-

vienne davantage à ma santé délicate. Que diable ! d'ici à demain, la mine n'aura pas eu le temps de sauter.

Cocardasse junior et frère Passepoil avaient promis de se multiplier pour mettre fin aux incertitudes de M. le prince de Gonzague. Ils étaient gens de parole. Nous les retrouvons non loin de là, dans un cabaret borgne de la rue Aubry-le-Boucher, buvant et mangeant comme quatre. La joie brillait sur leurs visages.

— Il n'est pas mort ! dit Cocardasse en tendant son gobelet.

Passepoil l'emplit et répéta :

— Il n'est pas mort !

Et tous deux trinquèrent à la santé du chevalier Henri de Lagardère.

— Ah ! capédédiou ! reprit Cocardasse, nous en doit-il des coups de plat pour toutes les sottises que nous avons faites depuis hier au soir !

— Nous étions gris, mon noble ami, repartit Passepoil ; l'ivresse est crédule... D'ailleurs, nous l'avions laissé dans un si mauvais pas...

— Est-ce qu'il y a des mauvais pas pour c'ta couquinlà ! s'écria Cocardasse avec enthousiasme. As pas pur ! je le verrais maintenant lardé comme une poularde, que je dirais encore : « Sandiéou ! il s'en tirera ! »

— Le fait est, murmura Passepoil en buvant sa piquette à petites gorgées, que c'est un bien joli sujet !... Ça nous rehausse fièrement d'avoir contribué à son éducation.

— Mon bon, tu viens d'exprimer les sentiments de mon cœur... Qu'il nous donne des coups de plat tant qu'il voudra, je suis à lui corps et âme !

Passepoil remit son verre vide sur la table.

— Mon noble ami, reprit-il, s'il m'était permis de t'adresser une observation, je te dirais que tes intentions sont bonnes ; mais ta fatale faiblesse pour le vin...

— Mordious! interrompit le Gascon, écoute, la caillou!... tu étais trois fois plus gris que moi...

— Bien! bien! du moment que tu le prends ainsi... Holà! la fille, un autre broc!

Il prit dans ses doigts longs, maigres et crochus la taille de la servante, qui avait la tournure d'un tonneau. Cocardasse le contempla d'un air de compassion.

— Eh donc! dit-il, mon bon, mon pauvre bon! tu vois une paille dans l'œil du voisin... ôte donc la poutre qui est dans le tien, bagasse!

En arrivant chez Gonzague, le matin de ce jour, ils étaient d'autant mieux convaincus de la fin violente de Lagardère qu'ils s'étaient rendus dès l'aube à la maison de la rue du Chantre, dont ils avaient trouvé les portes forcées. Le rez-de-chaussée était vide. Les voisins ne savaient pas ce qu'étaient devenus la belle jeune fille, Françoise et Jean-Marie Berrichon. Au premier étage, auprès du coffre, dont la fermeture était brisée, il y avait une mare de sang. C'en était fait : les coquins qui avaient attaqué cette nuit le domino rose qu'ils étaient chargés de défendre avaient dit vrai : Lagardère était mort!

Mais Gonzague lui-même venait de leur rendre l'espoir par la commission qu'il leur avait donnée. Gonzague voulait qu'on lui retrouvât le cadavre de son mortel ennemi. Gonzague avait assurément ses raisons pour cela. Il n'en fallait pas plus à nos deux amis pour trinquer gaiement à la santé de Lagardère vivant. Quant à la seconde partie de leur mission : chercher les deux braves qui avaient défendu Aurore, c'était chose faite. Cocardasse se versa rasade et dit :

— Il faudra trouver une histoire.

— Deux histoires, répondit frère Passepoil; une pour toi, une pour moi.

— Eh donc! je suis Gascon, les histoires ne me coûtent guère.

— Je suis Normand, pardienne !... Nous verrons la meilleure histoire !

— Tu me provoques, je crois, pécaïre ?

— Amicalement, mon noble camarade... ce sont des jeux de l'esprit... Souviens-toi seulement que nous devons avoir trouvé, dans notre histoire, le cadavre du petit Parisien.

Cocardasse haussa les épaules.

— Capédédiou ! grommela-t-il en humant la dernière goutte du second broc, la caillou veut en remontrer à son maître !...

Il était encore trop tôt pour retourner à l'hôtel. Il fallait le temps de chercher. Cocardasse et Passepoil se mirent à chercher chacun son histoire. Nous verrons lequel des deux était le meilleur conteur. En attendant, ils s'endormirent la tête sur la table, et nous ne saurions à qui des deux décerner la palme pour la vigueur et la sonorité du ronflement.

II

UN COUP DE BOURSE SOUS LA RÉGENCE

Le bossu était entré l'un des premiers à l'hôtel de Gonzague, et, dès l'ouverture des portes, on l'avait vu arriver avec un petit commissionnaire qui portait une chaise, un coffre, un oreiller et un matelas. Le bossu meublait sa niche et voulait évidemment en faire son domicile, comme il en avait le droit par son bail. Il avait, en effet, succédé aux droits de Médor, et Médor couchait dans sa niche.

Les locataires des cahutes du jardin de Gonzague eussent voulu des jours de vingt-quatre heures. Le temps manquait à leur appétit de négoce. En route, pour aller chez eux ou en revenir, ils agiotaient ; ils se réunissaient pour dîner, afin d'agioter en mangeant. Les heures seules du sommeil étaient perdues. N'est-il pas humiliant de penser que l'homme, esclave d'un besoin matériel, ne peut pas agioter en dormant ?

Le vent était à la hausse. La fête du Palais-Royal avait produit un immense effet. Bien entendu, personne, parmi

ce petit peuple de spéculateurs, n'avait mis le pied à la fête ; mais quelques-uns, perchés sur les terrasses des maisons voisines, avaient pu entrevoir le ballet : on ne parlait que du ballet. La fille du Mississipi, puisant, à l'urne de son respectable père, de l'eau qui se changeait en pièces d'or, voilà une fine et charmante allégorie, quelque chose de vraiment français et qui pouvait faire pressentir à quelle hauteur s'élèverait, dans les siècles suivants, le génie dramatique de ce peuple qui, né malin, créa le vaudeville !

Au souper, entre la poire et le fromage, on avait accordé une nouvelle création d'actions. C'étaient les *petites-filles*. Elles avaient déjà dix pour cent de prime avant d'être gravées. Les *mères* étaient blanches, les *filles* étaient jaunes, les *petites-filles* devaient être bleues, couleur du ciel, du lointain, de l'espoir et des rêves. Il y a, quoi qu'on en dise, une large et profonde poésie dans un registre souche !

En général, les boutiques qui faisaient le coin des rues baraquées étaient des débits de boissons dont les maîtres vendaient le ratafia d'une main et jouaient de l'autre. On buvait beaucoup : cela met de l'entrain dans les transactions. A chaque instant, on voyait les spéculateurs heureux porter rasade aux gardes françaises postés en sentinelles aux avenues principales. Ces tours de faction étaient très-recherchés : cela valait une campagne aux Porchecons.

Incessamment, des portefaix, des voituriers à bras, amenaient des masses de marchandises qu'on entassait dans les cases ou au dehors, au beau milieu de la voie. Le port était payé un prix fou. Une seule chose, de nos jours, peut donner l'idée du tarif de la rue Quincampoix ; c'est le tarif de San-Francisco, la ville du *golden fever*, où les malades de cette *fièvre d'or* payent, dit-on, deux dollars pour faire cirer leurs bottes. La rue Quincampoix avait

d'étonnants rapports avec la Californie. Notre siècle n'a rien inventé en fait d'extravagances.

Ce n'était ni l'or ni l'argent, ce n'étaient non plus les marchandises qu'on recherchait ; la vogue était aux petits papiers. Les blanches, les jaunes, les *mères*, les *filles* enfin ces chers anges qui allaient naître, les *petites-filles* les bleues, ces tendres actions dont le berceau s'entourai déjà de tant de sollicitude, voilà ce qu'on demandait de toutes parts à grands cris, voilà ce qu'on voulait, voilà ce qui véritablement excitait le délire de tous !

Veuillez réfléchir : un louis vaut 24 francs aujourd'hui ; demain, il vaudra encore 24 francs, tandis qu'une *petite-fille* de mille livres, qui ce matin ne vaut que cinq cents pistoles, peut valoir deux mille écus demain soir. A bas la monnaie, lourde, vieille, immobile ! Vive le papier, léger comme l'air, le papier précieux, le papier magique, qui accomplit au fond même des portefeuilles je ne sais quel travail d'alchimiste ! Une statue à ce bon M. Law, une statue haute comme le colosse de Rhodes !

Ésope II dit Jonas bénéficiait de cet engouement. Son dos, ce pupitre commode dont lui avait fait cadeau la nature, ne chômait pas un seul instant. Les pièces de six livres et les pistoles tombaient sans relâche dans sa sacoche de cuir. Mais ce gain le laissait impassible. C'était déjà un financier endurci.

Il n'était point gai ce matin, il avait l'air malade. A ceux qui avaient la bonté de l'interroger à ce sujet, il répondait :

— Je me suis un peu trop fatigué cette nuit.

— Où cela, Jonas, mon ami ?

— Chez monsieur le régent, qui m'avait invité à sa fête.

On riait, on signait, on payait : c'était une bénédiction !

Vers dix heures du matin, une acclamation immense, terrible, foudroyante, fit trembler les vitres de l'hôtel d Gonzague. Le canon qui annonce la naissance des fils de souverains ne fait pas, à beaucoup près, autant de brui que cela. On battait des mains, on hurlait, les chapeaux volaient en l'air, la joie avait des éclats et des spasmes, des trépignements et des défaillances. Les actions bleues, les *petites-filles*, avaient vu le jour ! Elles sortaient toutes fraîches, toutes vierges, toutes mignonnes, des presses de l'imprimerie royale. N'y avait-il pas de quoi faire crouler la rue Quincampoix ? Les *petites-filles*, les actions bleues, les dernières nées, portaient la signature vénérable du sous-contrôleur Labastide !

— A moi ! dix de prime !

— Quinze !

— Vingt, à moi !... comptant, espèces.

— Vingt-cinq ! payées en laine du Berri.

— En épices de l'Inde... en soie grége... en vins de Gascogne...

— Ne foulez pas, corbleu ! la mère ! Fi ! à votre âge !

— Oh ! le vilain, qui malmène les femmes ! N'avez-vous pas de honte ?

— Gare ! gare !... Une partie de bouteilles de Rouen.

— Gare ! toiles de Quintin, plein la main... trente de prime.

Cris de femmes bousculées, cris de petits hommes étouffés, glapissements de ténors, grands murmures de basses-tailles, horions échangés de bonne foi ; ces actions bleues avaient là un succès tout à fait digne d'elles.

Oriol et Montaubert descendirent les marches du perron de l'hôtel. Ils venaient d'avoir leur entrevue avec Gonzague, qui les avait gourmandés d'importance. Ils étaient silencieux et tout penauds.

— Ce n'est plus un protecteur, dit Montaubert en touchant le sol du jardin.

— C'est un maître, grommela Oriol, et qui nous mène là où ne voulions point aller... J'ai bien envie...

— Et moi donc! interrompit Montaubert.

Un valet à la livrée du prince les aborda, et leur remit à chacun un petit paquet cacheté.

Ils rompirent le sceau. Les paquets contenaient chacun une liasse d'actions bleues. Oriol et Montaubert se regardèrent.

— Palsambleu! fit le gros petit financier déjà tout ragaillardi, en caressant son jabot de dentelles, j'appelle ceci une attention délicate.

— Il a des façons d'agir, dit Montaubert attendri, qui n'appartiennent qu'à lui!

On compta les *petites-filles*, qui étaient en nombre raisonnable.

— Mêlons, dit Montaubert.

— Mêlons, accepta Oriol.

Les scrupules étaient déjà loin; la gaieté revenait. Il y eut comme un écho derrière eux.

— Mêlons, mêlons.

Toute la bande folle descendait le perron, Navailles, Taranne, Choisy, Nocé, Albret, Gironne et le reste. Chacun de ceux-ci avait également trouvé, en arrivant, un chasse-remords et une consolation. Ils se formèrent en groupe.

— Messieurs, dit Albret, voici des croquants de marchands qui ont des écus jusque dans leurs bottes... En nous associant, nous pouvons tenir le marché aujourd'hui et faire un coup de partie... J'ai une idée.

Ce ne fut qu'un cri :

— Associons-nous, associons-nous!

— En suis-je? demanda une petite voix aigrelette qui semblait sortir de la poche du grand baron de Batz.

On se retourna. Le bossu était là, prêtant son dos à un marchand de faïence qui donnait les fonds de son magasin pour une douzaine de chiffons, et qui était heureux.

— Au diable ! fit Navailles en reculant, je n'aime pas cette créature.

— Va plus loin, ordonna brutalement Gironne.

— Messieurs, je suis votre serviteur, repartit le bossu avec politesse ; j'ai loué ma place, et le jardin est à moi comme à vous.

— Quand je pense, dit Oriol, que ce démon, qui nous a tant intrigué cette nuit, n'est qu'un méchant pupitre ambulant.

— Pensant... écoutant... parlant..., prononça le bossu en piquant chacun de ses mots.

Il salua, sourit, et alla à ses affaires. Navailles le suivit du regard.

— Hier, je n'avais pas peur de ce petit homme, murmura-t-il.

— C'est qu'hier, dit Montaubert à voix basse, nous pouvions encore choisir notre chemin.

— Ton idée, Albret, ton idée? s'écrièrent plusieurs voix.

On se serra autour d'Albret, qui parla pendant quelques minutes avec vivacité.

— C'est superbe, dit Gironne ; je comprends.

— C'est ziperpe, répéta le baron de Batz, ché gombrends... mais egsbliguez-moi engore ?

— Eh ! fit Nocé, c'est inutile... à l'œuvre ! il faut que dans une heure la râfle soit faite.

Ils se dispersèrent aussitôt. La moitié environ sortit par la cour et la rue Saint-Magloire, pour se rendre rue Quincampoix par le grand tour. Les autres allèrent seuls ou par petits groupes, causant çà et là bonnement des affaires du temps. Au bout d'un quart d'heure environ,

Taranne et Choisy rentrèrent par la porte qui donnait rue Quincampoix. Ils firent une percée à grands coups de coude, et, interpellant Oriol, qui causait avec Gironne :

— Une fureur ! s'écrièrent-ils, une folie !... Elles font trente et trente-cinq au cabaret de Venise... quarante et jusqu'à cinquante chez Foulon... Dans une heure, elles feront cent... Achetez, achetez

Le bossu riait dans son coin.

— On te donnera un os à ronger, petit, lui dit Nocé à l'oreille; sois sage !

— Merci, mon digne monsieur, répondit Ésope II humblement, c'est tout ce qu'il me faut.

Le bruit s'était cependant répandu en un clin d'œil que les bleues allaient faire cent avant à la fin de la journée. Les acheteurs se présentèrent en foule. Albret, qui avait toutes les actions de l'association dans son portefeuille, vendit en masse à cinquante au comptant; il se fit fort, en outre, pour une quantité considérable à livrer au même taux sur le coup de deux heures.

Alors débouchèrent, par la même porte donnant sur la rue Quincampoix, Oriol et Montaubert avec des visages de deux aunes.

— Messieurs, dit Oriol à ceux qui lui demandaient pourquoi cet air consterné, je ne crois pas qu'il faille volontiers répéter ces fatales nouvelles... cela ferait baisser les fonds.

— Et, quoi que nous en ayons, ajouta Montaubert avec un profond soupir, la chose se fera toujours assez vite.

— Manœuvre ! manœuvre ! cria un gros marchand qui avait les poches gonflées de *petites-filles*.

— La paix, Oriol ! fit M. de Montaubert; vous voyez à quoi vous nous exposez.

Mais le cercle avide et compacte des curieux se massait déjà autour d'eux.

— Parlez, messieurs; dites ce que vous savez, s'écria-t-on; c'est un devoir d'honnête homme.

Oriol et Montaubert restèrent muets comme des poissons.

— Ché fais vu le tire, moi, dit le baron de Batz qui arrivait; tépâcle! tépâcle! tépâcle?

— Débâcle?... Pourquoi?...

— Manœuvre, vous dit-on.

— Silence, vous, le gros homme!... Pourquoi débâcle?

— Ché sais pas, répondit gravement le baron; zinguande bur zent te paisse!

— Cinquante pour cent de baisse?

— En tix minides.

— En dix minutes! mais c'est une dégringolade!

— Ya, c'est eine técrincolate! eine tésâsdre! eine bânigue!

— Messieurs, messieurs, dit Montaubert, tout beau! n'exagérons rien...

— Vingt bleues à quinze de prime! criait-on déjà aux alentours.

— Quinze bleues, quinze!... à dix de prime et du temps.

— Vingt-cinq au pair...

— Messieurs, messieurs, c'est de la folie! l'enlèvement du jeune roi n'est pas encore un fait officiel...

— Rien ne prouve, ajouta Oriol, que M. Law ait pris la fuite...

— Et que M. le régent soit prisonnier au Palais-Royal, acheva Montaubert d'un air profondément désolé.

Il y eut un silence de stupeur, puis une grande clameur composée de mille cris.

— Le jeune roi enlevé! M. Law en fuite! le régent prisonnier!

— Trente actions à cinquante de perte!

— Quatre-vingt bleues à soixante!

— A cent!

— A cent cinquante!

— Messieurs, messieurs, faisait Oriol, ne vous pressez pas.

— Moi, je vends toutes les miennes à trois cents de perte! s'écria Navailles, qui n'en avait plus une seule; les prenez-vous?

Oriol fit un geste d'énergique refus.

Les bleues firent aussitôt quatre cents de perte. Montaubert continuait :

— On ne surveillait pas assez les du Maine... ils avaient des partisans. M. le chancelier d'Aguesseau était du coup, M. le cardinal de Bissy, M. de Villeroy, et le maréchal de Villars. Ils ont eu de l'argent par M. le prince de Cellamare. Judicaël de Malestroit, marquis de Poncallec, le plus riche gentilhomme de Bretagne, a pris le jeune roi sur la route de Versailles, et l'a emmené à Nantes. Le roi d'Espagne passe en ce moment les Pyrénées avec une armée de trois cent mille hommes: c'est là un fait malheureusement avéré.

— Soixante bleues à cinq cents de perte! cria-t-on dans la foule toujours croissante.

— Messieurs, messieurs, ne vous pressez pas. Il faut du temps pour amener une armée des monts pyrénéens jusqu'à Paris. D'ailleurs, ce sont des on dit, rien que des on dit...

— Tes on dit, tes on dit, répéta le baron de Batz. Ch'ai encore eine action; ché la tonne pur zing zents vrancs!... foilà.

Personne ne voulut de l'action du baron de Batz, et les offres recommencèrent à grands cris.

— Au pis aller, reprit Oriol, si M. Law n'était pas en fuite...

— Mais, demanda-t-on, qui retient le régent prisonnier ?

— Bon Dieu ! répondit Montaubert, vous m'en demandez plus que je n'en sais, mes bonnes gens. Moi, je n'achète ni ne vends, Dieu merci !... M. le duc de Bourbon était mécontent, à ce qu'il paraît... On parle aussi du clergé, pour l'affaire de la constitution... Il y en a qui prétendent que le czar est mêlé à tout cela et veut se faire proclamer roi de France.

Ce fut un cri d'horreur. Le baron de Batz proposa son action pour cent écus. A ce moment de panique universelle, Albret, Taranne, Gironne et Nocé, qui avaient les fonds sociaux, firent un petit achat, et furent signalés aussitôt. On se les montrait au doigt comme une partie carrée d'idiots : ils achetaient. En un clin d'œil, la foule les entoura les assiégea, les étouffa.

— Ne leur dites pas vos nouvelles, fit-on à l'oreille d'Oriol et de Montaubert.

Le gros petit traitant avait grand'peine à s'empêcher de rire.

— Les pauvres insensés ! murmura-t-il en montrant ses complices d'un geste plein de pitié.

Puis il ajouta en s'adressant à la foule :

— Je suis gentilhomme, mes amis; je vous ai dit mes nouvelles *gratis et pro Deo;* faites-en ce que vous voudrez, je m'en lave les mains.

Montaubert, poussant encore plus loin la complaisance, criait aux innocents :

— Achetez, mes amis, achetez ! Si ce sont de faux bruits, vous allez faire une magnifique affaire.

On signait deux à la fois sur le dos du bossu. Il recevait des deux mains, et ne voulait plus que de l'or. Réaliser ! réaliser ! c'était le cri général. Ce qu'on appelait le

pair pour les actions bleues ou *petites-filles*, c'était 5,000 livres, taux de leur émission, bien que leur valeur nominale ne fût que de 1,000 livres. En vingt minutes, elles tombèrent à quelques centaines de francs. Taranne et ses lieutenants firent râfle. Leurs portefeuilles se gonflèrent comme le sac de cuir d'Esope II dit Jonas, lequel riait tout tranquillement, et prêtait son dos à ces fiévreuses transactions. Le tour était fait. Oriol et Montaubert disparurent.

Bientôt, de toutes parts des gens arrivèrent essouflés:

— Monsieur Law est à son hôtel.

— Le jeune roi est aux Tuileries.

— Et M. le régent assiste présentement à son déjeuner.

— Manœuvre ! manœuvre ! manœuvre !

— Manèfre ! manèfre ! manèfre ! répéta le baron de Batz indigné; ché fus tisais pien que z'édait tes manèfres...

Il y eut des gens qui se pendirent.

Sur le coup de deux heures, Albret se présenta pour livrer ses actions vendues au taux de 5,050 francs. Malgré les gens pendus et ceux qui firent banqueroute en se bornant à s'arracher les cheveux, Albret réalisa encore un fabuleux bénéfice.

En signant le dernier transfert sur le dos du bossu, Albret lui glissa une bourse dans la main. Le bossu cria:

— Viens çà, La Baleine.

L'ancien soldat aux gardes vint, parce qu'il avait vu la bourse. Le bossu la lui jeta au nez.

Ceux de nos lecteurs qui trouveront le stratagème d'Oriol, Montaubert et compagnie par trop élémentaire n'ont qu'à lire les notes de Cl. Berger sur les *Mémoires secrets* de l'abbé de Choisy. Ils y verront des manœuvres bien plus grossières couronnées d'un plein succès.

Le récit de ces coquineries amusait les ruelles. On faisait sa réputation d'homme d'esprit en même temps que

sa fortune en montant ces audacieuses escroqueries. C'étaient de bons tours qui faisaient rire tout le monde, excepté les pendus.

Pendant que nos habiles étaient à partager le butin quelque part, M. le prince de Gonzague et son fidèle Peyrolles descendirent le perron de l'hôtel. Le suzerain venait rendre visite à ses vassaux. L'agio avait repris avec fureur. On jouait sur nouveaux frais. D'autres nouvelles, plus ou moins controuvées, circulaient. La maison d'or, un instant étourdie par un spasme, avait pris le dessus et se portait bien.

M. de Gonzague tenait à la main une large enveloppe à laquelle pendaient trois sceaux, retenus par des lacs de soie. Quand le bossu aperçut cet objet, ses yeux s'ouvrirent tout grands, tandis que le sang montait violemment à son visage pâle. Il ne bougea point et continua son office. Mais son regard était cloué désormais sur Peyrolles et Gonzague.

— Que fait la princesse ? demanda celui-ci.

— La princesse n'a point fermé l'œil de cette nuit, répondit le factotum ; sa camériste l'a entendue qui répétait : « Si c'était pourtant la fille de Nevers ! »

— Vive Dieu ! murmura Gonzague ; en est-elle là déjà ? Si jamais elle voyait cette belle fille, tout serait dit !

— Il y a ressemblance ? demanda Peyrolles.

— Tu verras cela : deux gouttes d'eau. Te souviens-tu de Nevers ?

— Oui, répliqua Peyrolles. C'était un beau jeune homme.

— Sa fille est belle comme un ange. Le même regard, le même sourire.

— Est-ce qu'elle sourit déja ?

— Elle est avec dona Cruz ; elles se connaissent : dona Cruz la console. Cela m'a fait quelque chose de voir cet enfant-là !... Si j'avais une fille comme elle, ami Peyrolles,

je crois... Mais ce sont des folies, s'interrompit-il. De quoi me repentirais-je? Ai-je fait le mal pour le mal? J'ai mon but, j'y marche... S'il y a des obstacles...

— Tant pis pour les obstacles! murmura Peyrolles en souriant.

Gonzague passa le revers de sa main sur son front. Peyrolles toucha l'enveloppe scellée.

— Monseigneur pense-t-il que nous ayons rencontré juste?

— Il n'y a pas à en douter, répondit le prince; le cachet de Nevers et le grand sceau de la chapelle paroissiale de Caylus-Tarrides.

— Vous croyez que ce sont les pages arrachées au registre?

— J'en suis sûr.

— Monseigneur pourrait, du reste, vérifier le fait en ouvrant l'enveloppe.

— Y penses-tu! s'écria Gonzague, briser des cachets! de beaux cachets intacts! Vive Dieu! chacun de ceux-ci vaut une douzaine de témoins... Nous briserons les sceaux, ami Peyrolles, quand il en sera temps, quand nous représenterons au conseil de famille assemblé la véritable héritière de Nevers...

— La véritable?... répéta involontairement le factotum.

— Celle qui doit être pour nous la véritable... Et l'évidence sortira de là tout d'une pièce.

Peyrolles s'inclina. Le bossu regardait.

— Mais, reprit le factotum, que ferons-nous de l'autre jeune fille, monseigneur?

— Damné bossu! s'écria l'agioteur qui signait en ce moment sur le dos de Jonas, pourquoi remues-tu ainsi?

Le bossu, en effet, avait fait un mouvement involontaire pour se rapprocher de Gonzague.

Celui-ci réfléchissait.

— J'ai songé à cela! dit-il en se parlant à lui-même.

Que ferais-tu de cette jeune fille, toi, ami Peyrolles, si tu étais à ma place?

Le factotum eut son équivoque et bas sourire. Gonzague comprit sans doute, car il reprit :

— Non, non! je ne veux pas... J'ai une autre idée. Dis-moi... quel est le plus perdu, le plus ruiné de tous nos satellites?

— Chaverny, répondit Peyrolles sans hésiter.

— Tiens-toi donc tranquille, bossu! fit un nouvel endosseur.

— Chaverny! répéta Gonzague, dont le visage s'éclaira; je l'aime, ce garçon-là!... mais il me gêne : cela me débarrassera de lui.

III

CAPRICE DE BOSSU

Nos heureux spéculateurs, Taranne, Albret et compagnie, ayant fini leurs partages, commençaient à se remontrer dans la foule. Ils avaient grandi de deux ou trois coudées. On les regardait avec respect.

— Où donc est-il, ce cher Chaverny? demanda Gonzague.

Au moment où M. de Peyrolles allait répondre, un tumulte affreux se fit dans la cohue. Tout le monde se précipita vers le perron, où deux gardes françaises entraînaient un pauvre diable qu'ils avaient saisi aux cheveux.

— Fausse! disait-on, elle est fausse!

— Et c'est une infamie! falsifier le signe du crédit!

— Profaner le symbole de la fortune publique!

— Entraver les transactions, ruiner le commerce!

— A l'eau, le faussaire! à l'eau le misérable!

Le gros petit traitant Oriol, Montaubert, Taranne et les autres criaient comme des aigles. Avoir besoin d'être

sans péché pour jeter la première pierre, c'était bon du temps de Notre-Seigneur! On amena le pauvre malheureux, terrifié, à demi mort, devant Gonzague. Son crime était d'avoir passé au bleu une action blanche, pour bénéficier de la petite prime affectée temporairement aux titres à la mode.

— Pitié! pitié! criait-il; je n'avais pas compris toute l'énormité de mon crime.

— Monseigneur, dit Peyrolles, on ne voit ici que faussaires!

— Monseigneur, ajouta Montaubert, il faut un exemple!

Et la foule :

— Horreur! infamie! un faux! ah! le scélérat! point de pardon!

— Qu'on le jette dehors! décida Gonzague en détournant les yeux.

La foule s'empara aussitôt du pauvre diable, en criant :

— A la rivière! à la rivière!

Il était cinq heures du soir. Le premier son de la cloche de fermeture tinta dans la rue Quincampoix. Les terribles accidents qui chaque jour se renouvelaient avaient déterminé l'autorité à défendre la négociation des actions après la brune tombée. C'était toujours à ce dernier moment que le délire du jeu arrivait à son comble. Vous eussiez dit une mêlée. On se prenait au collet. Les clameurs se croisaient si bien, qu'on n'entendait plus qu'un seul et même hurlement.

Dieu sait que le bossu avait de la besogne; mais son regard ne quittait pas M. de Gonzague. Il avait entendu le nom de Chaverny.

— On va fermer! on ferme!... criait la cohue. Dépêchons! dépêchons!

Si Ésope II dit Jonas avait eu plusieurs douzaines de bosses, quelle fortune!

— Que vouliez-vous me dire du marquis de Chaverny monseigneur ? demanda Peyrolles.

Gonzague était en train de rendre un signe de tête protecteur et hautain au salut de ses affidés. Il avait réellement grandi depuis la veille, par rapport à eux qui s'étaient rapetissés.

— Chaverny? répéta-t-il d'un air distrait. Ah ! oui, Chaverny. Fais-moi penser tout à l'heure qu'il faut que je parle à ce bossu.

— Et la jeune fille? n'est-il pas dangereux de la laisser au pavillon?

— Très-dangereux... Elle n'y restera pas longtemps... Pendant que j'y songe, ami Peyrolles, nous souperons chez dona Cruz... une réunion d'intimes. Que tout soit prêt.

Il ajouta quelques mots à son oreille. Peyrolles s'inclina et dit :

— Monseigneur, il suffit.

— Bossu ! s'écria un endosseur mécontent, tu trépignes comme un petit fou ! tu ne sais plus ton métier. Messieurs, il nous faudra reprendre La Baleine.

Peyrolles s'éloignait. M. de Gonzague le rappela.

— Et trouvez-moi Chaverny, dit-il, mort ou vif, je veux Chaverny !

Le bossu secoua son dos, sur lequel on était en train de signer.

— Je suis las, dit-il, voici la cloche... J'ai besoin de repos.

La clocle tintait, en effet, et les concierges passaient en faisant sonner leurs grosses clefs. Quelques minutes après, on n'entendait plus d'autre bruit que celui des cadenas que l'on fermait. Chaque locataire avait sa serrure, et les marchandises non vendues ou échangées restaient dans les loges. Les gardiens pressaient vivement les retardataires.

Nos spéculateurs associés, Navailles, Taranne, Oriol et compagnie, s'étaient rapprochés de Gonzague, qu'ils entouraient chapeau bas. Gonzague avait les yeux fixés sur le bossu, qui, assis sur un pavé, à la porte de sa niche, n'avait point l'air de se disposer à sortir. Il comptait paisiblement le contenu de son grand sac de cuir, et avait, en apparence du moins, beaucoup de plaisir à cette besogne.

— Nous sommes venus ce matin savoir des nouvelles de votre santé, monsieur mon cousin, dit Navailles.

— Et nous avons été heureux, ajouta Nocé, d'apprendre que vous ne vous étiez point trop ressenti des fatigues de la fête d'hier.

— Il y a quelque chose qui fatigue plus que le plaisir, messieurs, c'est l'inquiétude.

— Le fait est, dit Oriol, qui voulait à tout prix placer son mot, le fait est que l'inquiétude... moi, je suis comme cela.. Quand on est inquiet...

Ordinairement, Gonzague était bon prince et venait au secours de ses courtisans qui se noyaient; mais, cette fois, il laissa Oriol perdre plante.

Le bossu riait sur son pavé. Quand il eut achevé de compter son argent, il tordit le cou à son sac de cuir et l'attacha soigneusement avec une corde. Puis il se disposa à rentrer dans sa cabane.

— Allons, Jonas, lui dit un gardien, est-ce que tu comptes coucher ici ?

— Oui, mon ami, répondit le bossu, j'ai apporté ce qu'il faut pour cela.

Le gardien éclata de rire. Ces messieurs l'imitèrent, sauf le prince de Gonzague, qui garda son grand sérieux.

— Voyons! voyons! fit le gardien; pas de plaisanteries, mon petit homme! Déguerpissons... et vite!

Le bossu lui ferma la porte au nez.

Comme le gardien frappait à grands coups de pied dans

la niche, le bossu montra sa tête pâlotte au petit œil-de-bœuf qui était sous le toit.

— Justice, monseigneur ! s'écria-t-il.

— Justice ! répétèrent joyeusement ces messieurs.

— C'est dommage que Chaverny ne soit pas ici, ajouta Navailles ; on l'aurait chargé de rendre cette importante et grave senteuce.

Gonzague réclama le silence d'un geste.

— Chacun doit sortir au son de cloche, dit-il, c'est le règlement.

— Monseigneur, répliqua Ésope II dit Jonas, du ton bref et précis d'un avocat qui pose ses conclusions, je vous prie de vouloir bien considérer que je ne suis pas dans la position de tout le monde... tout le monde n'a pas loué la loge de votre chien...

— Bien trouvé ! crièrent les uns.

Les autres dirent :

— Que prouve cela ?

— Médor, répondit le bossu, avait-il coutume, oui ou non, de coucher dans sa niche ?

— Bien trouvé ! bien trouvé !

— Si Médor avait, comme je puis le prouver, l'habituae de coucher dans sa niche, moi qui suis substitué, moyennant trente mille livres aux droits et priviléges de Médor, je prétends faire comme lui, et je ne sortirai d'ici que si l'on m'expulse par la violence.

Gonzague sourit cette fois. Il exprima son approbation par un signe de tête. Le gardien se retira.

— Viens çà, dit le prince.

Jonas sortit aussitôt de sa niche. Il s'approcha et salua en homme de bonne compagnie.

— Pourquoi veux-tu demeurer là dedans ? lui demanda Gonzague.

— Parce que la place est sûre et que j'ai de l'argent.

—Penses-tu avoir fait une bonne affaire avec ta niche?

Une affaire d'or, monseigneur... je le savais d'avance.

Gonzague lui mit la main sur l'épaule. Le bossu poussa un petit cri de douleur.

Cela lui était arrivé déjà cette nuit, dans le vestibule des appartements du régent.

— Qu'as-tu donc? demanda le prince étonné.

— Un souvenir du bal, monseigneur... une courbature.

— Il a trop dansé, firent ces messieurs.

Gonzague tourna vers eux son regard, où il y avait du dédain.

—Vous êtes disposés à vous moquer, messieurs, dit-il; moi aussi peut-être... Mais que nous aurions grand tort, et que celui-ci pourrait bien plutôt se moquer de nous!...

— Ah! monseigneur, fit Jonas modestement.

— Je vous le dis comme je le pense, messieurs, reprit Gonzague, voici votre maître.

On avait bonne envie de se récrier.

—Voici votre maître! répéta le prince; il m'a été plus utile à lui tout seul que vous tous ensemble. Il nous avait promis M. de Lagardère au bal du régent, et nous avons eu M. de Lagardère.

— Si monseigneur eût bien voulu nous charger..., commença Oriol.

— Messieurs, reprit Gonzague sans lui répondre, on ne fait pas marcher comme on veut M. de Lagardère. Je souhaite que nous n'ayons pas bientôt à nous en convaincre de nouveau.

Tous les regards interrogèrent.

— Nous pouvons parler la bouche ouverte, dit Gonzague : je compte m'attacher ce garçon-là... j'ai confiance en lui.

Le bossu se rengorgea fièrement à ce mot. Le prince poursuivit :

— J'ai confiance, et je dirai devant lui comme je le dirais devant vous, messieurs : Si Lagardère n'est pas mort, nous sommes tous en danger de périr !

Il y eut un silence. Le bossu avait l'air le plus étonné de tous.

— L'avez-vous donc laissé échapper ? murmura-t-il.

— Je ne sais... mes hommes tardent bien... Je suis inquiet... Je donnerais beaucoup pour savoir à quoi m'en tenir.

Autour de lui, financiers et gentilshommes tâchaient de faire bonne contenance. Il y en avait de braves : Navailles, Choisy, Nocé, Gironne, Montaubert, avaient fait leurs preuves. Mais les trois traitants, surtout Oriol, étaient tout pâles, et le baron de Batz tournait au vert.

— Nous sommes, Dieu merci ! assez nombreux et assez forts..., commença Navailles.

— Vous parlez sans savoir ! interrompit Gonzague ; je souhaite que personne ne tremble plus que moi, s'il nous faut enfin frapper un grand coup.

— De par Dieu ! monseigneur, s'écria-t-on de toutes parts, nous sommes tout à vous.

— Messieurs, je le sais bien, répliqua le prince sèchement ; je me suis arrangé pour cela.

S'il y eut des mécontents, on ne le vit point.

— En attendant, reprit Gonzague, réglons le passé... L'ami, vous nous avez rendu un grand service.

— Qu'est-ce que cela, monseigneur ?

— Pas de modestie, je vous prie !... Vous avez bien travaillé... demandez votre salaire.

Le bossu avait encore à la main son sac de cuir ; il se prit à le tortiller.

— En vérité, balbutia-t-il, ça ne vaut pas la peine.

— Têtebleu! s'écria Gonzague, tu veux donc nous demander une bien forte récompense?

Le bossu le regarda en face et ne répondit point.

— Je te l'ai dit, continua le prince avec un commencement d'impatience, je n'accepte rien pour rien, l'ami. Pour moi, tout service gratuit est trop cher, car il cache une trahison. Fais-toi payer, je le veux.

— Allons, Jonas, mon ami, cria la bande, fais un souhait : voici le roi des génies!

— Puisque monseigneur l'exige... dit le bossu avec un embarras croissant; mais comment oser faire cette demande à monseigneur?

Il baissa les yeux, tortilla son sac et balbutia :

— Monseigneur va se moquer, j'en suis sûr!

— Cent louis que notre ami Jonas est amoureux! s'écria Navailles.

Il y eut un long éclat de rire. Gonzague et le bossu furent les seuls qui ne prirent point part à cette gaieté. Gonzague était convaincu qu'il aurait encore besoin du bossu. Gonzague était avide, mais non pas avare; l'argent ne lui coûtait rien : à l'occasion, il savait le répandre à pleines mains. En ce moment, il voulait deux choses : acquérir ce mystérieux instrument et le connaître. Or, il manœuvrait pour atteindre ce double but. Loin de le gêner, ses courtisans lui servaient à rendre plus évidente la bienveillance qu'il montrait au petit homme.

— Pourquoi ne serait-il pas amoureux? dit-il sérieusement. S'il est amoureux, et que cela dépende de moi, je jure qu'il sera heureux. Il y a des services qui ne se payent pas seulement avec de l'argent.

— Monseigneur, prononça le bossu d'un ton pénétré, je vous remercie. Amoureux, ambitieux, curieux, sais-je

quel nom donner à la passion qui me tourmente?... Ces gens rient, ils ont raison; moi, je souffre!

Gonzague lui tendit la main. Le bossu la baisa, mais ses lèvres frémirent. Il poursuivit d'un ton si étrange, que nos roués perdirent leur gaieté :

— Curieux, ambitieux, amoureux... qu'importe le nom du mal?..... La mort est la mort, qu'elle vienne par la fièvre, par le poison, par l'épée.

Il secoua tout à coup son épaisse chevelure, et son regard brilla.

— L'homme est petit, dit-il, mais il remue le monde. Avez-vous vu parfois la mer, la grande mer, en fureur? avez-vous vu les vagues hautes jeter follement leur écume à la face voilée du ciel? avez-vous entendu cette voix rauque et profonde, plus profonde et plus rauque que la voix du tonnerre lui-même? C'est immense, c'est immense! rien ne résiste à cela, pas même le granit du rivage, qui s'affaisse de temps en temps miné par la rude sape du flot; je vous le dis et vous le savez : c'est immense! Eh bien, il y a une planche qui flotte sur ce gouffre, une planche frêle qui tremble et qui gémit; sur la planche, qu'est-ce? un être plus frêle encore, qui paraît de loin moindre que l'oiseau noir du large... et l'oiseau a ses ailes... un être, un homme. Il ne tremble pas; je ne sais quelle magique puissance est sous sa faiblesse... elle vient du ciel... ou de l'enfer... L'homme a dit (ce nain tout nu, sans serres, sans toison, sans ailes), l'homme a dit : « Je veux; » l'Océan est vaincu!...

On écoutait. Le bossu, pour tous ceux qui l'entouraient, changeait de physionomie.

— L'homme est petit, reprit-il, tout petit! Avez-vous vu parfois la flamboyante chevelure de l'incendie? le ciel de cuivre où monte la fumée comme une coupole épaisse et lourde?... Il fait nuit, nuit noire... mais les édifices loin-

tains sortent de l'ombre à cette autre et terrible aurore... les murs voisins regardent tout pâles... la façade ; avez-vous vu cela? C'est plein de grandeur et cela donne le frisson; la façade, ajourée comme une grille, montre ses fenêtres sans châssis, ses portes sans vantaux, toutes ouvertes comme des trous derrière lesquels est l'enfer, et qui semblent la double ou triple rangée des dents de ce monstre qu'on appelle le feu!... Tout cela est grand aussi, furieux comme la tempête, menaçant comme la mer. Il n'y a pas à lutter contre cela, non! Cela réduit le marbre en poussière, cela tord ou fond le fer, cela fait des cendres avec le tronc géant des vieux chênes... Eh bien! sur le mur incandescent qui fume et qui craque, parmi les flammes qui ondulent et fouettent, couchées par le vent complice, voici une ombre, un objet noir, un insecte, un atome... c'est un homme... Il n'a pas peur du feu... pas plus du feu que de l'eau... Il est roi... il dit : « Je veux ! » Le feu impuissant se dévore lui-même et meurt.

Le bossu s'essuya le front. Il jeta un regard sournois autour de lui, et eut tout à coup ce petit rire sec et crépitant que nous lui connaissons.

— Eh! eh! eh! eh! fit-il, tandis qu'il voyait que son auditoire tressaillait ; jusqu'ici, j'ai vécu une misérable vie... Eh! eh! eh! je suis petit, mais je suis homme. Pourquoi ne serais-je pas amoureux, mes bons maîtres? pourquoi pas curieux? pourquoi pas ambitieux? Je ne suis plus jeune... je n'ai jamais été jeune. Vous me trouvez laid, n'est-ce pas? J'étais plus laid encore autrefois. C'est le privilége de la laideur : l'âge l'use comme la beauté. Vous perdez, je gagne : dans le tombeau nous serons tous pareils.

Il ricana en regardant tour à tour les affidés de Gonzague.

— Quelque chose de pire que la laideur, reprit-il, c'est la

pauvreté... J'étais pauvre... je n'avais point de parents... je pense que mon père et ma mère ont eu peur de moi le jour de ma naissance, et qu'ils ont mis mon berceau dehors... Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu le ciel gris sur ma tête, le ciel qui versait de l'eau froide sur mon pauvre petit corps tremblotant... Quelle femme me donna son lait?... Je l'eusse aimée... Ne riez plus!... S'il est quelqu'un qui prie pour moi au ciel, c'est elle... La première sensation dont je me souvienne, c'est la douleur que donnent les coups; aussi appris-je que j'existais par le fouet qui déchira ma chair... Mon lit, c'était le pavé... mon repas, c'était ce que les chiens repus laissaient au coin de la borne... Bonne école, messieurs, bonne école! si vous saviez comme je suis dur au mal!... Le bien m'étonne et m'enivre comme la goutte de vin monte à la tête de celui qui n'a jamais bu que de l'eau...

— Tu dois haïr beaucoup, l'ami, murmura Gonzague.

— Eh! eh!... beaucoup... oui, monseigneur... J'ai entendu çà et là des heureux regretter leurs premières années... Moi, tout enfant, j'ai eu la colère dans le cœur... Savez-vous ce qui me faisait jaloux? C'était la joie d'autrui... Les autres étaient beaux, les autres avaient des pères et des mères... Avaient-ils du moins pitié, les autres, de celui qui était seul et brisé? Non... tant mieux! Ce qui a fait mon âme, ce qui l'a endurcie, ce qui l'a trempée, c'est la raillerie, c'est le mépris... Cela tue quelque fois... cela ne m'a pas tué... La méchanceté ma révéla ma force... Une fois fort, ai-je été méchant?... Mes bons maîtres, ceux qui furent mes ennemis, ne sont plus là pour le dire.

Il y avait quelque chose de si étrange et de tellement inattendu dans ces paroles, que chacun faisait silence. Nos roués, saisis à l'improviste, avaient perdu leur sou-

rire moqueur. Gonzague écoutait, attentif et surpris. L'effet produit ressemblait au froid que donne une vague menace.

— Dès que j'ai été fort, poursuivit le bossu, nne envie m'a pris : j'ai voulu être riche. Pendant dix ans, peut-être davantage, j'ai travaillé au milieu des rires et des huées. Le premier denier est difficile à gagner, le second moins, le troisième vient tout seul. Il faut douze deniers pour faire un sou tournois, vingt sous pour faire une livre. J'ai sué du sang pour conquérir mon premier louis d'or; je l'ai gardé. Quand je suis bien las et découragé, je le contemple : sa vue ranime mon orgueil, c'est l'orgueil qui est la force de l'homme ! Sou à sou, livre à livre, j'amassais. Je ne mangeais pas à ma faim; je buvais mon content, parce qu'il y a de l'eau gratis aux fontaines... J'avais des haillons, je couchais sur la dure... Mon trésor augmentait... j'amassais, j'amassais toujours !

— Tu es donc avare? interrompit Gonzague avec empressement, comme s'il eût eu intérêt ou plaisir à découvrir le côté faible de cet être bizarre.

Le bossu haussa les épaules.

— Plût à Dieu ! monseigneur, répondit-il; si seulement le ciel m'eût fait avare ! si seulement je pouvais aimer ces pauvres écus comme l'amant adore sa maîtresse !... c'est une passion, cela !... j'emploierais mon existence à l'assouvir. Qu'est le bonheur, sinon un but dans la vie, un prétexte pour s'efforcer et pour vivre ?... Mais n'est pas avare qui veut... J'ai longtemps espéré que je deviendrais avare... je n'ai pas pu... je ne suis pas avare.

Il poussa un gros soupir et croisa ses bras sur sa poitrine.

— J'eus un jour de joie, continua-t-il, rien qu'un jour... Je venais de compter mon trésor... je passai un jour tout entier à me demander ce que j'en ferais... j'avais le

double, le triple de ce que je croyais... je répétais dans mon ivresse : « Je suis riche!... je suis riche!... je vais acheter le bonheur!... » Je regardai autour de moi... personne!... Je pris un miroir. Des rides et des cheveux blancs!... déjà! déjà!... N'était-ce pas hier qu'on me battait enfant! «Le miroir ment!» me dis-je. Je brisai le miroir. Une voix me cria: « Tu as bien fait! Ainsi doit-on traiter les effrontés qui parlent franc ici-bas! » Et la même voix encore : « L'or est beau! l'or est jeune! sème l'or, bossu! vieillard, sème l'or! tu récolteras jeunesse et beauté! » Qui parlait ainsi, monseigneur?... Je vis bien que j'étais fou. Je sortis. J'allais au hasard par les rues, cherchant un regard bienveillant, un visage pour me sourire. « Bossu! bossu! » disaient les hommes à qui je tendais la main. « Bossu! bossu! » répétaient les femmes vers qui s'élançait la pauvre virginité de mon cœur. « Bossu! bossu! bossu! » Et ils riaient. Ils mentent donc, ceux qui disent que l'or est le roi du monde!

— Il fallait le montrer, ton or! s'écria Navailles.

Gonzague était tout pensif.

— Je le montrai, reprit Ésope II dit Jonas; les mains se tendirent, non point pour serrer les miennes, mais pour fouiller dans mes poches... Je voulais amener chez moi des amis, une maîtresse... je n'y attirai que des voleurs! Vous souriez encore... moi, je pleurai... je pleurai des larmes sanglantes. Mais je ne pleurai qu'une nuit. L'amitié, l'amour, extravagances! A moi le plaisir, à moi tout ce qui, du moins, se vend à tout le monde!

— L'ami, interrompit Gonzague avec froideur et fierté, saurai-je enfin ce que vous voulez de moi?

— J'y arrive, monseigneur, répliqua le bossu, qui changea encore une fois de ton. Je sortis de nouveau de ma retraite, timide encore, mais ardent. La passion de jouir s'allumait en moi; je devenais philosophe... J'allai...

j'errai... je me mis à la piste, flairant le vent des carrefours, pour deviner d'où soufflait le vent de la volupté inconnue...

— Eh bien? fit Gonzague.

— Prince, répondit le bossu en s'inclinant, le vent venait de chez vous.

IV

GASCON ET NORMAND

Ceci fut dit d'un ton allègre et gai. Ce diable de bossu semblait avoir le privilége de régler le diapason de l'humeur générale. Les roués qui entouraient Gonzague, et Gonzague lui-même, tout à l'heure si sérieux, se prirent incontinent à rire.

— Ah! ah! fit le prince, le vent soufflait de chez nous!

— Oui, monseigneur... J'accourus... Dès le seuil, j'ai senti que j'étais au bon endroit... Je ne sais quel parfum a saisi mon cerveau... sans doute le parfum du noble et opulent plaisir... Je me suis arrêté pour savourer cela... Cela enivre, monseigneur; j'aime cela.

— Il n'est pas dégoûté, le seigneur Ésope! s'écria Navailles.

— Quel connaisseur! fit Oriol.

Le bossu le regarda en face.

— Vous qui portez des fardeaux la nuit, dit-il à voix basse, vous comprendrez qu'on est capable de tout pour satisfaire un désir.

Oriol pâlit. Montaubert s'écria:

— Que veut-il dire?

— Expliquez-vous, l'ami ! ordonna Gonzague.

— Monseigneur, répliqua le bossu bonnement, l'explication ne sera pas longue. Vous savez que j'ai eu l'honneur de quitter le Palais-Royal hier en même temps que vous... J'ai vu deux gentilshommes attelés à une civière; ce n'est pas la coutume; j'ai pensé qu'ils étaient bien payes pour cela...

— Et sait-il...? commença Oriol étourdiment.

— Ce qu'il y avait dans la litière ? interrompit le bossu ; assurément. Il y avait un vieux seigneur ivre à qui j'ai prêté plus tard le secours de mon bras pour regagner son hôtel.

Gonzague baissa les yeux et changea de couleur. Une expression de stupeur profonde se répandit sur tous les visages.

— Et savez-vous aussi ce qu'est devenu M. de Lagardère? demanda Gonzague à voix basse.

— Eh ! eh ! Gendry a bonne lame et bonne poigne, répondit le bossu ; j'étais tout près de lui quand il a frappé... le coup était bien donné, j'y engage ma parole... Ceux que vous avez envoyés à la découverte vous apprendront le reste...

— Ils tardent bien !

— Il faut le temps. Maître Cocardasse et frère Passepoil...

— Vous les connaissez donc? interrompit Gonzague abasourdi.

— Monseigneur, je connais un peu tout le monde...

— Palsambleu ! l'ami, savez-vous que je n'aime pas ceux qui connaissent tant de monde et tant de choses?

— Cela peut être dangereux, monseigneur, j'en con-

viens, repartit paisiblement le bossu; mais cela peut servir aussi... Soyons juste.... Si je n'avais pas connu M. de Lagardère...

— Du diable si je me servirais de cet homme-là! murmura Navailles derrière Gonzague.

Il croyait n'avoir point été entendu; mais le bossu répondit :

— Vous auriez tort.

Tout le monde, du reste, partageait l'opinion de Navailles.

Gonzague hésitait. Le bossu poursuivit, comme s'il eût voulu jouer avec son irrésolution :

— Si l'on ne m'eût point interrompu, j'allais répondre d'avance à vos soupçons... Quand je m'arrêtai au seuil de votre maison, monseigneur, j'hésitais, moi aussi, je m'interrogeais, je doutais... C'était là le paradis... le paradis que je voulais... non point celui de l'Église, mais celui de Mahomet... toutes les délices réunies : les belles femmes et le bon vin, les nymphes auréolées de fleurs, le nectar couronné de mousse... Étais-je prêt à tout faire... tout... pour mériter l'entrée de cet Éden voluptueux... pour abriter mon néant sous le pan de votre manteau de prince?... Avant d'entrer, je me suis demandé cela... et je suis entré, monseigneur.

— Parce que tu te sentais prêt à tout? interrompit Gonzague.

— A tout! répondit le bossu résolûment.

— Vive Dieu! quel furieux appétit de plaisirs et de noblesse!

— Voici quarante ans que je rêve!... mes désirs couvent sous des cheveux gris.

— Écoute, dit le prince, la noblesse peut s'acheter; demande à Oriol!

— Je ne veux point de la noblesse qui s'achète.

— Demande à Oriol ce que pèse un nom.

Ésope II montra sa bosse d'un geste comique

— Un nom pèse-t-il autant que cela? fit-il.

Puis il reprit d'un accent plus sérieux :

— Un nom, une bosse, deux fardeaux qui n'écrasent que les pauvres d'esprit! Je suis un trop petit personnage pour être comparé à un financier d'importance comme M. Oriol. Si son nom l'écrase, tant pis pour lui; ma bosse ne me gêne pas. Le maréchal de Luxembourg est bossu : l'ennemi a-t-il vu son dos à la bataille de Nerwinde? Le héros des comédies napolitaines, l'homme invincible à qui personne ne résiste, Pulcinella, est bossu par derrière et par devant. Tyrtée était boiteux et bossu; bossu et boiteux était Vulcain, le forgeron de la foudre; Ésope, dont vous me donnez le nom glorieux, avait sa bosse, qui était la sagesse. La bosse du géant Atlas était le monde. Sans placer la mienne au même niveau que toutes ces illustres bosses, je dis qu'elle vaut, au cours du jour, cinquante mille écus de rente. Que serais-je sans elle? J'y tiens. Elle est d'or!

— Il y a du moins de l'esprit dedans, l'ami, dit Gonzague; je te promets que tu seras gentilhomme.

— Grand merci, monseigneur... Quand cela?

— Peste! fit-on, il est pressé!

— Il faut le temps! dit Gonzague.

— Ils ont dit vrai, répliqua le bossu, je suis pressé... Monseigneur, excusez-moi... vous venez de me dire que vous n'aimez pas les services gratuits... cela me met à l'aise pour réclamer mon salaire tout de suite.

— Tout de suite, se récria le prince; mais c'est impossible!

— Permettez! il ne s'agit plus de gentilhommerie.

Il se rapprocha, et, d'un ton insinuant :

— Pas n'est besoin d'être gentilhomme pour s'asseoir auprès de M. Oriol, par exemple, au petit souper de cette nuit.

Tout le monde éclata de rire, excepté Oriol et le prince.

— Tu sais aussi cela! dit ce dernier en fronçant le sourcil.

— Deux mots entendus par hasard, murmura le bossu avec humilité.

Les autres criaient déjà :

— On soupe donc?... on soupe donc?

— Ah! prince, fit le bossu d'un ton pénétré, c'est le supplice de Tantale que j'endure!... Une petite maison! mais je la devine, avec ses issues dérobées, son jardin ombreux, ses boudoirs où le jour pénètre plus doux à travers les draperies discrètes. Il y a des peintures aux plafonds, des nymphes et des amours, des papillons et des roses. Je vois le salon doré! je le vois! le salon des fêtes voluptueuses tout plein de sourires; je vois les girandoles, elles m'éblouissent!

Il mit la main au-devant de ses yeux.

— Je vois des fleurs, je respire leurs parfums, et qu'est cela auprès du vin exquis débordant de la coupe, tandis qu'un essaim de femmes adorables...

— Il est ivre déjà, dit Navailles, avant même d'être invité.

— C'est vrai, fit le bossu, qui avait les yeux flamboyants, je suis ivre.

— Si monseigneur veut, glissa le gros Oriol à l'oreille de Gonzague, je préviendrai mademoiselle Nivelle.

— Elle est prévenue, répliqua le prince.

Et,comme s'il eût voulu exalter encore l'extravagant,caprice du bossu :

— Messieurs, ce n'est pas ici un souper comme les autres.

— Qu'y aura-t-il donc?... Aurons-nous le czar?

— Devinez ce que nous aurons.

— La comédie?... M. Law?... Les singes de la foire Saint-Germain?

— Mieux que cela, messieurs !... Renoncez-vous ?

— Nous renonçons, répondirent-ils tous à la fois.

— Il y aura une noce, dit Gonzague.

Le bossu tressaillit, mais on mit cela sur le compte de sa bonne envie.

— Une noce ? répéta-t-il en effet, les mains jointes et les yeux tournés ; une noce à la fin d'un petit souper ?

— Une noce réelle, reprit Gonzague ; un vrai mariage en grande cérémonie.

— Et qui marie-t-on ? fit l'assemblée d'une seule voix.

Le bossu retenait son souffle. Au moment où Gonzague allait répondre, Peyrolles parut sur le perron et s'écria :

— Vivat ! vivat ! voici enfin nos hommes !

Cocardasse et Passepoil étaient derrière lui, portant sur leur visage cette fierté calme qui va bien aux hommes utiles.

— L'ami, dit Gonzague au bossu, nous n'avons pas fini tous deux. Ne vous éloignez pas.

— Je reste aux ordres de monseigneur, reprit Ésope II, qui se dirigea vers sa niche.

Il songeait, sa tête travaillait. Quand il eut franchi le seuil de sa niche et fermé la porte, il se laissa choir sur son matelas.

— Un mariage, murmura-t-il, un scandale !... mais ce ne peut être une inutile parodie ; cet homme ne fait rien sans but. Qu'y a-t-il sous cette profanation ? Sa trame m'échappe, et le temps passe !

Sa tête disparut entre ses mains crispées.

— Oh ! qu'il le veuille ou non, reprit-il avec une étrange énergie, je jure Dieu que je serai du souper !

— Eh bien, eh bien, quelles nouvelles ? criaient nos courtisans curieux.

Les histoires de Lagardère commençaient à les intéresser très-personnellement.

— Ces deux braves ne veulent parler qu'à monseigneur, répondit Peyrolles.

Cocardasse et Passepoil, reposés par une bonne journée de sommeil sur la table du cabaret de Venise, étaient frais comme des roses. Ils passèrent fièrement à travers les rangs des roués de bas ordre, et vinrent droit à Gonzague qu'ils saluèrent avec la dignité folâtre de véritables maître en fait d'armes.

— Voyons, dit le prince, parlez vite.

Cocardasse et Passepoil se tournèrent l'un vers l'autre.

— A toi, mon noble ami, dit le Normand.

— Je n'en ferai rien, mon bon, répliqua le Gascon. A toi !

— Palsambleu ! s'écria Gonzague, allez-vous nous tenir en suspens?

Ils commencèrent alors tous deux à la fois, d'une voix haute et avec volubilité :

— Monseigneur, pour mériter l'honorable confiance...

— La paix ! fit le prince étourdi ; parlez chacun à votre tour.

Nouveau combat de politesses. Enfin, Passepoil :

— Comme étant le plus jeune et le moins élevé en grade, j'obéis à mon noble ami et je prends la parole... J'ai rempli ma mission avec bonheur, je commence par le dire... Si j'ai été plus heureux que mon noble ami, cela ne dépend point de mon mérite...

Cocardasse souriait d'un air fier, et caressait son énorme moustache. Nous n'avons point oublié qu'il y avait défi de mensonge entre ces deux aimables coquins.

Avant de les voir lutter d'éloquence comme les Arcadiens de Virgile, nous devons dire qu'ils n'étaient pas sans inquiétude. En sortant du cabaret de Venise, ils s'étaient rendus pour la seconde fois à la maison de la rue

du Chantre. Point de nouvelles de Lagardère. Qu'était-il devenu ? Cocardasse et Passepoil étaient à ce sujet dans la plus complète ignorance.

— Soyez bref, ordonna Gonzague.

— Concis et précis, ajouta Navailles.

— Voici la chose en deux mots, dit frère Passepoil; la vérité n'est jamais longue à exprimer... et ceux qui vont chercher midi à quatorze heures, c'est pour enjôler le monde... tel est mon avis... Si je pense ainsi, c'est que j'en ai sujet. L'expérience... Mais ne nous embrouillons pas. Je suis donc sorti ce matin avec les ordres de monseigneur... Mon noble ami et moi, nous nous sommes dit : « Deux chances valent mieux qu'une; suivons chacun notre piste. » En conséquence, nous nous sommes séparés devant le marché des Innocents... Ce qu'a fait mon noble ami, je l'ignore... moi, je me suis rendu au Palais-Royal, où les ouvriers enlevaient déjà les décors de la fête. On ne parlait là que d'une chose. On avait trouvé une mare de sang entre la tente indienne et la petite loge du jardinier-concierge, maître Le Bréant... Voilà donc qui est bon : j'étais sûr qu'un coup d'épée avait été donné... Je suis allé inspecter la mare de sang, qui m'a paru raisonnable... puis j'ai suivi une trace... ah! ah! il faut des yeux pour cela!... depuis la tente indienne jusqu'à la rue Saint-Honoré, en passant par le vestibule du pavillon de M. le régent... Les valets me demandaient : « L'ami! qu'as-tu perdu? — Le portrait de ma maîtresse,» répondais-je. Et ils riaient comme de plats coquins qu'ils sont... Si j'avais fait faire les portraits de toutes mes maîtresses, jarnicoton! je payerais un fier loyer pour avoir où les mettre!...

— Abrége! fit Gonzague.

— Monseigneur, je fais de mon mieux. Voilà donc qui est bon! Dans la rue Saint-Honoré, il passe tant de che-

vaux et de carosses que la trace était effacée. Je poussai droit à l'eau.

— Par où ? interrompit le prince.

— Par la rue de l'Oratoire, répondit Passepoil.

Gonzague et ses affidés échangèrent un regard. Si Passepoil eût parlé de la rue Pierre-Lescot, la folle aventure d'Oriol et de Montaubert étant désormais connue, il aurait perdu du coup toute créance. Mais Lagardère avait bien pu descendre par la rue de l'Oratoire. Frère Passepoil reprit ingénument :

— Je vous parle comme à mon confesseur, illustre prince... Les traces recommençaient rue de l'Oratoire, et je les ai pu suivre jusqu'à la rive du fleuve. Là, plus rien... Cependant, il y avait des mariniers qui causaient; je me suis approché. L'un d'eux, qui avaient l'accent picard, disait : « Ils étaient trois; le gentilhomme était blessé; après lui avoir coupé sa bourse, ils l'ont jeté du haut de la berge du Louvre. — Mes maîtres, ai-je demandé, s'il vous plaît, l'avez-vous vu, le gentilhomme ? » A quoi ils n'ont voulu rien répondre, pensant d'abord que j'étais une mouche de M. le lieutenant. Mais j'ai ajouté : « Je suis de la maison de ce gentilhomme qui a nom M. de Saint-Saurin, natif de Brie et bon chrétien. — Dieu ait son âme ! ont-ils fait alors; nous l'avons vu. — Comment était-il costumé, mes vrais amis ? — Il avait un masque noir sur la figure, et sur le corps un pourpoint de satin blanc. »

Il y eut un murmure. On échangea des signes. Gonzague secouait la tête d'un air approbatif. Maître Cocardasse junior conservait seul son sourire sceptique. Il se disait :

— La caillou est un fin Normand, sandiéou !... Mais as pas pur ! as pas pur ! notre tour va venir.

— Voilà donc qui est bon ! poursuivi Passepoil, encouragé par le succès de son conte. Si je ne m'exprime pas

comme un homme de plume, mon métier est de tenir l'épée... et puis la présence de monseigneur m'intimide : je suis trop franc pour le cacher... Mais enfin la vérité est la vérité... Fais ton devoir et moque-toi du qu'en dira-t-on ! Je descends le long du Louvre, je passe entre la rivière et les Tuileries jusqu'à la porte de la Conférence... Je suis le Cours-la-Reine, la route de Billy, le halage de Passy; je passe devant le Point-du-Jour et devant Sèvres. J'avais mon idée, vous allez voir... J'arrive au pont de Saint-Cloud...

— Les filets !... murmura Oriol.

— Les filets, répéta Passepoil en clignant de l'œil; monsieur a mis le doigt dessus.

— Pas mal ! pas mal ! se disait maître Cocardasse; nous finirons par faire quelque chose de c'ta couquin de Passepoil.

— Et qu'as-tu trouvé dans les filets? demanda Gonzague, qui fronça le sourcil d'un air de doute.

Frère Passepoil déboutonna son justaucorps. Cocardasse ouvrait de grands yeux. Il ne s'attendait pas à cela. Ce que Passepoil tira de son justaucorps, ce n'était pas dans les filets de Saint-Cloud qu'il l'avait trouvé. Il n'avait jamais vu les filets de Saint-Cloud. Alors, comme aujourd'hui, les filets de Saint-Cloud étaient peut-être une erreur populaire. Ce que Passepoil tira de son pourpoint, il l'avait trouvé dans l'appartement particulier de Lagardère, lors de sa première visite, le matin de ce jour. Il avait pris cela sans aucun dessein arrêté, uniquement par la bonne habitude qu'il avait de ne rien laisser traîner. Cocardasse ne s'en était seulement pas aperçu. Ce n'était rien moins que le pourpoint de satin blanc porté par Lagardère au bal du régent. Passepoil l'avait trempé dans un seau d'eau au cabaret de Venise. Il le tendit au prince de Gonzague, qui recula avec un mouvement d'horreur.

Chacun éprouva quelque chose de ce sentiment, car on reconnaissait parfaitement la dépouille de Lagardère.

— Monseigneur, dit Passepoil avec modestie, le cadavre était trop lourd; je n'ai pu rapporter que cela.

— Ah! capédédiou! pensa Cocardasse, je n'ai qu'à me bien tenir.

— Et tu as vu le cadavre? demanda M. de Peyrolles.

— Je vous prie, répondit frère Passepoil en se redressant, quels troupeaux avons-nous gardés ensemble? Je ne vous tutoie pas... Mettez de côté cette familiarité malséante, sauf le bon plaisir de monseigneur.

— Réponds à la question, dit Gonzague.

— L'eau est trouble et profonde, répliqua Passepoil. A Dieu ne plaise que j'affirme un fait quand je n'ai pas une complète certitude!

— Eh donc! s'écria Cocardasse, je l'attendais là... Si mon cousin avait menti, sandiéou! je ne l'aurais revu de ma vie!

Il s'approcha du Normand et lui donna l'accolade chevaleresque, en ajoutant :

— Mais tu n'as pas menti, ma caillou! Dieu va!... Comment le cadavre serait-il aux filets de Saint-Cloud, puisque je viens de le voir à deux bonnes lieues de là, en terre ferme!

Passepoil baissa les yeux. Tous les regards se tournèrent vers Cocardasse.

— Mon bon, reprit ce dernier en s'adressant toujours à son compagnon, monseigneur va me permettre de rendre un éclatant hommage à ta sincérité. Les hommes tels que toi sont rares, et je suis fier de t'avoir pour frère d'armes.

— Laissez, dit Gonzague en l'interrompant, je veux adresser une question à cet homme.

Il montrait Passepoil, qui était debout devant lui, l'innocence et la candeur peintes sur le visage.

— Et ces deux braves, demanda le prince, les défenseurs de la jeune femme en domino rose?

— J'avoue, monseigneur, repartit Passepoil, que j'ai donné tout mon temps à l'autre affaire.

— As pas pur! fit Cocardasse junior en haussant légèrement les épaules. Ne demandez pas à un bon garçon plus qu'il ne peut vous donner. Mon camarade Passepoil a fait ce qu'il a pu. Eh donc! entends-tu, Passepoil, je t'approuve hautement... Je suis content de toi, ma caillou; mais je ne prétends pas dire que tu sois à ma hauteur.

— Vous avez fait mieux? demanda Gonzague d'un air de défiance :

— *Oun' per poc'*, monseigneur, comme disent ceux de Florence... Quand Cocardasse se mêle de chercher, sandiéou! il trouve autre chose que des guenilles au fond de l'eau.

— Voyons ce que tu as fait?

— D'abord, prince, j'ai causé avec les deux couquins comme j'ai l'avantage de causer avec vous en ce moment... *Secundo*, deuxièmement, j'ai vu le corps...

— Tu en es sûr? ne put s'empêcher de dire Gonzague.

— En vérité?... Parlez! parlez! ajoutèrent les autres.

Cocardasse mit le poing sur la hanche.

— Procédons par ordre, dit-il; j'ai l'amour de mon état, et ceux qui croient que le premier venu peut réussir dans la partie sont des écervelés; on peut être dans les bons, comme le cousin Passepoil, sans atteindre à mon niveau; il faut des dispositions naturelles, en plus de l'acquit et des connaissances espéciales; de l'instinct, mordious! du coup d'œil, du flair et l'oreille fine, bon pied, bon bras, cœur solide. As pas pur! nous avons tout cela, Dieu merci!... En quittant mon cher camarade au marché des Innocents, je me suis dit : « Eh donc! Cocardasse, mon

trésor, réfléchis un peu, je te prie; où trouve-t-on les traîneurs de brette?...A la taverne. » Bien!...je cherchais des traîneurs de brette; j'ai été de porte en porte, j'ai mis le nez partout... Connaissez-vous la *Tête Noire*, là-bas, rue Saint-Thomas? C'est toujours plein de ferraille!... Vers deux heures, deux couquins sont sortis de la *Tête Noire*. « Adiou, pays! j'ai dit. — Eh! bonjour, Cocardasse! » Je les connais tous comme père et mère. — « Va bien! » Je les ai menés sur la berge, de l'autre côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans l'ancien fossé de l'abbaye. Nous avons causé *oun' per poc'* en tierce et en quarte... Diou bon! ceux-là ne défendront plus personne, ni la nuit ni le jour.

— Vous les avez mis hors de combat? dit Gonzague, qui ne comprenait point.

Cocardasse se fendit deux fois, faisant mine de détacher deux bottes à fond, coup sur coup. Puis il reprit sa posture grave et fière.

— Voilà! dit-il effrontément; ils n'étaient que deux... J'en ai, capédédiou! avalé bien d'autres!

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE

LES MÉMOIRES D'AURORE

QUATRIÈME PARTIE

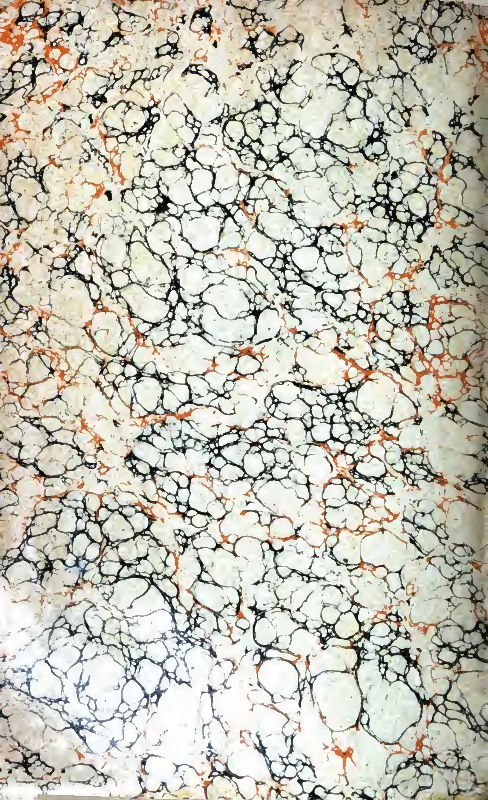
LE PALAIS-ROYAL

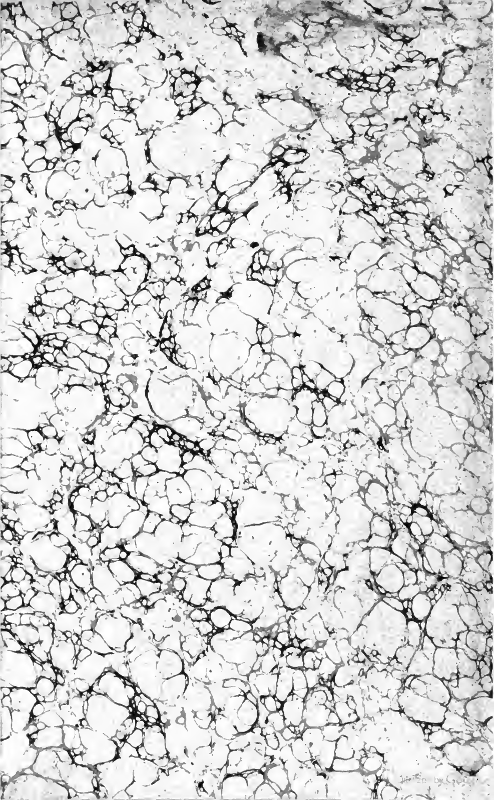
CINQUIÈME PARTIE

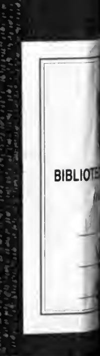
LE CONTRAT DE MARIAGE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.






BIBLIOTE

